



BIBLIOTECA CENTRALA
A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI

No. Curent Format

No. Inventar Anul

Secția Raftul

62479

LA CRISE
de la
CONSCIENCE EUROPÉENNE

(1680-1715)

1956

LA CLASSE
DE
L'ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE
N° 1

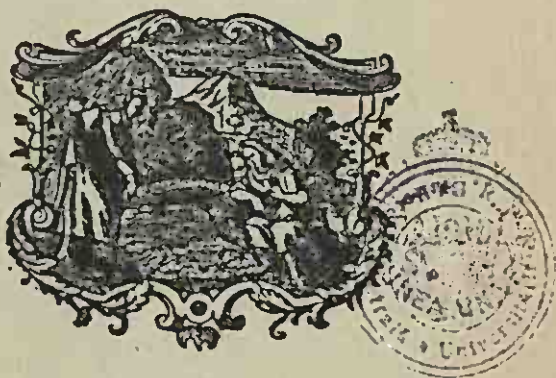
Inu.A.43.205

PAUL HAZARD
Professeur au Collège de France

LA CRISE
DE LA
CONSCIENCE
EUROPÉENNE

(1680-1715)

TOME II



ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^o, ÉDITEURS
3-5, Rue Palatine
PARIS (VI^o)

18999

LIBRARY OF CONGRESS
SERIALS ACQUISITION
COLL. 62.492

RC57103

LA CRISE
LE LA
CONSCIENCE
EUROPEENNE

B.C.U Bucuresti

C60681

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Copyright 1935 by Boivin et C^{ie}
Imprimé en France

TROISIEME PARTIE

ESSAI DE RECONSTRUCTION



CHAPITRE I

L'EMPIRISME DE LOCKE



L fallait donc recommencer le grand voyage; diriger la caravane humaine par d'autres routes, vers d'autres buts.

Et tout d'abord, il fallait éviter le pyrrhonisme dont Bayle lui-même avait peur. « Disputer sur toutes choses, sans prendre jamais d'autre parti que de suspendre son jugement », c'était aboutir à l'inaction, à la mort. Le pyrrhonisme, auxiliaire utile pour rendre à l'esprit sa liberté de choix, finissait par détruire la volonté, la possibilité même de choisir. Il ne s'agissait pas d'ergoter, de balancer le pour et le contre, mais d'aller vite vers les lointains du bonheur.

Fontenelle expliquait à son écolière la marquise, tandis qu'ils contemplaient ensemble les étoiles, que la philosophie est fondée sur deux choses : sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais. De sorte que les philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point : état insupportable. Il serait doux, au contraire, de ne

pas se préoccuper de ce qu'on ne voit pas, et de croire ce qu'on voit. Un système du monde qui remplirait l'une et l'autre de ces conditions serait un bienfait pour les hommes; il les sauverait du doute.

C'est à ce point que Locke intervient.



Il apparut très opportunément, comme un bienfaiteur, parce qu'il établit la valeur et la dignité suprême du fait. Non pas du fait historique, qui avait été dénoncé, condamné, aboli. Sur ce point-là, on ne pouvait plus revenir, la cause était entendue. Les faits, perdus dans un passé sans résurrection, quand on voulait les rappeler au jour n'arrivaient que mal recueillis, mal interprétés, faussés, et comme souillés de mensonge; les hommes de bon sens ne pouvaient se fier à eux. Il fallait une autre certitude, et c'est John Locke qui l'a trouvée.

Car il indique aux penseurs les réalités psychologiques, présentes dans les âmes, vivantes, inaltérées. Dans ce domaine, la raison l'aide et ne le paralyse pas; non seulement elle est obligée, quelque défiante qu'elle soit, d'enregistrer des données élémentaires sur lesquelles la critique n'a pas de prise, mais encore elle découvre avec joie les conditions de sa propre activité, qu'elle ignorait. Ainsi les rationaux acceptent une alliance qui les sauve du scepticisme; l'esprit du XVIII^e siècle, tel qu'il prend ses racines dans le XVII^e, est rationaliste par essence, et empiriste par transaction.

Locke semblait formé tout exprès pour être le vrai philosophe. D'abord il était Anglais : donc, il pensait profondément. Ensuite il ne s'était pas contenté d'étudier la métaphysique, mais les sciences expérimentales, la médecine; avant de s'occuper de l'âme, il avait appris à connaître le corps : bonne précaution, que négligeaient les rêveurs. Il avait participé aux affaires publiques; secrétaire et homme de confiance de lord Ashley, comte de Shaftesbury, disgracié avec son maître, exilé en Hollande, puis revenu en vainqueur avec Guillaume d'Orange, il avait été de ceux qui ont préparé la nouvelle Angleterre, l'invincible. Mais sagement, il s'était contenté de la seconde place; et se tenant un peu en arrière, il avait pu observer le manège des hommes. Faible de santé, et toujours fragile, il ne s'était pas donné à l'action avec la joie des êtres vigoureux, qu'elle prend tout entiers : il s'était réservé, comme pour mieux réfléchir. Les voyages l'avaient assoupli; il avait longtemps séjourné dans notre Midi, examinant de près cette race bizarre sans être antipathique, les Français : quelles étaient leurs mœurs, leur nourriture; comment pensaient ceux qui pensaient; comment travaillaient ceux qui ne pensaient pas; comment ils fabriquaient ces produits délicieux que n'a pas l'Angleterre : l'huile et le vin; comment les paysans étaient misérables, et pourquoi. A Paris, il avait fait amitié avec les médecins, les astronomes, les savants de toute espèce, les chercheurs, les inquiets. Mais la Hollande lui avait été plus profitable encore, s'il est vrai qu'il n'est ni plus rude, ni meilleure école que l'exil. Chassé

de son pays et errant dans les villes du Refuge, fréquentant les ministres, les dissidents, les hétérodoxes, il s'était remis à l'école de la pensée. Enfin il a été précepteur, c'est encore une façon d'apprendre; et de quel élève! précepteur du fils de lord Ashley, son protecteur, de Shaftesbury, qui revendiquera bientôt sa place parmi les maîtres de la philosophie nouvelle. Sans pédanterie, sans morgue, simple, sage (à quelques accès de colère près), aimable dans sa vie comme il l'est dans ses ouvrages, tout paré d'une distinction naturelle, John Locke est un gentleman; il n'a rien d'un docteur en toge et en bonnet carré; sa poitrine est trop faible pour qu'il se mette à crier du haut d'une chaire; il parle pour les gens du monde, longuement, doucement. Les vrais philosophes seront désormais des laïcs; ils se ne recruteront plus guère, sauf exception, parmi les pasteurs ou les monsignori, parmi les professeurs de la Sorbonne ou de la Sapienza : ils se mêleront à la vie, pour la diriger.



Il est parti du péripatétisme, qu'on lui enseignait à Oxford et qui ne le contentait pas. Il a longtemps cherché sa voie, en prenant pour guides et Bacon et Gassendi et Descartes : mais il ne se fiait qu'à lui-même. Dans l'hiver de 1670-1671, comme il parlait philosophie avec quelques amis, il s'aperçut qu'il manquait d'une règle sûre; les principes de la morale et de la religion révélées ne pouvaient être solidement établis, avant « d'examiner notre propre capacité et de voir quels objets sont à

notre portée ou au-dessus de notre compréhension ». C'étaient donc les forces de l'entendement qu'il fallait mesurer avec exactitude, avant toute autre démarche; ne pas vivre d'aumône, ne pas se reposer nonchalamment sur les opinions d'autrui, ne pas se soucier de savoir si l'on est couvert par l'autorité de Platon ou d'Aristote, ne pas jurer sur les paroles des maîtres; au contraire, prendre la vérité pour but unique, et l'atteindre par l'esprit d'examen. Au début de la carrière intellectuelle de Locke, il y a cette même volonté d'indépendance, ce même besoin de renouvellement, cette même aspiration à ne penser que par soi-même, qui furent alors comme le levain des consciences.

Cette méthode n'est pas le fait d'un solitaire. On croit entendre ces amis qui interrogent Locke, et qui ont besoin d'être rassurés par lui; traduisant l'exigence de leur temps, ils confient au plus digne le soin de trouver une philosophie qui apaise leur doute. Locke est sollicité par son époque; tout au long de son apprentissage, il reste en contact direct avec ses contemporains, écoutant la question qu'ils lui posent, l'éternelle question qui redevient aiguë, puisque les réponses traditionnelles ne suffisent plus : *Quid est Veritas?* A lui de faire entendre cette vérité nouvelle. Dès 1671, il jette sur le papier des idées qui, très vite, forment un ensemble, et qu'il pourrait livrer telles quelles; mais il mettra près de vingt ans à les développer, à les essayer, montrant son manuscrit à l'un ou à l'autre de ses intimes : non pas isolé, mais social.

Sur les routes de France, dans les auberges; ou bien à Londres, au milieu des tracasseries du pou

voir; à Oxford, son asile très doux; à Rotterdam, à Amsterdam, à Clèves, il réfléchissait, travaillait, lentement arrivait à la perfection de sa doctrine. Quand enfin il s'exprima, on reconnut qu'il avait l'exceptionnel pouvoir de vivifier tous les sujets qu'il abordait. Car il ne s'en tenait pas à la philosophie pure; il lui plaisait de donner son avis sur la religion, sur la politique, sur la pédagogie; et chaque fois qu'il publiait un livre, il provoquait des répercussions qui n'en finissaient plus. D'homme qui, comme lui, n'ait rien écrit qui ne parût essentiel, je ne vois guère que Jean-Jacques Rousseau; lequel, parlant religion, politique, ou pédagogie, toujours provoquait des incendies. Locke, flamme discrète, n'avait pas les ardeurs dont Rousseau embrasera tous ceux qui l'approcheront. Mais, avant Rousseau, il a compris l'appel des consciences, et leur a répondu : de là sa force efficace. Ses écrits sont autant de conversations qui pressent le lecteur et ne lui permettent de partir que convaincu : ils le persuadent par cent reprises; ils le conquièrent patiemment; ses phrases l'enlacent. Ses moyens sont l'urbanité, l'aisance, et je ne sais quelle fluidité claire. Les ténèbres sibyllines, l'excessive concentration, les profondeurs vertigineuses ne sont pas son fait; il n'admet que l'intelligible; il souffre, quand il est aux prises avec une âme métaphysique, comme celle de Malebranche. « Il faut avouer qu'il y a là beaucoup d'expressions qui, ne donnant point à mon esprit d'idées claires et distinctes, ne sont guère que des sons et ne peuvent par conséquent y porter la moindre lumière... » — « Ici je me trouve encore enveloppé d'épaisses téné-

bres... » — « Il me semble qu'un auteur qui se serait donné la torture pour s'exprimer obscurément n'aurait pas pu réussir mieux que le P. Malebranche n'a fait ici... » Loin de lui une telle obscurité! — « Mon dessein ayant été, en publiant cet ouvrage, d'être aussi utile qu'il dépend de moi, j'ai cru que je devais nécessairement rendre ce que j'avais à dire aussi clair et aussi intelligible que je pourrais à toute sorte de lecteurs. J'aime bien mieux que les esprits spéculatifs et pénétrants se plaignent que je les ennuie en quelques endroits de mon livre, que si d'autres personnes qui ne sont pas accoutumées à des spéculations abstraites, ou qui sont prévenues de notions différentes de celles que je leur propose, n'entraient pas dans mon sens ou ne pouvaient absolument comprendre mes pensées... »

Tel est son sentiment et telle est sa manière. N'est-ce pas encore un signe des temps que cette volonté avouée de ne pas agir seulement sur les spécialistes de la philosophie, et de mécontenter au besoin les esprits « spéculatifs et pénétrants », pour servir tous ceux qui cherchent une bonne règle de vie ?



L'année 1690, enfin, parut sous un titre modeste *An Essay concerning human understanding*; et quoi qu'en disent ceux qui n'aiment dans la philosophie que les grands jeux, ce fut la date d'un changement décisif, d'une orientation nouvelle. L'homme, désormais, eut la richesse infinie de l'esprit de l'homme pour objet de ses recherches. Abandonnons, dit

Locke, les hypothèses métaphysiques : ne voyons-nous pas qu'elles n'ont jamais abouti ? et ne sommes-nous pas fatigués de nos interrogations vaines ? Qui fut jamais capable de déterminer la nature et l'essence de l'âme ? De montrer quels mouvements doivent s'exciter dans nos esprits animaux, ou quels changements doivent arriver dans notre corps, pour produire à la faveur de nos organes nos sensations et nos idées ? Le corps obéit à l'âme, le corps influe sur l'âme : dès que la métaphysique s'en mêle, ce fait d'expérience, en lui-même si clair, devient un mystère dont les plus savants n'ont fait qu'épaissir l'obscurité. Laissons-le ; cessons de le considérer. S'il y a des substances extérieures à nous (et il y en a sans doute), nous n'avons aucun moyen de les saisir dans leur être : pourquoi vouloir les appréhender à tout prix ? Renonçons désormais à cette recherche désespérée.

La certitude dont nous avons besoin se trouve dans notre âme : regardons cette âme ; et détournant les yeux des espaces infinis qui provoquent les mirages, concentrons sur elle notre vue. Sachant une fois pour toutes que notre entendement est limité, acceptons ses limites ; mais ainsi borné, étudions-le ; connaissons ses opérations. Observons la manière dont nos idées se forment, se combinent, la manière dont notre mémoire les garde ; tout ce travail prodigieux, nous l'avons ignoré jusqu'ici. Là se trouve la connaissance véritable, la seule qui soit sûre : si riche de perspectives que nous n'avons pas trop de toute notre existence pour les contempler :

Il en est de nous à cet égard comme d'un pilote qui voyage sur mer. Il lui est extrêmement avantageux de savoir quelle est la longueur du cordeau de la sonde, quoiqu'il ne puisse pas toujours reconnaître, par le moyen de sa sonde, toutes les différentes profondeurs de l'Océan : il suffit qu'il sache que le cordeau est assez long pour trouver fond en certains endroits de la mer qu'il lui importe de connaître pour bien diriger sa course, et pour éviter le bas-fond qui pourrait le faire échouer. Notre affaire dans ce monde n'est pas de connaître toutes choses, mais celles qui regardent la conduite de notre vie. Si donc nous pouvons trouver les règles par lesquelles une créature raisonnable, telle que l'homme considéré dans l'état où il se trouve dans ce monde, peut et doit conduire ses sentiments et les actions qui en dépendent ; si, dis-je, nous pouvons en venir là, nous ne devons pas nous inquiéter de ce qu'il y a plusieurs autres choses qui échappent à notre connaissance.¹

Ou pour le dire en d'autres termes (car Locke ne craint pas, certes, de se répéter) : qu'avons-nous à faire dans ce monde ? Connaître le Créateur par la connaissance que nous pouvons avoir de la créature ; nous instruire de nos devoirs ; pourvoir aux nécessités de notre vie matérielle. Rien de plus. Or nos facultés, toutes faibles et grossières qu'elles soient, ont été proportionnées à ces besoins. Donc, sans chercher une connaissance parfaite et absolue des choses qui nous environnent, et qui sont hors de la portée des êtres finis, contentons-nous d'être ce que nous sommes, de

1. *Essai*, Avant-propos, traduction de Pierre Coste.

faire ce que nous pouvons faire, de savoir ce que nous pouvons savoir...

En effet, dès que notre esprit tend à sortir de sa sphère bornée pour aller vers les causes, nous constatons que cette recherche ne sert qu'à nous faire sentir combien sont courtes nos lumières : nous nous heurtons à un mur de ténèbres. Au contraire, dès que nous nous contentons, modestes explorateurs, de la sphère qui nous est réservée, nous découvrons un monde de merveilles, et la sagesse, et le bonheur. Faut-il hésiter à choisir ? Répudions l'impossible ; nous ne craignons plus de tomber dans l'abîme quand nous tiendrons fermement les faits certains que nos mains, même débiles, peuvent saisir.

La valeur originale de la philosophie de Locke n'est pas dans l'abandon de la métaphysique, accepté déjà par bien des consciences ; elle réside, plutôt, dans cette façon de circonscrire et de sauvegarder un îlot dans la mer immense où se dissolvait le regard.



Encore a-t-il le devoir d'organiser cette terre qu'il veut soustraire au doute. Il faut traiter l'*a priori* comme s'il n'existait pas : quel changement ! Toute la philosophie est à recommencer dans un autre plan ; toute la philosophie, depuis Aristote jusqu'aux derniers venus, les néo-platoniciens de l'école de Cambridge, Cudworth et les autres, qui prétendent ressusciter les Idées. Il n'y a pas d'idées innées. L'idée d'éternité n'est pas innée ; l'idée

d'infini n'est pas innée. Pas davantage, celle d'identité; celle de tout et celle de partie; celle d'adoration, celle de Dieu. Lorsque la créature apparaît à la vie, il est impossible de distinguer chez elle ces prétendues réalités, venues on ne sait d'où, inventions d'une pensée spéculative qui a pris plusieurs formes, grecque, scolastique, moderne même, mais qui ne s'est jamais payée que de mots. Écartons ces fantômes. L'esprit est une table rase qui attend que des caractères se gravent sur elle; une chambre obscure qui attend l'arrivée des rayons du soleil.

Pour tout reconstruire, un élément positif existe et suffit : la sensation. Elle vient du dehors, frappe l'esprit, l'éveille, et bientôt le remplit. Par juxtaposition et par combinaison, elle fournit ces idées de plus en plus complexes, de plus en plus abstraites, qui résultent du travail de l'âme sur ses propres données. Avec la sensation, rien n'est plus facile que de bâtir une théorie de la connaissance, soit intuitive, soit démonstrative, qui fournit une certitude inébranlable. Le rapport n'est plus du sujet à l'objet, mais, beaucoup plus simplement, du sujet au sujet; et dès lors, la lutte contre les chances d'erreur n'est plus qu'une affaire d'ordre interne, de précautions à prendre et à maintenir. « Puisque l'esprit n'a point d'autre objet de ses pensées et de ses raisonnements que ses propres idées, qui sont la seule chose qu'il contemple ou qu'il puisse contempler, il est évident que ce n'est que sur nos idées que roule toute notre connaissance... Il me semble donc que la connaissance n'est autre chose que la perception de la liaison



et de la disconvenance qui se trouve entre deux de nos idées... » De sorte que notre science, notre science humaine, est à la fois parfaitement possible et infiniment sûre.

De même, que l'on concède à Locke son principe de la sensation initiale, et sans tarder il rebâtit une morale. Nous éprouvons du plaisir, de la douleur; et de là nous vient l'idée de l'utile et du nuisible; de là, l'idée de ce qui est permis et de ce qui est défendu; de là, une morale qui ne se fonde que sur des réalités psychologiques, et qui, pour cette raison même, possède un caractère de certitude qu'elle n'aurait pas, si elle dépendait de quelque obligation extérieure. Car la certitude n'étant que la perception de la convenance et de la disconvenance de nos idées, et la démonstration n'étant autre chose que la perception de cette convenance par l'emploi d'idées intermédiaires : comme nos idées morales sont, au même titre que les vérités mathématiques, des abstractions élaborées par notre esprit, entre les unes et les autres il n'y a pas de différence d'espèces et elles sont également sûres.

Ainsi, de proche en proche, à l'attitude dogmatique se substitue un empirisme qui découvre et enregistre tous les faits de notre vie psychologique. Quelle est l'origine du langage? Dieu a-t-il mis en nous ce truchement prodigieux, par quelque opération de son vouloir? Nous n'en savons rien. Mais nous savons fort bien que l'homme a des organes propres à former des sons articulés, qu'à l'aide de ces sons, il traduit d'abord les changements qu'éprouve sa sensibilité, et que les mots devien-

nent les signes particuliers, puis les signes généraux des idées. Voilà toute la rhétorique et tout l'art d'écrire; qu'on ne nous parle plus de traités de style ou d'arts poétiques, s'ils ne sont fondés sur ces simples observations. L'écrivain qui connaît l'origine et le rôle des mots se gardera de se servir de ceux qui ne contiennent aucune idée claire; il les appliquera d'une manière constante, puisqu'autrement il confondrait les idées dont ces mots ne doivent être que des signes; il évitera la subtilité, l'emphase, ces trahisons. Les fins du langage étant de faire entrer nos idées dans l'esprit des autres hommes, et de le faire promptement, écrit bien, parle bien celui qui applique les moyens du style à ces fins toujours présentes. La grammaire elle-même n'est pas l'œuvre de pédants vétilleux qui auraient imposé arbitrairement leurs caprices à de pauvres écoliers; elle a sa logique intérieure, on la reconstituera en partant de la sensation.

Voir s'élaborer la pensée humaine, et voir s'édifier, du même coup, les croyances qui permettent à l'homme de mener une heureuse vie, avec la conscience qu'il n'est rien, science, moralité, art, qui ne vienne de ses propres opérations : y a-t-il spectacle qui soit plus capable de procurer à ceux qui le contemplent intérêt, joie, orgueil? Non pas l'orgueil de celui qui provoque les dieux, puisqu'on ne peut compter parmi les initiés qu'après un sacrifice et une humiliation préalables, l'aveu d'une ignorance substantielle, le consentement à un immense abandon. Mais la satisfaction intense de celui qui a failli périr au large, et qui, ayant regagné le rivage, a édifié sa hutte de ses sages et vaillantes

mains. Le titre choisi par Locke a l'air humble; il ne s'agit que d'un Essai : mais d'un Essai sur l'entendement humain, merveille des merveilles. Deux principes seulement : l'impression que les objets extérieurs font sur nos sens, et les opérations de l'âme consécutives à ces impressions : or ces principes, saisis dans leur activité, étudiés, analysés, suffisent à nourrir toutes nos curiosités : tant ils opèrent de miracles, et de miracles vrais. Bien des savants se succéderont avant qu'on sache au juste ce que c'est que la volonté, le souvenir, les images. Mine inépuisable, qui livre indiscutablement un métal pur. Sa qualité ne trompe ni ne déçoit. « Lorsque les hommes viennent à pousser leurs recherches plus loin que leur capacité ne leur permet de le faire, s'abandonnant sur ce vaste océan où ils ne trouvent ni fond ni rive, il ne faut pas s'étonner qu'ils fassent des questions et multiplient des difficultés qui, ne pouvant jamais être décidées d'une manière claire et distincte, ne servent qu'à perpétuer et à augmenter leurs doutes, et à les engager enfin dans un parfait pyrrhonisme. » Au contraire,

La connaissance des forces de notre esprit et de ses bornes suffit pour guérir du scepticisme et de la négligence où l'on s'abandonne lorsqu'on doute de pouvoir trouver la vérité.



Pierre Coste nous vante le succès de l'œuvre du maître, dans la préface qu'il écrit pour la deuxième édition française de l'*Essai philosophique*

concernant l'entendement humain (1729) : « C'est le chef-d'œuvre d'un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits dans le siècle dernier. Il s'en est fait quatre éditions en anglais sous les yeux de l'auteur, dans l'espace de dix ou douze ans; et la traduction française que j'en publiai en 1700 l'ayant fait connaître en Hollande, en France, en Italie, et en Allemagne, il a été, et est encore, autant estimé dans tous ces pays qu'en Angleterre, où l'on ne cesse d'admirer l'étendue, la profondeur, la justesse et la netteté qui y règnent d'un bout à l'autre. Enfin, ce qui met le comble à sa gloire, adopté en quelque manière à Oxford et à Cambridge, il y est lu et expliqué aux jeunes gens comme le livre le plus propre à leur former l'esprit, à régler et à étendre leurs connaissances; de sorte que Locke tient à présent la place d'Aristote et de ses plus célèbres commentateurs dans ces fameuses universités. »

C'est toujours une grande aventure intellectuelle que la diffusion d'une œuvre philosophique : celle-ci a été exceptionnellement rapide et heureuse. Des intermédiaires mis à sa disposition par les changements qui s'opéraient en Europe, et auxquels il avait lui-même pris part, Locke a profité. Les premiers hérauts de sa renommée ont été les journalistes de Hollande; et entre tous Jean Le Clerc, dans sa *Bibliothèque Universelle* : *Extrait d'un livre anglais qui n'a pas encore paru, intitulé Essai philosophique concernant l'entendement humain, où l'on montre quelle est l'étendue de nos connaissances certaines, et la manière dont nous y parvenons...* Deux réfugiés, l'un David Mazel, et l'autre ce Pierre Coste

qu'on ne se lasse jamais d'évoquer comme l'ombre de l'auteur, ont interprété l'un sa pensée politique, l'autre sa pensée philosophique. Locke est mort en 1704; et dès 1710 la traduction de ses *Œuvres diverses* achève de donner au public de langue française l'essentiel de ce qu'il a écrit. En Allemagne, Thomasiaus a lu l'*Essai* aux environs de 1700; et ce livre a fait de lui un précurseur de l'âge des lumières : Locke est au tournant des routes européennes qui conduisent vers le siècle nouveau.

Certes il a subi quelques métamorphoses. Tout empiriste et sensualiste qu'il fût, il a inspiré l'idéalisme de Berkeley : et ce n'est pas, après tout, la plus illogique de ses aventures, puisqu'à ne pas tenir compte de son point de départ, et à vivre à l'intérieur de son système philosophique, on se trouve dans un monde non plus de réalités, mais de rapports. Il ne voulait, à aucun prix, être confondu avec les matérialistes, affirmant, au contraire, l'existence d'un Être éternel, principe pensant, infiniment sage; sa démonstration, longue, précise, avait un caractère d'insistance et même de solennité; il prouvait dans les meilleures formes que la matière ne pouvait être coéternelle avec un esprit éternel.¹ Mais en passant, et comme emporté par l'idée même qu'il se faisait de la toute-puissance de Dieu, il déclarait que ce Dieu aurait bien pu donner, après tout, « à quelques amas de matière disposés comme il le trouve à propos la puissance d'apercevoir et de penser ». ² Imprudent passage, aussitôt dénoncé par les théologiens, et

1. *Essai...*, IV, 10.

2. *Ibid.*, IV, 3.

qui, aperçu, exploité et vulgarisé par Voltaire, devait aboutir à un long contresens sur son œuvre tout entière : Locke devint matérialiste malgré lui. Il voulait être chrétien, et une de ses préoccupations était de bien distinguer la raison de la foi : la raison sert « à la découverte de la certitude, ou de la probabilité des propositions ou vérités que l'esprit vient à connaître par des déductions tirées d'idées qu'il a acquises par l'usage de ses facultés naturelles, c'est-à-dire par sensation ou par réflexion ». — La foi est « un assentiment qu'on donne à toute proposition qui n'est pas ainsi fondée sur les déductions de la raison, mais sur le crédit de celui qui les propose comme venant de la part de Dieu par quelque communication extraordinaire. Cette manière de découvrir des vérités aux hommes, c'est ce que nous appelons la Révélation ». Donc, il croyait à la Révélation, à la mission divine de Jésus-Christ, à l'autorité de l'Évangile, aux miracles; il pensait que l'esprit le plus scrupuleux, le plus engagé dans le pyrrhonisme, ne pouvait former aucun doute contre la Révélation évangélique : tels étaient ses propres termes. Mais comme, d'autre part, il réduisait la croyance à un minimum : la foi dans le Christ, et la repentance; comme il disait qu'il n'y avait pas d'autre condition pour être sauvé que d'admettre la mission de Jésus, et mener une bonne vie; comme il se refusait à penser que toute la postérité d'Adam était condamnée à des tourments éternels et infinis, à cause du péché du premier homme, duquel des millions d'hommes n'ont jamais ouï parler : alors on le classait parmi les déistes, on

l'assimilait à Toland, on rangeait son *Christianisme raisonnable* à côté du *Christianisme sans mystère* : et il en était profondément peiné, puisqu'il avait justement le dessein de ramener à la religion ceux qu'en écartaient les pratiques mécaniques, la subtilité des dogmes, la variété des sectes ; puisqu'il voulait établir que la religion naturelle était insuffisante en soi ; et puisqu'enfin c'était précisément les déistes qu'il voulait confondre, les déistes qui, au nom des principes rationnels, récusait la Révélation.

Telles étaient les conséquences et les inconvénients d'une pensée qui n'était pas toujours cohérente avec elle-même, et qui volontiers donnait des gages à ceux qu'elle contredisait. Mais en dépit des interprétations fausses, malgré les déviations et les contre-courants, son œuvre continuait d'agir dans une direction qu'il était facile de saisir. Locke restait l'homme qui invitait les sages à ne cultiver que leur jardin. Un jardin à cultiver : en faut-il plus pour se donner l'illusion du paradis terrestre ? ou du moins pour consoler, et pour fournir encore des raisons de vivre ? — Surtout, Locke restait l'homme qui avait attiré l'attention sur le jeu qui est à la fois le plus nécessaire et le plus délicieux : sur la psychologie. Étudier les ressorts de l'esprit humain ; et plutôt que de juger et de condamner, observer, comprendre : c'est un travail et un plaisir qui, raffiné par Condillac, puis par les idéologues, puis par Taine, est arrivé jusqu'à nous, nous occupe et nous ravit encore.

CHAPITRE II

LE DÉISME ET LA RELIGION NATURELLE

Voici encore un des liens, si nombreux, et si forts, qui unissent directement la Renaissance à l'époque que nous étudions. Le déisme est venu d'Italie; il a émigré en France dès le xvi^e siècle et il s'y est pour ainsi dire établi; car c'est là qu'il a trouvé ses titres formels, et que des définitions sans cesse reprises ont essayé de préciser et de délimiter son être confus. Dans la première moitié du xvii^e siècle il s'est souvent manifesté; et puis il n'a plus guère vécu que dans l'ombre.

Mais déjà un rameau anglais s'était détaché de la branche maîtresse; à Paris, en 1624, Edward Herbert, baron de Cherbury, avait écrit une profession de foi déiste, qui portait un caractère non pas de négation et de blasphème, mais de respect, de piété, et presque de mysticisme. « Je te donne avis dès le commencement, mon cher lecteur, que ce ne sont pas les vérités de la foi que je propose, mais celles de l'entendement... » Sans doute. Encore est-il des vérités de foi que l'entendement accepte, et de cette nature étaient les préceptes doctrinaux d'Herbert de Cherbury : il existe une Souveraine Puissance; il faut l'adorer; la pratique de la vertu

fait partie du culte que les hommes rendent à Dieu; les impiétés et les crimes s'expiant par la pénitence; des récompenses et des châtimens nous attendent après cette vie...

L'Angleterre : transporté dans ce nouveau milieu, le déisme prolifie et prospère; il a trouvé le sol et le ciel qui lui conviennent, il est chez lui. Ouvertement, et comme sur la place publique, des débats s'élèvent entre ses tenants et ses opposants. Toland le porte jusqu'à son plus vif degré d'exaspération fanatique; Bentley, Berkeley, Clarke, Butler, Warburton, défendent contre lui la religion révélée. Bref, « il n'y a pas de pays où la religion naturelle ait été mieux déterminée qu'en Angleterre... »¹

Plus tard, dans le flux et le reflux incessant des idées, la France accueillera de nouveau le déisme, tout paré à ses yeux d'un caractère étranger. Voltaire tirera de lui sa philosophie religieuse; Rousseau peindra sous les traits de milord Édouard Bomston le déiste idéal, à la fois matérialiste et vertueux. Mais nous n'en sommes pas encore à son exaltation; nous sommes au temps où il lutte pour s'affirmer.

Les caractères négatifs sont faciles à saisir. « Il ne faut pas se contraindre; rien n'est moins dans le goût de notre siècle. »² Il y avait, catholique ou protestante ou juive, une religion qui contraignait : on supprime cette contrainte. Plus de prêtres, de ministres ou de rabbins qui prétendent détenir une autorité. Plus de sacrements; plus de rites, de

1. *Bibliothèque anglaise*, 1717, I, 318.

2. Le P. BUFFIER, *Éléments de métaphysique à la portée de tout le monde*, 1725, p. 92.

jeûnes, de mortifications; plus d'obligation de se rendre à l'église, au temple ou à la synagogue. L'Écriture Sainte n'a plus de valeur surnaturelle; plus de tablettes de la loi; plus de commandements. Le déisme est dans l'ordre des facilités accrues que le temps réclame. On refaçonne Dieu; on ne veut plus de ses colères, de ses vengeances, ni même de ses interventions dans le cours des choses humaines. Lointain, effacé, il ne paraît plus gênant. Le sens du péché, la nécessité de la grâce, l'incertitude du salut, qui au cours des siècles avaient troublé tant et tant de consciences, cessent d'inquiéter les fils des hommes.

Mais les caractères positifs du déisme, quels sont-ils ?



S'il récusait le Dieu d'Israël, d'Abraham et de Jacob, du moins croyait-il encore à l'existence d'un Dieu. S'il niait la religion révélée, du moins ne voulait-il pas que le ciel fût vide; il ne faisait pas de l'homme seul la mesure de l'univers. De sorte que dans les paroles de réprobation que catholiques, huguenots, ou anglicans lançaient contre les déistes, se glissaient quelquefois une expression moins rude, un adjectif favorable : comme des gens qui ont en commun, avec ceux même qu'ils réfutent, la première et la dernière croyance : la foi en Dieu. Michel Le Vassor, prêtre de l'Oratoire, affligé de voir l'attitude de Richard Simon, veut venger l'honneur de l'ordre et publie en 1688 un volumineux ouvrage *De la Véritable Religion* : « Plus raison-

nables et plus judicieux que les académiciens et les épicuriens, certains déistes du temps avouent de bonne foi qu'il y a des principes d'une religion et d'une morale naturelle, et que l'homme est obligé de les suivre. Mais ces principes, ajoutent-ils, suffisent, et nous n'avons besoin ni de Révélation ni de loi écrite pour nous marquer nos besoins à l'égard de Dieu et du prochain. On peut se conduire par la raison; et Dieu sera toujours content, si nous suivons les sentiments de religion et de morale qu'il a imprimés dans notre âme...»¹ Ainsi, pour cet apologiste catholique, certains déistes (certains; car la race comprend des espèces fort différentes) représentent moins une négation absolue qu'une fâcheuse déviation.

Demandons leur avis aux protestants. Le très savant Robert Boyle, attristé du progrès de l'incrédulité, avait consacré le revenu d'une maison qu'il possédait dans Londres à des conférences annuelles qui prirent son nom : conférences religieuses, qui ne devaient pas entretenir les disputes entre les sectes, mais affermir les principes généraux de la foi : « mettre en évidence les preuves de la vérité de la religion chrétienne, et les défendre contre les attaques des Infidèles, notamment tels, comme sont les Athées, les Déistes, les Payens, les Juifs, et les Mahométans, sans toucher aux controverses que les diverses Sociétés de chrétiens ont les unes avec les autres. » Les *Boyle Lectures*, accordées aux intentions du donateur, obtinrent un vif succès; les plus profonds théologiens d'Angleterre, ou les prédicateurs

1. *De la Véritable Religion*, Livre I, chap. 7.

les plus éloquents, furent appelés à les prononcer; et parmi eux Samuel Clarke, alors chapelain de l'évêque de Norwich, qui, deux fois, eut l'honneur de donner ces conférences, en 1704 et en 1705. Comment s'exprime-t-il au sujet des déistes? — Ils sont de quatre espèces. Ceux qui font semblant de croire à l'existence d'un Être éternel, infini, indépendant, et intelligent; mais qui nient la Providence. — Ceux qui admettent Dieu, et la Providence, mais soutiennent que Dieu ne se met pas en peine des actions moralement bonnes ou moralement mauvaises; les actions ne sont bonnes ou mauvaises qu'en vertu de l'établissement arbitraire des lois humaines. — Ceux qui admettent Dieu, la Providence, le caractère obligatoire de la morale, mais qui refusent d'admettre l'immortalité de l'âme et la vie à venir.

Il y a enfin une autre espèce de déistes, qui... ont à tous égards des idées saines et justes de Dieu et de tous ses attributs. Ils font profession de croire à l'existence d'un Être unique, Éternel, Infini, Intelligent, Tout-Puissant, et Tout Sage, Créateur, Conservateur, et Monarque Souverain de l'Univers...

La note donnée par Samuel Clarke ressemble à celle que donnait Michel Le Vassor : les plus traitables parmi les déistes conservent les éléments d'une religion positive; le malheur est qu'ils nient la Révélation.

Si maintenant nous interrogeons un laïc, un profane — dans l'espèce, le souple et fin Dryden — nous trompons-nous, en croyant trouver dans ses vers une condamnation, mais mitigée, et comme

attendrie, parce qu'il a conscience de la religiosité vague qui demeure chez beaucoup de déistes ?

Dryden les rencontre sur sa route, en suivant les philosophes qui ont exprimé leur opinion au sujet du *Summum bonum* ; et il les définit comme il suit : « Le déiste pense qu'il se tient sur un terrain plus solide. — Il s'écrie : Euréka ! le grand secret est découvert ! — Dieu est la source du Bien, suprême et parfaite. — Nous, nous sommes faits pour servir ; et le servir, c'est notre bonheur. — S'il en est ainsi, il faut certaines règles du culte — dont le ciel a fait un partage égal entre tous les hommes. — Sinon, Dieu serait partial, et à quelques-uns seraient refusés — les moyens que sa justice doit procurer à tous. — Ce culte universel consiste à le louer, à le prier, — à emprunter de lui des bienfaits, d'une part ; et d'autre part, à en rendre. — Et quand notre faible nature glisse dans le péché, — le sacrifice expiatoire est la pénitence. — Cependant, puisque les effets de la Providence, nous le constatons, — sont dispensés d'une façon variable à la race humaine, — puisqu'ici-bas le vice triomphe, et la vertu pâtit, — (Flétrissure que la Souveraine justice ne saurait supporter), — notre raison nous oriente vers un état à venir, — suprême appel contre la fortune et contre le sort, — où toutes les justes voies du Seigneur se déclareront. — Les méchants seront punis et les bons récompensés. — Ainsi l'homme par sa propre force prendrait son élan vers le ciel, — sans avoir d'autre obligation envers Dieu... » ¹

1. *Religio laici*, 1682 ; vers 42-63.

Les déistes que Dryden dépeint ainsi sont des rationaux : mais des rationaux qui ont la nostalgie d'une religion.

Le déisme, tel que nous le voyons se manifester dans les écrits de l'époque, atténue Dieu : mais il ne le détruit pas. Il fait de Dieu l'objet d'une croyance imprécise, mais encore positive, car il la veut telle. C'en est assez pour que ses sectateurs conservent un sentiment de supériorité sur leurs mauvais frères, les impies; pour qu'ils prient, pour qu'ils adorent; pour qu'ils ne se sentent pas isolés, perdus, orphelins; pour que les vicaires savoyards de l'avenir, quand ils verront le soleil illuminer leurs montagnes, retrouvent le secret des grandes effusions et se remettent à croire, en pleurant. Il est difficile d'être athée, et de nier brutalement la divinité; il est incomparablement plus facile d'être déiste. Les rébellions totales, les négations absolues, demandent des caractères peu communs. « La différence entre les athées et les déistes n'est presque rien », dit Bayle, « quand on examine les choses à la rigueur. » Mais dans ce *presque*, combien de nuances peuvent se placer! « Un déiste », dira Bonald, « est un homme qui n'a pas encore eu le temps de devenir athée. » Il semble que ce soit, bien plutôt, un homme qui n'a pas voulu devenir athée.

Ce n'est pas en vain que le déisme a fini de s'élaborer dans un pays dont les habitants ont coutume d'arrêter leur pensée assez exactement au point où ils le veulent; où on brise l'élan d'une doctrine quand elle va trop loin et qu'elle devient dangereuse pour la sécurité morale du peuple.

Croyons-en le témoignage d'un contemporain : « les Anglais ont toujours passé pour une nation bien disposée à recevoir les impressions de la religion et de la vertu; et quoiqu'on ne puisse voir sans étonnement le progrès que l'impiété et le vice ont fait parmi nous, je me flatte que ce ne sera qu'une maladie passagère, puisqu'elle est si contraire au génie du peuple. »¹ Le génie du peuple ne s'étonne ni ne s'émeut d'une limitation volontaire; ou même d'une contradiction. Passe pour une religion sans mystère! Il abandonne le mystère, mais il garde une religion. Pour l'Angleterre, penser n'est pas seulement une affaire de logique, mais encore de volonté.



Les déistes préservent, en second lieu, l'idée d'adhésion à une loi : la loi de nature.

Les catholiques en reconnaissaient volontiers l'existence : *Est in hominibus lex quaedam naturalis, participatio videlicet legis aeternae, secundum quam bonum et malum discernunt*² : il y a dans les hommes une certaine loi naturelle, c'est-à-dire une participation à la loi éternelle, d'après laquelle ils discernent le bien et le mal..... Les protestants la reconnaissaient plus volontiers encore, étant plus près du rationalisme, plus disposés à faire un bout de route avec les philosophes, par conviction, par nécessité d'accommoder l'apologétique à la cou-

1. Richard BLACKMORE, *Essays on several subjects*, 1716. I, The preface.

2. Saint THOMAS D'AQUIN, *Summa theologiae*, Prima secundae, quaestio 91, art. 2. — *Ibid.*, quaestio 94, art. 4 et 6.



leur du temps. Le renfort que leur apportaient ici les déistes n'était pas à dédaigner : autant de pris sur les athées, qui seraient surpris et confondus.

Seulement, dès qu'on voulait serrer de près ce concept de « Nature », les divergences apparaissaient, indéniables. Il y en avait au moins trois.

Ce que ni les catholiques, ni les protestants ne pouvaient admettre, en premier lieu, c'est que cette Nature audacieuse, au lieu de se contenter d'être la création des sept jours, et de ne devoir sa beauté qu'à Celui qui l'a tirée du néant, de degré en degré se substituât au Créateur; qu'elle fût son intermédiaire, et même qu'elle agit à sa place; qu'elle devînt l'ordre, l'ordre suprême auquel Dieu est obligé de se conformer; qu'elle fût l'Être : nous avons vu avec quelle réputation fut accueillie la pensée de Spinoza.

Ce que les croyants ne pouvaient admettre, en second lieu, c'est que la nature fût une manière d'instinct moral, capable de devenir à lui seul toute la religion : laquelle n'eût été qu'un rapport entre les lois naturelles et l'homme, rien de plus.

En troisième lieu, si on croit que la nature est « une bonne mère », comme dit Lahontan; que *Nature has no malice*, comme dit Shaftesbury; que pour faire le bien, il suffit de suivre les lois naturelles : Que devient le péché originel, et la corruption qui s'en est suivie? Que devient la nécessité d'un rachat? La vie terrestre n'est donc plus une passagère épreuve, pendant laquelle nous luttons contre les principes mauvais qui sont en nous, de manière à gagner le ciel?

Qu'est-ce que la Nature? La question se posa

dans sa force, comme elles se posèrent toutes alors, devant ces courageux, qui, à quelque camp qu'ils appartenissent, ne tolérèrent ni subterfuges, ni faux-fuyants. Car ils étaient avides de vérité, et les uns et les autres combattaient pour la lumière. Plus les problèmes étaient difficiles et plus ils leur semblaient dignes d'être abordés. Qu'est-ce que la nature? — Ils constataient bientôt que ce mot était pris dans toute sorte de sens, et qu'ainsi, il causait « une horrible confusion dans le discours des ignorants, et dans celui des savants ». La nature est très sage. La nature ne fait rien en vain. La nature n'excède jamais sa fin. La nature fait toujours ce qui est le meilleur. La nature agit toujours par les voies les plus courtes. La nature ne se montre point redondante dans le superflu, non plus que dénuée dans le nécessaire. La nature est conservatrice d'elle-même. La nature guérit les maux. La nature veille toujours à la conservation de l'univers. La nature a horreur du vide... Que d'adages incohérents! Et que d'interprétations, non moins incohérentes, non moins contradictoires, rapportées à un seul et même objet : l'auteur de la nature; l'essence d'une chose; l'ordre des choses; une manière de demi-divinité; et tant d'autres! ¹

On n'arrivait pas à s'entendre; pas plus qu'avant; pas plus qu'après. Mais on en souffrait. Robert Boyle, qui dénonçait cette confusion dans les termes que nous venons de rappeler, et qui demandait, par grâce, qu'on voulût bien mettre un peu d'ordre dans les différentes façons qu'on avait d'interpré-

1. Robert BOYLE, *De ipsa natura, sive libera in receptam naturae notionem disquisitio*, Londini, 1686.

ter le mot, cherchait moins une définition décisive qu'il ne faisait entendre la protestation d'une conscience chrétienne, craignant que l'usage ne se répandît de substituer la nature à Dieu. Contre l'idée si particulièrement absurde, et destinée plus tard à une fortune si singulière, que les hommes sont naturellement bons, Pierre Bayle protestait. La nature ? D'abord on n'a jamais observé les mouvements qu'elle suscite au juste dans le cœur des hommes. « Il n'y a guère de mots dont on se serve d'une manière plus vague, que de celui de *Nature*. Il entre dans toutes sortes de discours tantôt en un sens, tantôt en un autre, et l'on ne s'attache presque jamais à une idée précise. Mais quoi qu'il en soit, ceux qui philosophent exactement m'avouèrent que pour être bien assuré qu'une telle et une telle chose nous sont inspirées par la nature, il faudrait savoir que des jeunes gens les connaissent sans le secours d'aucune instruction. Je ne crois pas qu'on ait fait des expériences de ce qui se passe dans l'esprit d'un homme à qui l'on n'ait rien appris. Si l'on avait fait élever un certain nombre d'enfants par des personnes qui se fussent contentées de les nourrir, sans leur enseigner aucune chose, nous verrions de quoi la Nature toute seule est capable, mais nous ne connaissons que des gens que l'on a sifflés dès le berceau, et à qui l'on a fait accroire tout ce que l'on a voulu. » — Ensuite, dès qu'on ouvre les yeux et qu'on regarde autour de soi, on est bien obligé de voir que *nature* et *bonté* ne sont pas synonymes. « Nous voyons dans le genre humain beaucoup de choses très mauvaises, quoiqu'on ne puisse douter qu'elles

ne soient le pur ouvrage de la nature... Je vois que les pères les plus pieux, et les plus affectionnés à instruire leurs enfants aux vérités évangéliques, ne peuvent venir à bout de réprimer le désir de la vengeance, celui des louanges, celui du jeu, celui de l'amour impur... »¹ Ou bien encore : « Je vous avertis que M. Sherlock suppose que le consentement général du genre humain est la voix de la nature, et par conséquent un caractère certain de la vérité. Cela prouve trop : si quelque chose peut passer pour la voix de la nature, c'est qu'il faut se venger, et satisfaire l'amour impudique tout comme la faim et la soif... »² Donc, il ne suffisait pas de parler de nature pour croire qu'on tenait la bonté, la vertu...

Reste que les déistes se contentaient de croire qu'ils agissaient librement dans le sens de la force obscure qui assurait la conservation et l'ordre de l'univers. En adorant un Dieu sans mystère, ils avaient l'impression d'adhérer à une loi positive. Ils pensaient même quelquefois que c'étaient les religions révélées qui faisaient tort au Dieu véritable, en substituant à son Idée des images non point naturelles, mais artificielles, créées par des hommes intéressés, trompeurs, et perpétuées par la superstition.



Parmi les déistes, il se forma une secte, « une

¹ et ². Pierre BAYLE, *Réponse aux questions d'un Provincial*, t. II, ch. cv. *Ce que c'est proprement qu'une chose qui émane de la nature. Si pour savoir qu'une chose est bonne il suffit de savoir que la nature nous l'apprend.* — *Ibid.*, ch. cxl.

nouvelle secte d'esprits forts, ou de gens qui pensent librement ».¹

Voici comment ils raisonnent. Ils définissent la liberté de penser « l'usage qu'il est permis de faire de son esprit, pour tâcher de découvrir le sens de quelque proposition que ce puisse être, en pesant l'évidence des raisons qui l'appuient ou qui la combattent, selon qu'elles paraissent avoir plus ou moins de force. » Or ce tribunal de la conscience n'aboutit pas toujours à des condamnations. Quand un témoignage lui semble suffisamment fondé, il l'accepte; quand un fait se conforme aux règles de l'évidence, il l'admet. Le libre-penseur écarte ce qui lui semble faux, mais garde ce qui lui semble vrai; bien loin d'être un sceptique, il tient pour la puissance efficace de la raison, qui fonde la vérité et la justice.

D'où la force intérieure qui l'anime : à l'idée qu'il possède un principe si évidemment vrai, qu'il est comme impossible d'y rien ajouter qui mette sa vérité dans un plus grand jour, il prend confiance et assurance : il a pénétré le grand secret que jamais les faibles ne connaîtront. Il répète avec délices la formule magique qui le convainc de sa puissance sur les hommes et sur les choses : je pense librement. Il n'est personne au monde qui ne se soit trompé;

1. Anthony COLLINS, *A Discourse of free-thinking*, London, 1713. — *Discours sur la liberté de penser, écrit à l'occasion d'une nouvelle secte d'esprits forts, ou de gens qui pensent librement. Traduit de l'anglais, à Londres, 1714.* — *Discours sur la liberté de penser et de raisonner sur les matières les plus importantes. Écrit à l'occasion de l'accroissement d'une nouvelle secte d'esprits forts, ou de gens qui pensent librement. Traduit de l'anglais. Seconde édition, revue et corrigée. A Londres, 1717.*

mais pour son compte, il ne se trompera plus; au bout de l'examen sévère auquel il soumet tout ce qui se présente à ses yeux et à son esprit, comme récompense de la hardiesse qui lui a permis de se dégager de la superstition, il découvre le vrai et le bien. Ses affirmations rationnelles lui procurent le repos et la béatitude que les croyants, jadis, trouvaient dans leur foi : *neque decipitur ratio, neque decipit unquam*, pensez librement, et le reste vous sera donné par surcroît. Pensez librement, et vous goûterez aux fruits de l'arbre de la connaissance. Cependant les timides, les esclaves, resteront dans les ténèbres extérieures, hors du paradis terrestre. « Rien n'est plus déraisonnable que de s'imaginer qu'il soit dangereux d'accorder aux hommes la liberté d'examiner les fondements des opinions reçues; rien n'est plus déraisonnable que de soupçonner les bonnes intentions de ceux qui usent de cette liberté. Jusqu'à ce que les hommes aient un meilleur guide que la raison, il est de leur devoir de suivre cette lumière partout où elle les conduit. »

Penser librement est un bonheur en soi, et en outre, un moyen d'organiser la vie vers le bonheur. Ce n'est qu'à force de penser que les hommes peuvent parvenir à connaître à fond la vie humaine, et à se persuader que la misère et les malheurs sont la suite du vice, tandis que le plaisir et une vie heureuse sont toujours les fruits de la vertu. Cicéron en était bien convaincu lorsqu'il vantait le bonheur de l'homme qui s'acquitte de ses devoirs avec joie, qui règle attentivement toutes ses actions, qui n'obéit pas à la loi parce qu'il la

craint, mais parce qu'il la regarde comme excellente en soi. Le libre-penseur éprouve l'impression qu'il n'écoute que sa volonté éclairée, que la force logique qui est dans sa raison : il est maître de lui comme de l'univers.

Le premier qui ait proclamé ces définitions de la libre-pensée fut Anthony Collins; d'abord dans des écrits de polémique; ensuite, et d'une façon plus détaillée, dans son discours fameux sur la libre-pensée : *Discourse of free thinking*, en 1713. Alors le mot *freethinker* et le mot *libre-penseur* prirent droit de cité parmi les hommes. Il y eut un gentleman reconnu comme tel, jadis élève à Eton, étudiant à Cambridge, possédant, ainsi que l'écrit Locke, une maison à la campagne, une bibliothèque à la ville, et des amis partout; irréprochable dans sa vie; tout plein de cette *respectability* que ses compatriotes considèrent comme la première vertu sociale; il y eut un gentleman pour recueillir l'héritage confus des libertins et des déistes, et pour extraire définitivement les volontés et les principes qu'il contenait. Ce fut vers ce temps-là que les libres-penseurs commencèrent à représenter la mode et le bon ton; et à prendre en pitié, à tourner en ridicule, les croyants de toute espèce, qui conservaient pourtant le nombre et le pouvoir. Anthony Collins parle à Samuel Clarke d'un ton parfaitement dédaigneux : Samuel Clarke est orthodoxe, cela suffit, il est jugé. « Une chose qui m'a extrêmement surpris dans M. Clarke, et dont je ne le croyais pas capable, est d'avoir lu dans sa *Défense* qu'il me soupçonnait de croire trop peu. Chacun peut faire des jugements de cette

espèce, et former des soupçons qui ne font guère honneur à leur auteur, et qui sont ordinairement fort mal reçus de tout lecteur judicieux et honnête. Je ne me crois pas obligé de me laver d'un soupçon avancé sans preuves; et je n'y répondrai qu'en rendant témoignage à l'orthodoxie de M. Clarke. Je prends donc congé de lui en assurant le public qu'il ne croit ni trop, ni trop peu, qu'il est parfaitement et exactement orthodoxe, et qu'il le sera toujours. » Telle est l'évolution qui conduit à considérer les orthodoxes non seulement comme des gens qui sont incapables de penser par eux-mêmes, comme des esprits arriérés, mais comme des personnes nuisibles au progrès; et les libres-penseurs, non seulement comme des hommes qui raisonnent juste, mais comme des esprits qui contribuent positivement au bien de la société. On ne peut plus reprocher à ces derniers d'être des libertins frivoles, égoïstes et jouisseurs, ou d'appartenir à la canaille, qui ne compte pas, ou d'être des aventuriers, des déclassés. Un libre-penseur comme Collins donne l'exemple d'une pureté de mœurs et d'une dignité qui le rehaussent aux yeux même de ses innombrables contradicteurs.

Sans se soucier des nuances, qui jamais n'embarassent son esprit pour la bonne raison qu'il les ignore, sans entrer dans les arguments de ses adversaires, Collins, obstiné et fonçant droit devant lui, remplit de négations, mais aussi d'affirmations, son discours sur la libre-pensée. Il change les signes : il en met de négatifs à la place des positifs, et réciproquement : il dit que la nécessité est une doctrine de liberté, et que le matérialisme assure le

triomphe de l'esprit. Dès 1714, Louis XIV étant encore vivant, circule une version française de son ouvrage; avec succès, puisqu'elle a les honneurs d'une seconde édition en 1717. Car enfin, dit son traducteur, sa portée est universelle. On avait prétendu que ce livre n'était fait que pour les Anglais; qu'il faudrait un grand commentaire pour que les étrangers pussent l'entendre; et qu'en conséquence, il ne pouvait être traduit dans une autre langue avec quelque chance de diffusion. Erreur manifeste! « La vérité, la pensée et la raison sont de tous pays. » — « Le fond du discours est intéressant pour toute sorte de peuples. » Notons — ce n'est pas le trait le moins curieux — que Collins orne de saints la chapelle de la libre-pensée. Les fidèles de la Raison vénèreront les grands hommes qui, dans la suite des temps, ont contribué à établir le nouveau culte : Socrate, Platon, Aristote, Épicure, Plutarque, Varron, Caton le Censeur, Cicéron, Caton d'Utique, Sénèque, Salomon, les Prophètes, Josèphe l'historien, Origène, Minutius Felix, Milord Bacon, Hobbes, et même, outre Synesios, évêque d'Afrique, l'archevêque Tillotson : lequel est à vrai dire un apologiste du Christianisme; mais ses sermons tendent à établir la *liberté-de-penser* accompagnée de la religion et de la vertu, dont la pratique contribue puissamment à la paix et au bonheur de la société. Encore Collins pourrait-il ajouter à tous ces libres-penseurs dont il développe les mérites, quantité d'autres héros, qu'il se contente d'indiquer parce qu'il a peur d'être trop long, et parmi lesquels il compte Érasme, Montaigne, Scaliger, Descartes, Gassendi, Grotius, Herbert de Cherbury, Milton,

Marshall, Spencer, Cudworth, le chevalier Temple, Locke. En somme, conclut-il, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de citer un homme qui se soit distingué par son bon sens et sa vertu, et qui ait laissé quelque heureuse trace de lui-même, sans reconnaître en même temps qu'il nous a donné des témoignages de sa *liberté-de-penser*. De même, on ne saurait nommer un ennemi de la *liberté-de-penser*, de quelque rang et de quelque distinction que ce soit, qui n'ait eu le cerveau un peu blessé et ne fût fanatique; ou qui ne se soit montré ambitieux, inhumain, et plein de vices abominables; en un mot, qui n'ait toujours été prêt à tout faire sous le spécieux motif de la gloire de Dieu, et du bien de l'Église; qui n'ait laissé des marques de sa profonde ignorance et de sa brutalité; enfin qui ne se soit rendu l'esclave des prêtres, des femmes, ou de la fortune...



Il ne s'agit pas seulement de saints laïques. Reformuler une communauté de pensée; recommencer une initiation qui permette de reconnaître et de grouper des adeptes; célébrer de nouveau des rites; tel est le désir que nous constatons, à la fin de l'évolution dont nous venons de suivre le cours.

Qui pourrait encore prendre Toland pour un philosophe, dit Swift, si on lui enlevait son seul sujet, la haine du Christianisme? Par haine du Christianisme, Toland en revient, finalement, à organiser une société qui se dressera en face de celle de l'Église. Il compose un hymne, qui ne s'adresse

pas à la divinité, mais à la philosophie; et c'est un hymne, néanmoins. O Philosophie, guide de notre vie, qui nous portes à la vertu et qui chasses tous les vices! Qu'aurions-nous pu être, aussi bien que tous les hommes pendant leur vie, sans ton secours? C'est toi qui as formé les villes, qui as rassemblé et uni pour la société les hommes dispersés... C'est toi qui as inventé les lois, et qui nous as enseigné la règle de nos mœurs et la discipline. Nous avons recours à toi. Car un seul jour passé suivant tes préceptes est préférable à l'immortalité... De quel secours devons-nous donc nous servir, si ce n'est du tien, toi qui nous as donné la tranquillité de la vie et qui nous as délivrés de la crainte de la mort?...

Il déteste, il le proclame, toute sorte de culte professé par les hommes : et cependant, il propose la formule d'une nouvelle société, par le moyen de laquelle les hommes deviendront meilleurs et plus sages, qui les rendra toujours joyeux et souverainement contents. L'amour qu'il porte au genre humain le pousse à fonder une compagnie socratique, dont il esquisse les mœurs et les principes, l'inspiration et la philosophie. Les membres de cette association tiendront des assemblées secrètes; il y aura des chants, de sages libations, des agapes. On se servira de formules rituelles. Un président dira les versets, les adeptes diront les répons. Pénétrons, guidés par John Toland, dans la salle de réunion de ces égaux, de ces frères; écoutons-les :

LE PRÉSIDENT :

Pour qu'elle soit heureuse et fortunée

LES AUTRES RÉPONDENT :

Nous instituons une Société Socratique.

LE PRÉSIDENT :

Que la philosophie fleurisse

RÉPONSE :

Avec les arts libéraux.

LE PRÉSIDENT :

Silence! Que cette assemblée et tout ce qu'on y doit penser, dire, et faire, soient consacrés au triple vœu des sages : à la Vérité, à la Liberté, à la Santé.

RÉPONSE :

Que cela soit présent dans tous les temps.

LE PRÉSIDENT :

Nommons-nous égaux et frères.

RÉPONSE :

Et aussi associés et amis...

De sorte que celui de tous les hommes qui fut le plus acharné à détruire l'Église, sous nos yeux bâtit sa chapelle. N'oublions pas que la Grande Loge maçonnique de Londres se fonde en 1717; et que la première Loge française date de 1725.

CHAPITRE III

LE DROIT NATUREL

Il y avait le droit divin.

Et comme pour la religion, tout était simple et grandiose. La politique s'appuie sur les propres paroles tirées de l'Écriture Sainte : quoi de plus solide ? « Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est le seul Dieu. Tu aimeras le Seigneur Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. » L'amour de Dieu oblige les hommes à s'aimer les uns les autres, et ainsi naît la société. Le premier empire est l'autorité paternelle ; la monarchie, qui lui succède, est la forme de gouvernement la plus commune, la plus ancienne et la plus naturelle, puisque les hommes de par leur condition sont tous sujets ; et l'empire paternel, qui les accoutume à obéir, les accoutume en même temps à n'avoir qu'un seul chef. Le gouvernement monarchique est le meilleur ; des monarchies, la meilleure est successive et héréditaire, surtout quand elle passe de mâle en mâle et d'aîné en aîné. ¹

Ainsi l'évêque de Meaux, précepteur du Dauphin, construit de ses mains le dais qui abritera la personne du Roi. Celle-ci est sacrée, et nul au

1. *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte*, publiée en 1709.

monde ne peut porter atteinte à son pouvoir. Non pas que Sa Majesté soit en dehors de toute règle : la loi divine lui prescrit, au contraire, des devoirs plus stricts et plus lourds qu'au plus misérable des mortels. L'autorité royale est sacrée, mais elle est paternelle; elle est absolue, mais elle est soumise à la raison; elle s'exerce par des volontés générales, non par des caprices; si celui qui est investi d'un pouvoir immense en use mal, qu'il tremble, car il aura de terribles comptes à rendre le jour du jugement. Mais, responsable devant Dieu, le roi n'est pas responsable devant ses sujets; il n'a pas à prendre leur conseil, à suivre leur avis. En effet, attribuer à ceux qui doivent obéir un pouvoir efficace sur ceux que Dieu a destinés à commander, serait un illogisme et une impiété. Cette maxime est si forte, que même l'incroyance déclarée de la part du souverain, même la persécution, n'exemptent pas les peuples de la soumission; ils n'ont à opposer à la violence des princes que des remontrances respectueuses, sans mutinerie et sans murmure, des prières pour leur conversion. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; les rois commandent à leurs sujets suivant ses desseins secrets; les sujets obéissent sans murmure; et les événements passagers qui troublent en apparence cette harmonie nous paraîtront y contribuer pour leur part, quand nous cesserons de les voir avec nos yeux de chair, et que nous serons capables de les comprendre dans leur enchaînement.

Si, maintenant, nous cherchons l'image qui ne dépare pas cette pompe éclatante, et qui convient

à cette majesté presque surhumaine, celle de Louis XIV surgit aussitôt devant nous. Elle nous obsède par sa splendeur même, cette royale image; elle nous poursuit à travers le temps, elle nous rejoint, elle est là, elle vit. Notre mémoire retient les mots fameux que le grand Roi a prononcés, et nous croyons l'entendre dire, comme au jour où il a marqué les débuts de son pouvoir personnel : *l'État, c'est moi*. Nous savons qu'il a voulu réaliser à la lettre cette devise : *un roi, une foi, une loi*; qu'il a brisé toutes résistances; qu'il a défendu devant le Pape même, pilote qui conduit le vaisseau de l'Église, les droits du capitaine, qui veille à la sûreté du navire : le capitaine, c'était lui. Il est le Héros de la monarchie. A Versailles, nous le cherchons à travers les salles et les cours; nous le suivons dans la galerie des glaces, au milieu des courtisans attentifs à ses moindres gestes; et quand nous quittons, dans le soir qui tombe, les allées du parc que sa volonté souveraine a tracé, nous nous retournons vers le château avec l'illusion de retrouver encore, à quelque fenêtre, l'ombre qu'évoque La Bruyère : « Lui-même, si j'ose le dire, il est son principal ministre; toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni temps de relâche, ni heures privilégiées. Déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevés aux avenues de son palais, les astres brillent au ciel et font leur course; toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres; nous reposons aussi, tandis que le Roi, retiré dans son balustre, veille sur nous et sur tout l'État... »

Il y avait d'autre part, pour renforcer l'idée

qu'au prince revenait tout pouvoir, des théories fort impies, qui montraient qu'on ne pouvait gouverner les hommes sans les traiter comme des moyens. Celle de Machiavel, lointaine dans le passé, mais dont on n'avait jamais perdu le souvenir. Plus proche, celle de Hobbes. Esquissée dès 1642, l'âpre et cynique théorie était arrivée en 1651 à sa forme définitive, dans le *Leviathan*. Elle s'était imposée à tous les penseurs européens, qui étaient obligés d'en tenir compte, ne fût-ce que pour la réfuter. Que de fois, parcourant un livre de doctrine, on vit le nom de Hobbes paraître au détour d'une page! Quel retentissement ont eu ses idées! Quels échos, toujours vibrants!

Vous êtes naturellement mauvais, disait Hobbes en s'adressant aux hommes. Il n'existe au monde aucun principe spirituel; pas d'autre bien que le plaisir, ni d'autre mal que la douleur; pas d'autre but que l'intérêt; pas d'autre liberté que l'absence d'obstacle à la passion. Le principe de la conservation de la vie étant l'égoïsme, et chacun défendant son droit à la vie, l'état de nature est l'état de lutte entre les hommes, ces loups. « L'état des hommes dans cette liberté naturelle est l'état de guerre; car la guerre n'est autre chose que le temps dans lequel la volonté et l'effort d'attaquer et de résister par la force est par paroles ou par action suffisamment déclaré. Le temps qui n'est pas la guerre est ce qu'on appelle la paix. » La destruction de l'espèce s'ensuivra-t-elle? Assurément, si on ne remédie par quelque artifice aux maux de l'état naturel; si on ne substitue à l'égalité parmi les hommes un régime d'inégalité, seul capable de

les préserver d'eux-mêmes. D'où l'institution d'un corps politique, sous l'autorité d'un monarque qui, de toute nécessité, doit être un tyran.

Pactes et serments seraient impuissants à maintenir la paix entre les hommes, qui les violeraient toujours; seule la force peut réprimer leurs instincts sauvages, et la crainte que la force inspire : en conséquence, le Roi possédera l'épée de guerre et le glaive de justice. Tous les pouvoirs, absolus, seront concentrés en lui; limiter son autorité par quelque invention démocratique, comme une Assemblée, serait favoriser l'anarchie, et retomber bientôt dans le chaos de l'état naturel. Le Roi n'est responsable devant personne; il n'est justiciable de rien; il est tout. Sans doute, on lui sacrifie la liberté, à laquelle les peuples tiennent dans une certaine mesure. Mais quoi? puisqu'on ne peut concilier la liberté et la vie, mieux vaut choisir la vie. L'art de l'homme est prodigieux; il réussit à fabriquer des animaux artificiels, des automates qui marchent, qui s'assoient, qui remuent la tête, qui ouvrent la bouche, qui clignent des yeux. De même, l'homme est parvenu à créer une société artificielle : une monstrueuse machine, un automate politique qui, heureusement, remplace la société naturelle; cet automate a nom Leviathan. « La société universelle que je désigne sous le nom de Leviathan est un homme artificiel, quoique plus fort et plus grand que l'homme naturel, à la sûreté et à la protection duquel il est destiné... »



A ces théories, venues de points si différents, mais qui convergent vers le principe d'autorité, d'autres théories vont faire face; une nouvelle bataille va s'engager : combat d'abstractions, d'abord, mais qui n'en a pas moins sa beauté pathétique. On voit naître les idées, timides, frêles, et aussitôt récusées; on les voit grandir. Aucune ne reste enfermée dans son pays d'origine; elles s'envolent, elles passent les frontières, c'est leur nature même, et c'est leur vie; elles semblent reprendre des forces en arrivant dans des pays nouveaux. Sans cesse attaquées, sans cesse elles sont défendues et reprises et précisées, elles gagnent du terrain, elles se font agressives; jusqu'au jour où elles se sentent assez vigoureuses pour se substituer aux principes qui ont inspiré le passé, et pour diriger les hommes vers un avenir qu'ils espèrent meilleur. Le droit naturel naît d'une philosophie : celle qui nie le surnaturel, le divin, et substitue l'ordre immanent de la nature à l'action et à la volonté personnelles de Dieu. Il procède encore d'une tendance rationnelle qui s'affirme dans l'ordre social : à chaque être humain sont attachées certaines facultés inhérentes à sa définition, et avec elles, le devoir de les exercer suivant leur essence. Il vient enfin d'un sentiment : l'autorité qui, à l'intérieur, règle arbitrairement les rapports des sujets et du prince, et qui, à l'extérieur, n'aboutit qu'aux guerres, doit être rejetée, et remplacée par un droit nouveau, d'où sortira peut-être le bonheur :

un droit politique qui règle les rapports des peuples, avec l'idée qu'eux-mêmes dirigent leurs propres destins. Le droit des gens...

Le droit, philosophie de la vie, valeur sociale, valeur pratique; le droit, racines profondes, rameaux touffus, ne modifie pas son être sans de longues peines. De grandes œuvres combattives jalonnent la route. Les suivre, en les replaçant à leur date, c'est assister à un prodigieux effort qui, à chaque étape, prend davantage conscience des réalités qu'il poursuit.

1625. Hughes de Groot, *De jure belli et pacis*.

C'est un Hollandais, réfugié à Paris, qui donne le premier signal. Riche de sensibilité, de savoir, d'intelligence, placé au premier rang des mêlées politiques et au cœur des controverses religieuses, cet homme s'afflige en considérant les luttes continues qui ravagent l'Europe. « Je voyais dans l'univers chrétien une débauche de guerres qui eût fait honte même aux nations barbares; pour des causes légères, ou sans motif, on courait aux armes, et lorsqu'on les avait une fois prises, on n'observait plus aucun respect, ni du droit divin, ni du droit humain, comme si, en vertu d'une loi générale, la fureur avait été déchaînée sur la voie de tous les crimes... » Grotius, qui a souffert persécution pour ses idées, s'évade romanesquement de la prison où ses ennemis l'ont fait enfermer, et passe en France : il dédie à notre Louis XIII, en 1625, son traité du Droit de la guerre et de la paix, grand livre, ignoré de la foule, comme il arrive à ceux qui agissent le plus profondément

sur son sort. Cette partie du droit qui règle les rapports des peuples ou des chefs d'État entre eux, qui l'étudie? Personne, constate Grotius. On dit même communément que la guerre est incompatible avec toute espèce de droit; et qu'en vertu d'une certaine raison d'état, imaginée par Machiavel, on doit comprendre et excuser toutes perfidies, toutes violences. Ce n'est pas vrai, il existe un droit qui survit en temps de guerre, qui domine la guerre et qui s'appelle le droit naturel. La nature, en effet, l'a gravé au cœur même de l'homme, qu'elle a voulu sociable; rien ne saurait prévaloir contre cette loi non écrite, loi vitale. « Pour que la guerre soit juste, il ne faut pas l'exercer avec moins de religion qu'on a coutume d'en apporter dans la distribution de la justice. » — « Pendant la guerre, les lois civiles se taisent : mais non pas les lois non écrites que la nature prescrit. »

Mais le droit divin? Grotius essaie de le sauvegarder. Ce que nous venons de dire, déclare-t-il, aurait lieu quand même nous accorderions (ce qui ne peut être concédé sans un crime) qu'il n'y a pas de Dieu, ou que les affaires humaines ne sont pas l'objet de ses soins. Puisque Dieu et la Providence existent sans aucun doute, voici une source du droit, outre celle qui émane de la nature; celle qui provient de la libre volonté de Dieu. « Le droit naturel lui-même peut être attribué à Dieu, puisque la divinité a voulu que de tels principes existassent en nous. »

La loi de Dieu, la loi de la nature... Cette double formule, ce n'est pas Grotius qui l'invente; elle a servi bien avant lui; le Moyen Age la connaissait

déjà. Où est donc son caractère de nouveauté? D'où vient qu'elle est critiquée, condamnée par les docteurs? Pourquoi fait-elle éclat?

La nouveauté consiste dans la séparation des deux termes, qui se fait jour; dans leur opposition, qui tend à s'affirmer; dans une tentative de conciliation après coup, qui à elle seule suppose l'idée d'une rupture. Elle consiste surtout dans le sentiment que nous avons dit, encore obscur, déjà très fort : la guerre, les violences, le désordre, que la loi de Dieu ne réprime pas, mais qu'elle tolère et justifie même par d'impénétrables desseins, tous ces maux dont nous souffrons, peut-être une loi humaine arrivera-t-elle à les adoucir, à les abolir. Et c'est ainsi que l'on passe, en s'excusant de tant de hardiesse, de l'ordre de la Providence à celui de l'humanité.

Le livre est traduit, commenté, expliqué dans les chaires de droit, tout le long du siècle.

1670. Spinoza, *Tractatus theologico-politicus*.

1677. *L'Éthique*.

L'idée que les rois sont des imposteurs, profitant de la religion pour assurer leur injuste pouvoir; et cette autre, autrement profonde, que chaque être s'efforce de persévérer dans son être, nécessairement.

Il suffit de rappeler à ce point le texte de *l'Éthique*, troisième partie, proposition VI. *Une chose, quelle qu'elle soit, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être.*

Démonstration. — En effet, les choses particulières sont des modes qui expriment les attributs

de Dieu d'une façon certaine et déterminée..., c'est-à-dire des choses qui expriment la puissance de Dieu, par laquelle Dieu est et agit d'une manière certaine et déterminée. Et une chose n'a rien en soi par quoi elle puisse être détruite, c'est-à-dire qui supprime son existence... Au contraire, elle est opposée à tout ce qui peut détruire son existence, et par conséquent, autant qu'il est en elle, elle s'efforce de persévérer dans son être. Ce qu'il fallait démontrer.

1672. Samuel Pufendorf, *De jure naturae et gentium libri octo*.

1673. *De officio hominis et civis juxta legem naturalem libri duo*.

Un Allemand, enseignant en Suède, reprend la tâche, et met sur les théories qui s'élaborent sa marque ineffaçable. Samuel Pufendorf est à l'Université d'Heidelberg le premier professeur du droit de la nature et du droit des gens; en 1670, il accepte l'invitation du roi Charles XI de Suède, qui lui offre une chaire à l'Université de Lund. — Le devoir de l'homme et du citoyen : comme le titre nous surprend, à cette date! Il semble en avance d'une centaine d'années, au moins; si on nous avait demandé à quelle époque il appartient, nous l'aurions attribué sans doute au vocabulaire de la Révolution française. Le fait est que l'ouvrage contient des données qui, passant d'esprit en esprit, finiront par commander la conscience du siècle suivant : — l'abstraction philosophique remplaçant l'histoire, puisqu'on peut considérer « le premier homme comme tombé pour ainsi dire des

nues, avec les mêmes inclinations que les hommes ont aujourd'hui en venant au monde »; — la morale sociale, le devoir étant « une action humaine exactement conforme aux lois qui nous en imposent l'obligation »; — le pacte politique. La société civile, qui succède à l'état de nature par le moyen du mariage, de la famille, de la constitution d'un corps politique, repose nécessairement sur des conventions : les individus s'engagent à se joindre ensemble en un seul corps, et à régler d'un commun consentement ce qui concerne leur sûreté et leur utilité commune; ceux qui sont revêtus de l'autorité souveraine s'engagent à veiller avec soin à la sûreté et à l'utilité publiques; et les autres, en même temps, leur promettent une fidèle obéissance.

Il prend figure et force, le droit naturel; il ne réclame plus seulement sa place au milieu des guerres, il la conquiert, impérieux, dans la constitution politique des États; il préside à la vie sociale : la « loi de nature est celle qui convient si invariablement à la nature sociable et raisonnable de l'homme que, sans l'observation de ses maximes, il ne saurait y avoir parmi le genre humain de société honnête et paisible... » Pufendorf ne nie pas la puissance divine, mais il la relègue dans un autre plan; il y a le plan de la raison pure et celui de la révélation, donc le plan du droit naturel et celui de la théologie morale; le plan des devoirs qui s'imposent à nous parce que la droite raison naturelle nous les fait juger nécessaires à l'entretien de la société humaine en général, et le plan des devoirs qui s'imposent à nous parce que Dieu nous les a commandés dans l'Écriture Sainte. Et

cela dit, les arguments qu'il apporte pour montrer que ces plans ne se heurtent pas, et peuvent coïncider, montrent leur profond désaccord. La théologie concerne le ciel, la raison naturelle concerne la terre; c'est la terre seule que Pufendorf se plaît à regarder : le ciel lui paraît trop lointain.

Les pasteurs de Suède comprirent bien le danger de ce partage, ou pour mieux dire de cette préférence avouée; et contre le théoricien du droit naturel s'éleva une telle clameur, qu'il dut chercher l'appui du pouvoir séculier pour n'être pas chassé de son emploi.

Au contraire, il triompha.

1672. Richard Cumberland, *De legibus naturae disquisitio philosophica*.

C'est l'apport de l'Angleterre : le Révérend Richard Cumberland, docteur en théologie, futur évêque, réfute les abominables principes de Hobbes. Sur quoi s'appuyer? Sur la loi naturelle, qui est exactement le contraire de la violence préconisée par l'auteur du *Leviathan* : « toutes les lois naturelles se réduisent à celles-ci : qu'on doit avoir de la bienveillance envers tous les êtres raisonnables... »

Mais elle va prêter un concours autrement efficace, la vieille terre où les discussions politiques ont fait partie intégrante de la vie intellectuelle, morale et religieuse de la nation; où la royauté, sans cesse mise en jeu au cours du XVII^e siècle, renversée, rétablie, renversée encore, rétablie et modifiée dans son essence, a fait l'objet de débats passionnés, auxquels les bourgeois, les gentilshommes, et non seulement les poètes et les philosophes, mais

les rois eux-mêmes ont voulu prendre part. Les choses ne vont pas si vite; il suffit d'attendre un peu.

1685. *La Révocation de l'Edit de Nantes.*

De la France qui se constitue hors de France, des Refuges établis en terre étrangère, partent des appels à la révolte. Certes tous les Réformés, même après la persécution et l'exil, ne se croient pas déliés de leur serment de fidélité envers le Roi; ils ne résolvent pas tous de la même façon le problème de conscience qui se pose à eux, puisqu'il en est qui continuent à croire que le droit divin fondant l'obéissance envers le prince, les fautes du prince n'altèrent pas l'autorité du Roi de droit divin. Mais il en est aussi, plus bruyants, qui demandent à grands cris qu'à la violence la violence réponde. De 1686 à 1689, Jurieu lance ses *Lettres pastorales aux fidèles qui gémissent sous la captivité de Babylone*; il y proclame le droit à l'insurrection : « l'usage du glaive des princes ne s'étend pas sur les consciences » : Louis XIV, ayant usé du glaive pour forcer les consciences, s'est mis hors la loi : la révolte est désormais légitime.

A entendre cette affirmation, Bossuet se scandalise, et il consacre à la réfuter son *Cinquième avertissement aux protestants sur les lettres du ministre Jurieu contre l'histoire des Variations* (1690) : *Le fondement des empires renversé par ce ministre*. M. Jurieu répand « des maximes séditieuses, qui tendent à la subversion de tous les Empires et à la dégradation de toutes les puissances établies de Dieu ». Eh quoi ! l'ancienne Église chrétienne subis-

sait la persécution sans se révolter; les protestants eux-mêmes se sont longtemps défendus d'avoir été, en France, en Angleterre, rebelles à l'autorité royale; et aujourd'hui, Jurieu déclare qu'on a le droit de faire la guerre à son propre Roi et à son propre pays! Cet esprit de révolte est abominable. « J'entreprends de vous prouver que votre Réforme n'est pas chrétienne, parce qu'elle n'a pas été fidèle à ses princes et à sa patrie. »

Or ce n'était pas seulement une question de protestants à catholiques : voici que dans leur querelle, le droit naturel intervenait. Jurieu s'était appuyé sur Grotius. Grotius, Bossuet le connaissait bien; c'était un savant homme à la vérité, et bien intentionné; mais socinien, dangereux esprit, qui confondait le divin et l'humain. Que voulait-il dire, avec son droit de nature? S'imaginer que le peuple est naturellement souverain, c'est penser sans doute que l'humanité, dans son état primitif, a déjà la notion d'un droit de souveraineté qui lui est propre, et du pouvoir qu'elle possède de déléguer cette souveraineté à qui bon lui semble. Quelle erreur! Grotius, et Jurieu après lui, errent dans le principe, et n'entendent pas les termes. Qu'on ne s'y trompe pas : le premier état de l'humanité étant une anarchie farouche et sauvage, et les premiers groupes d'hommes constituant, comme la raison permet de le supposer, non pas un peuple, mais une horde, comment concevoir alors une souveraineté qui serait déjà une espèce de gouvernement? « Loin que le peuple en cet état fût souverain, il n'y a pas même de peuple en cet état. Il peut bien y avoir des familles, et encore

mal gouvernées, et mal assurées; il peut bien y avoir une troupe, un amas de monde, une multitude confuse; mais il ne peut y avoir de peuple, parce qu'un peuple suppose déjà quelque chose que réunisse quelque conduite réglée et quelque droit établi; ce qui n'arrive qu'à ceux qui ont déjà commencé à sortir de cet état malheureux, c'est-à-dire de l'anarchie. » Bossuet ne peut concevoir qu'une anarchie délègue une souveraineté.

Cependant Louis XIV, en tant que monarque absolu, était jugé; il représentait ce qu'on pourrait appeler, déjà, l'Ancien Régime. Même à l'intérieur de son royaume de France, quelle poussée se produit contre le principe d'une autorité uniquement sanctionnée par Dieu! Protestataires, qui s'en vont enquêter dans les vieilles chartes sur l'origine de la monarchie, et la montrent usurpatrice; parlementaires têtus, opiniâtres, qui défendent par la chicane les droits et prérogatives de leur illustre corps; nobles, qui revendiquent les privilèges des pairs de France: tous, bourgeois ou grands seigneurs, velléitaires ou révoltés, fous ou sages, dans des traités qu'ils impriment en Hollande, dans des manuscrits qu'ils font circuler sous le manteau, expriment leur mécontentement, leur colère, leur impatience du joug.

Au dehors, Louis XIV est honni, nous l'avons vu. Mais du point de vue du droit, l'objection de Bossuet subsiste. Si, dans l'état de nature, les hommes n'étaient guère qu'une horde, on se demande comment un droit a pu naître de ce désordre initial.

1688. *La Révolution d'Angleterre.*

Jacques II, Roi par la grâce de Dieu, est chassé; Guillaume d'Orange prend sa place; les historiens nous apprennent que le nouveau Roi, couronné à Westminster le 11 avril 1689, « règne en vertu d'un droit qui ne diffère en rien du droit d'après lequel tout propriétaire choisit le représentant de son comté »; qu'il accepte le contrôle des Chambres et qu'il assure ainsi le triomphe du gouvernement parlementaire, d'après un pacte idéal conclu entre le prince et ses sujets.

Seraient-elles absentes, les idées que les professeurs ont émises du haut de leurs chaires, que les étudiants ont recueillies, que les journaux savants ont signalées, qui ont été discutées, contredites, à nouveau soutenues, et qui, depuis Grotius, ont nourri deux générations? Et celles aussi qui ont été exposées par les docteurs de l'Église, illustrées par les juristes officiels, enseignées de leur côté, et qui ont pour elles la force d'une longue tradition? Prendront-elles le parti de s'abstenir, lorsque la pratique elle-même, l'événement qui émeut toute l'Europe, leur offre une occasion admirable de se manifester, et de s'opposer dans un épisode décisif de leur combat? Pour défendre le pouvoir chancelant des Stuarts, on n'avait pas manqué de faire appel aux théories. On avait exhumé, entre autres écrits où s'affirmait la légitimité du pouvoir absolu, ceux d'un polémiste vigoureux qui, vers le milieu du siècle, avait défendu vaillamment la cause royale. Robert Filmer était allé prêchant la soumission, l'obéissance, disant qu'un gouvernement mixte ne saurait aboutir qu'au désordre, que les sujets

n'avaient aucun droit à la rébellion; que Hobbes avait tort dans ses principes, mais parfaitement raison dans ses conséquences; qu'en somme, le pouvoir absolu de tous les rois était une nécessité. On remet Filmer à la mode; et même on édite en 1680, on réédite au cours des années suivantes, le grand ouvrage de « ce savant homme », *Patriarcha*, prouvant clair comme le jour que l'autorité des rois est la prolongation de l'autorité paternelle : contre son propre père, aucun fils, craignant Dieu et les hommes, n'oserait se révolter.

Les faits démentent les prétentions des Jacobites. Quelqu'un va se présenter pour donner aux faits la valeur d'un principe universel.

1689. John Locke, *Deux traités de gouvernement*. Dans le premier, les faux principes et les fondations erronées de Sir Robert Filmer et de ceux qui le suivent sont découverts et rejetés. Le second est un essai concernant l'Origine, l'Extension et la Fin véritable du gouvernement civil.

Sur le vaisseau même qui, partant de Hollande, amenait Guillaume d'Orange vers l'Angleterre et vers la Révolution, se trouvait John Locke, le philosophe des temps nouveaux. C'est lui qui va relever le défi des monarchistes, dans ses deux Traités.

Il reprend, en effet, les idées que nous avons entendues plusieurs fois déjà : mais il les mène plus loin qu'elles ne sont jamais allées; et il exige qu'elles prouvent, par une suite de raisonnements logiques, la légitimité du droit de rébellion. Il part de l'état de nature, comme Pufendorf l'a fait,

comme tout le monde le fait, à présent; c'est une mode, presque une manie. L'état de nature n'est pas un état de violence et de férocité, comme Hobbes l'a prétendu; mais ce n'est pas non plus un état parfait. Pour remédier aux maux que l'état naturel comporte, l'homme institue un état social mais sans suivre le modèle du patriarcat, comme l'a prétendu Filmer; il l'institue en vertu d'un pacte, comme l'a montré Pufendorf. Que les lecteurs le sachent bien : « là seulement se trouve une société politique, où chacun des membres s'est dépouillé de son pouvoir naturel, et l'a remis entre les mains de la société, afin qu'elle en dispose dans toutes sortes de causes, qui n'empêchent point d'en appeler toujours aux lois établies par elle. » Le pouvoir absolu, qui nie ce droit d'appel, est purement et simplement incompatible avec la société civile; et le droit divin, que prônent les docteurs catholiques, ne fonde à aucun degré le pouvoir d'un seul homme sur les autres hommes. Le pouvoir doit être contrôlé et divisé, comme en Grande-Bretagne : législatif, exécutif. Si le pouvoir exécutif n'agit pas conformément aux fins pour lesquelles il a été constitué, s'il empiète sur les libertés du peuple, on doit l'enlever des mains de celui qui le détient. Bien plus : si les sujets s'aperçoivent que le tyran prépare les moyens de les asservir, qu'ils le devancent! qu'ils empêchent, par une rébellion ouverte, l'accomplissement de ses mauvais desseins!

Locke, de par la qualité même de son génie pratique, arrangeait les choses; à l'idée de nature, il ajoutait l'idée de civilisation. A Bossuet, il avait

l'air de répondre par avance. C'est vrai, l'état de nature comportait quelques inconvénients. C'est encore vrai, l'histoire, qui n'est ni aussi riche, ni aussi précise qu'on le voudrait sur le commencement des sociétés, nous permet des hypothèses vraisemblables plutôt qu'elle ne nous donne des exemples sûrs; ce que nous pouvons faire, c'est seulement nous représenter d'une façon probable la façon dont les hommes ont été amenés à déléguer leur pouvoir. Ainsi : les hommes étaient naturellement libres; mais pour affirmer cette liberté, ils étaient juges et parties; et pour la défendre, à qui en appeler? Les hommes étaient naturellement égaux; mais pour maintenir cette égalité contre les usurpations possibles, quels recours avaient-ils? Ils seraient tombés dans un perpétuel état de guerre s'ils n'avaient délégué leur pouvoir à un gouvernement capable de sauvegarder la liberté et l'égalité primitives. Ils ne formaient pas une horde; mais ils seraient devenus une horde, s'ils n'y avaient pris garde. Le droit de nature inspire le droit politique, qui empêche les qualités naturelles de se voir menacées dans la pratique de la vie.

Chaque difficulté qui se présentait, le sage Locke essayait de la résoudre sagement. Par exemple : on avait peine à sacrifier l'idée du droit paternel, intermédiaire entre Dieu et les hommes, première figuration du pouvoir royal. Et Locke intervient pour expliquer que les enfants ne naissent pas *dans* un état entier d'égalité, bien qu'ils naissent *pour* cet état; que les parents (le père, et aussi bien la mère) ont une espèce de juridiction sur eux : les parents, en effet, ont l'obligation de préparer les

enfants à la liberté, aussi longtemps que les enfants n'ont pas atteint l'âge de raison. Le pouvoir paternel existe donc; mais il n'est pas absolu; il est plutôt un devoir qu'un pouvoir; il ne saurait édicter des lois; et si l'on peut supposer, à l'origine des temps, un état patriarcal, cet état n'a pu reposer que sur un consentement tacite des enfants.

Considérons encore la propriété : question grave. Elle ne s'accorde pas très bien avec l'égalité naturelle. Tant par la raison que par la révélation, on voit que Dieu a donné la terre en commun à tout le genre humain : comment expliquer, dès lors, que les individus aient pu s'approprier légitimement une partie de ce bien général? — Locke intervient encore et répond : la propriété individuelle s'explique par le travail. « Bien que la terre et les créatures inférieures soient communes et appartiennent en général à tous les hommes, chacun pourtant a un droit particulier sur sa propre personne, sur laquelle nulle autre ne peut avoir aucune prétention. Le travail de son corps et l'ouvrage de ses mains, nous pouvons le dire, sont son bien propre. Tout ce qui a été tiré de l'état de nature, par sa peine et son industrie, appartient à lui seul... » L'eau qui coule de cette fontaine est à tous les passants; mais si j'en remplis ma cruche, qui osera dire que l'eau de ma cruche n'est pas mon bien?

Locke épilouait, commentait, intermédiaire entre les juristes purs et le public; intermédiaire, aussi, entre les temps anciens et les temps nouveaux : des croyances anciennes, gardant juste assez pour ne pas effaroucher totalement les conscien-



**Télémaque passant le Tartare
remarque le sort qu'éprouvent les mauvais Rois**

ces; et abondant en nouveautés : plus de droit divin; plus de droit de conquête : « Les conquêtes sont aussi éloignées d'être l'origine et le fondement des États, que la démolition d'une maison est éloignée d'être la vraie cause de la construction d'une autre en la même place. » Grâce à lui, sur le droit naturel rejaillissait l'éclat de la constitution anglaise; et en même temps, le droit naturel fondait la constitution anglaise, juste comme elle était, avec son Parlement, avec son Roi qu'avait appelé une volonté nationale. Il l'intégrait dans la politique de son temps, de son pays, de sa race; et mieux encore, il marquait sa liaison avec la Religion réformée. Le droit divin, dès qu'il prétendait fonder l'absolutisme, n'était plus surnaturel, il était contre nature : et la justification de l'absolutisme par je ne sais quelle volonté divine n'était qu'une invention récente des théologiens catholiques : « On n'avait jamais entendu parler de rien de semblable, avant que ce grand mystère eût été révélé par la théologie de ce dernier siècle... »

1699. *Les Aventures de Télémaque.*

A vrai dire, Fénelon ne conteste pas le principe du droit divin. Mais entre tant de sentiments et d'idées que ce livre longtemps fameux, répandu parmi les petits et les grands à des milliers et des milliers d'exemplaires, met en circulation, il y a au moins un sentiment et une idée que nous devons retenir.

Un sentiment : l'horreur, la détestation de Louis XIV. Il s'agit d'autre chose que d'une oppo-

sition théorique ; et bien plutôt, d'une passion qui se déchaîne, de l'empotement d'un accusateur public. « Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés et les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris soin de faire parler les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, les plus capables de condamner vos passions et vos sentiments injustes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui méritent de la connaître... Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçaient votre royaume encore mal établi, vous ne songiez au dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques... Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles... Une vaine ambition vous a poussé jusques au bord du précipice. A force de vouloir paraître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur... »

Une idée : la valeur du peuple. « Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est au peuple qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection ; et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public... » — « Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner... » Bien plus ! le peuple opprimé ne désire plus que se venger des rois ; et alors sonne l'heure des révolutions : « Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait

semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards; mais attendez la moindre révolution : cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne saurait durer; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples; elle a lassé et irrité tous les corps de l'État; elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise et est foulée aux pieds ». ¹

Il y a grande misère au royaume de France. Qui ne connaît le passage dramatisé où La Bruyère dépeint la condition des paysans? Les observations de Locke, qui vise moins à l'effet, sont peut-être plus saisissantes : il constate que les paysans vivent dans des tanières, ont à peine de quoi se vêtir, de quoi manger : et misérables qu'ils sont, le fisc trouve le moyen de les pressurer. Aussi les terres cessent-elles d'être cultivées, et demeurent-elles en friche : le travail n'aboutissant qu'à plus d'oppression, on cesse de travailler. D'autre part, les industries dépérissent, ou cherchent à s'établir au delà des frontières, pour y trouver une liberté qu'en France elles ont perdue. Des droits de douanes, exigés à toutes les sorties, à tous les passages, ruinent le commerce. L'échec de la politique de Colbert, déjà sensible de son vivant, devient manifeste après sa mort. La grande famine de 1694, la banqueroute : que de misères!

Or une élite recueille ces plaintes, essaie de guérir ces maux. La grande peine de la France va s'inscrire dans des livres que la nécessité de vivre

1. *Télémaque*, X^e Livre.

semble dicter. Lourdemment, sans art, mais avec une ténacité, une rigueur qui sont émouvantes à leur manière, Boisguilbert montre que la France, jadis le plus riche royaume du monde, a perdu cinq ou six millions de ses revenus annuels; et ce déficit augmente tous les jours. La taille est si injustement répartie, qu'elle pèse sur les pauvres en épargnant les riches; les pauvres sont devenus misérables, à ce système : le royaume tout entier va vers sa perte. ¹ Il est urgent de changer la répartition de l'impôt, dit à son tour Vauban; une dîme, établie sans arbitraire, coûtera moins et rendra plus. Que si Boisguilbert et Vauban, loin d'être des révoltés, cherchent à assainir les finances et à procurer au Roi les ressources qu'il recherche désespérément, ils n'en agissent pas moins en intrus, qui empiètent sur un domaine autrefois réservé : la *Dîme royale* est condamnée au feu. ²

Mais comme Fénelon est plus hardi, et plus âpre! Les questions que Télémaque adresse à Idoménée, Fénelon les pose, avec le même accent douloureux, à son élève le duc de Bourgogne, pour le cas où il viendrait à prendre le pouvoir : la constitution du royaume, la connaissez-vous? les devoirs moraux des rois, les avez-vous examinés? avez-vous cherché les moyens de soulager les peuples? les maux créés par l'absolutisme, par la mauvaise administration, par la guerre, comment les éloignerez-vous de vos sujets? Et lorsqu'en 1711 ce même duc de Bourgogne devient dauphin de France, c'est une table de

1. Pierre LE PESANT DE BOISGUILBERT, *Le détail de la France*, 1695.

2. *Projet d'une dixme royale...*, 1707.

réformes que Fénelon lui propose, pour préparer son avènement.

Au bilan de Fénelon, inscrivons enfin sa défense des droits de l'humanité. En ces termes : « Un peuple n'est pas moins un membre du genre humain, qui est la société générale, qu'une famille est un membre d'une nation particulière. Chacun doit incomparablement plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dont il est né; il est donc infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple, que de la blesser de famille à famille contre sa République. Renoncer au sentiment d'humanité, non seulement c'est manquer de politesse et tomber dans la barbarie, mais c'est l'aveuglement le plus dénaturé des brigands et des sauvages : ce n'est plus être homme, et être anthropophage. »¹

1705. Thomasius, *Fundamenta juris naturae et gentium ex sensu communi deducta*.

1708. Gravina, *Origines juris civilis, quibus ortus et progressus juris civilis, jus naturale gentium et XII Tabulae explicantur*.

Gian Vincenzo Gravina introduit le concept de droit naturel dans l'histoire. D'autre part, il essaie d'expliquer une contradiction que cette insaisissable idée de nature ne laisse pas de faire naître. La loi naturelle est la raison, qui commande la vertu. La vertu exclut le vice : et pourtant, nous voyons que le vice aussi est dans la nature... Voici la réponse : « Outre la loi générale dont l'âme et le

1. *Dialogue des Morts, Socrate et Alcibiade* (1718).

corps participent tous les deux, en tant qu'ils sont joints ensemble, l'homme a une loi qui lui est propre, et qui est souvent opposée à l'autre. J'appelle la première, *loi commune*, et la seconde, *loi de l'âme seulement*. La loi commune renferme l'universalité des êtres, par conséquent l'homme même. Mais la loi de l'âme, la loi raisonnable, celle qui consiste à penser, lui est particulière. » De par cette dernière loi, l'homme est soumis à sa propre raison; et par conséquent aux vertus, comme à des magistrats créés par elle pour juger nos actions et veiller sur nos sens...

Le travail des esprits et la diffusion de ces idées se poursuivront jusqu'à nos jours. Mais la fin du XVII^e siècle marque une étape décisive, parce que la théorie du droit naturel, la théorie du droit des peuples, et les faits, s'y sont rejoints. Incomparablement moins vigoureux, moins profond que Grotius et que Pufendorf, et illogique souvent, Locke a achevé la sécularisation du droit. Liberté, égalité : son traité aurait pu prendre ces mots comme devise. « L'état de nature a la loi de nature, qui doit le régler, et à laquelle chacun est obligé de se soumettre et d'obéir. La raison, qui est cette loi-là, enseigne à tous les hommes, s'ils veulent bien la consulter, qu'étant tous égaux et indépendants, nul ne doit nuire à un autre, au regard de sa vie, de sa santé, de sa liberté, de son bien... »¹

1. *Du Gouvernement civil....*, traduit par David Mazel, Amsterdam, 1691, ch. 1.

CHAPITRE IV

LA MORALE SOCIALE

S'il est un homme qui, plus nettement et plus vigoureusement que tous ses prédécesseurs, ait affirmé l'indépendance de la morale et de la religion, c'est Pierre Bayle. Maintes et maintes fois il est revenu sur le sujet, dans les articles de son *Dictionnaire*, dans ses *Réponses aux Questions d'un provincial*. Mais dans ses *Pensées sur la Comète*, prenant son temps, déployant toutes ses ressources, lucide et emporté, il a écrit la grande charte de la Séparation.

Il commençait doucement; les athées ne sont pas pires que les idolâtres, soit pour l'esprit, soit pour le cœur. Alors, suivant la pente ainsi établie, il insinuait que les athées ne sont pas pires que les chrétiens. Ah! si l'on disait à un homme venant d'un autre monde qu'il existe des gens doués de raison et de bon sens, craignant Dieu, croyant que le Ciel récompensera leurs mérites et que l'enfer punira leurs vices : l'homme de l'autre monde s'attendrait à les voir pratiquer les œuvres de miséricorde, respecter le prochain, pardonner les injures, travailler enfin à gagner une éternité de bonheur. Hélas! ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans la réalité. Il faut bien se rendre à

un fait d'expérience que le spectacle de la vie met dans une éclatante lumière : entre ce que l'on croit et ce que l'on fait, la différence est grande; les principes restent sans influence sur l'action; on est pieux en paroles, impie dans sa conduite; on prétend adorer Dieu, et on n'obéit qu'à l'intérêt, on ne suit que les passions; *je vois le bien et je l'approuve, je fais le mal* : l'adage n'est pas nouveau. Les chrétiens, regardez comment ils vivent. Ils lisent des livres de dévotion : aussitôt lus, aussitôt oubliés. Les soldats des troupes très catholiques sont des paillards et des pillards; ils mettent à sac, sans distinguer, les pays ennemis et les amis; ils n'y regardent pas de si près et brûlent au besoin églises, chapelles et monastères. Les croisades, quelle admirable entreprise, en théorie! mais que de marchandages, de déloyautés, de trahisons, de crimes, les ont accompagnées et suivies! Les femmes sont particulièrement dévotes : or combien n'en voit-on pas, qui vont retrouver leur galant au sortir du confessionnal? Il y a des courtisanes, des voleurs, des assassins, qui ont un culte particulier pour la Madone; et il court des histoires prétendues pieuses, qui tendent à montrer que la Sainte Vierge, parce qu'on brûle un cierge ou qu'on vient s'agenouiller devant sa statue, protège les filles et les malfaiteurs. Les jansénistes s'opposent à la fréquente communion, parce qu'ils savent fort bien qu'on peut s'approcher tous les jours de la Sainte Table et demeurer un scélérat. Bref, la foi qu'un homme professe n'influe pas sur sa conduite, sur sa moralité. Et même la dévotion encourage certaines pas-

sions mauvaises, la colère contre ceux qui sont d'un autre sentiment, le zèle pour les pratiques extérieures, l'hypocrisie.

Alors Bayle propose au lecteur l'expérience inverse : de même qu'il n'est rien de plus ordinaire que des chrétiens orthodoxes qui vivent mal, de même on trouve l'exemple d'une quantité de libertins d'esprit qui ont parfaitement bien vécu. Sans parler des Anciens, Diagoras, Théodore, Nicanor, Évhémère, Hippon; de Pline, qui fut toujours digne de sa qualité d'illustre Romain; d'Épicure, qui mena une existence exemplaire, considérez les modernes : le chancelier de l'Hospital a été soupçonné de n'avoir point de religion, quoiqu'il n'y eût rien de plus austère que sa mine, de plus noble que sa vie; ceux qui eurent commerce avec Spinoza nous rapportent qu'il fut affable, honnête, officieux, et fort réglé dans ses mœurs. Et cependant, Spinoza était athée.

Une république d'athées — pourquoi ne la concevrait-on pas ? Une société sans religion aucune serait semblable à une société païenne; et les chrétiens, dans la pratique de la vie, ne diffèrent pas des païens... Les athées seraient sensibles, non moins que les chrétiens, à la gloire et au mépris, à la récompense et à la peine : l'opinion de la mortalité de l'âme n'empêche pas qu'on ne souhaite d'immortaliser son nom. S'il faut enfin, pour qu'une doctrine mérite respect, qu'elle ait eu ses martyrs, la doctrine de l'incroyance n'en manque pas : Vanini, qui fut capable de mourir pour l'athéisme; et plus récemment, un certain Mahomet Effendi, qui fut exécuté à Constantinople pour avoir dogmatisé

contre l'existence de Dieu. « Il pouvait sauver sa vie en confessant son erreur et en promettant d'y renoncer à l'avenir; mais il aima mieux persister dans ses blasphèmes, disant *qu'encore qu'il n'eût aucune récompense à attendre, l'amour de la vérité l'obligeait à souffrir le martyre, pour la soutenir.* »

L'épreuve et la contre-épreuve étant ainsi faites, Bayle est arrivé au terme de sa démonstration : religion et moralité, bien loin d'être indissolubles, sont indépendantes; on peut être religieux sans être moral; on peut être moral sans être religieux. Un athée qui vit vertueusement n'est pas un monstre qui surpasse les forces de la nature : « Il n'est pas plus étrange qu'un athée vive vertueusement, qu'il n'est étrange qu'un chrétien se porte à toute sorte de crimes. » Les athées qui vivent en Turquie, les athées qui vivent en Chine, ont des mœurs plus pures que n'en ont les chrétiens qui vivent à Rome ou à Paris...

Ne pourrait-on pas dire, même, qu'une morale indépendante est supérieure à une morale religieuse, puisque la première n'attend ni récompenses ni peines, et ne compte qu'avec elle-même, tandis que la seconde, craignant l'enfer et espérant le ciel, n'est jamais désintéressée? — Toland renchérit, suivant son habitude : « Le plus abominable athéisme est moins funeste à l'état et à la société humaine que cette sauvage et barbare superstition qui remplit les États les plus florissants de divisions et de mouvements séditieux, qui fait le dégât dans les plus grands royaumes, et souvent même les bouleverse; qui sépare les enfants de leur père, les amis de leurs amis, et rompt l'union

des choses qui devraient être jointes par les liens les plus étroits... »¹



Mais après avoir détruit la morale de l'ordre divin, comment reconstruire la morale dans l'ordre humain? L'embarras commençait ici.

Fallait-il revenir en arrière, retourner vers l'antiquité, reprendre les païens pour guides? Et lesquels, parmi les païens? Épicure? Épictète? Ils s'étaient contredits. Fallait-il choisir un philosophe qui, sans créer une doctrine originale, avait essayé de présenter au monde le meilleur de la morale antique? Fallait-il demander à l'orateur romain, à l'auteur du livre *Des Devoirs*, à Cicéron, la règle d'une vie toute laïque? Érasme avait admiré, jadis, la grandeur de sa vie et la sainteté de son cœur; et le fait est que « le monde païen ne nous a rien laissé qui développe si parfaitement, et qui recommande avec tant de force ces généreux principes dont la nature humaine tire sa gloire et sa perfection, l'amour de la vertu, de la liberté, de la patrie, et de tout le genre humain. »²

Mais les moralistes chrétiens avaient beau jeu pour répondre. Ces doctrines que l'on prétendait faire revivre, il y avait dix-sept cents ans que le Christianisme les avait balayées. Pauvres modèles que les Brutus et les Caton! Ils ont trop aimé les grands mots, les grands gestes, les attitudes théâ-

1. *Adeisidaemon*, 1709.

2. Nous empruntons ces expressions à l'*Histoire de Cicéron*, par C. MIDDLETON (Londres, 1741), traduite par l'abbé Prévost en 1743.

trales; leur vie a fini par une faillite. De la faillite, l'esprit chrétien a sauvé l'humanité.

Alors s'offrait une morale toute moderne, la morale des honnêtes gens; une morale psychologique. Elle ne dédaignait pas de puiser aux sources antiques, qu'elle préférait de toute manière au Christianisme; mais elle invoquait surtout la raison. Une raison qui s'était civilisée, qui n'était plus rude et austère comme autrefois, qui ne conservait presque plus rien de son ancienne rigidité. « Il faut oublier un temps où c'était assez d'être sévère pour être vertueux, puisque la politesse, la galanterie, la science des voluptés, font partie du mérite présent. Pour la haine des méchantes actions, elle doit durer autant que le monde, mais trouvez bon que les délicats nomment *plaisir* ce que les gens rudes et grossiers ont nommé vice, et ne composez pas votre vertu des vieux sentiments qu'un naturel sauvage avait inspirés aux premiers hommes. »¹ Cette morale-là n'excluait ni la volupté, ni même la passion, à condition qu'elle fût tempérée et dirigée... Sans doute. Elle ne pouvait pourtant pas prétendre à une force d'obligation; encore moins à une valeur universelle. Pour la comprendre et pour la pratiquer, il fallait s'appeler Saint-Évremond, ou William Temple, ou lord Halifax. Morale d'aristocrates, de raffinés, de blasés; composé fragile; compromis; non pas domination, mais adaptation...

1. Saint-Évremond; d'après Gustave Lanson, *La transformation des idées morales*. (Revue du Mois, 1910).



Accepter la haute et austère morale métaphysique proposée par Spinoza, voilà ce dont bien peu étaient capables, nous l'avons vu. — Devant l'immense variété, la perpétuelle contradiction des mœurs humaines, quel désarroi! Comme elle était difficile à trouver, la norme commune, la règle qui doit s'imposer à tous les hommes, dans tous les temps, dans tous les lieux! Ici, on a l'habitude d'exposer les enfants aux bêtes, ou de les laisser mourir de faim : que l'on parle, après cela, du caractère universel du devoir familial! Ailleurs, ce sont les enfants qui n'hésitent pas à tuer leurs parents devenus vieux. « Dans un endroit de l'Asie, dès qu'on désespère de la santé d'un malade, on le met dans une fosse creusée en terre, et là, exposé au vent et à toutes les injures de l'air, on le laisse périr impitoyablement sans lui donner aucun secours. C'est une chose ordinaire parmi les Mingréliens, qui font profession de Christianisme, d'ensevelir leurs enfants tout vifs, sans aucun scrupule. Ailleurs, les pères mangent leurs propres enfants. Les Caribes ont accoutumé de les châtrer, pour les engraisser et les manger. Et Garcilaso de la Vega rapporte que certains peuples du Pérou avaient accoutumé de garder les femmes qu'ils prenaient prisonnières, pour en faire des concubines, et nourrissaient aussi délicatement qu'ils pouvaient les enfants qu'ils en avaient, jusqu'à l'âge de treize ans; après quoi ils les mangeaient, et traitaient de même leurs mères dès qu'elles ne fai-

saient plus d'enfants. » Le spectacle du monde prouve, en fait, que la moralité est essentiellement variable. Il faut s'y résigner : « Qui prendra la peine de lire avec soin l'histoire du genre humain, et d'examiner d'un œil indifférent la conduite des peuples de la terre, pourra se convaincre qu'excepté les devoirs qui sont absolument nécessaires à la conservation de la société humaine (qui ne sont même que trop souvent violés par des sociétés entières à l'égard des autres sociétés), on ne saurait nommer aucun principe de morale, ni imaginer aucune règle de vertu qui dans quelque endroit du monde ne soit méprisée ou contredite par la pratique générale de quelques sociétés entières... »¹

Excepté les devoirs qui sont absolument nécessaires à la conservation de la société humaine... Ici apparut la possibilité d'une nouvelle morale; d'une morale qui n'avait rien d'inné, pas même l'idée du bien, pas même l'idée du mal; mais qui était légitime et nécessaire, puisqu'elle avait la charge de maintenir notre existence collective. Faits pour la société, nous craignons, très logiquement, l'anarchie qui détruirait notre espèce; et donc, nous prenons les mesures qui doivent nous sauver d'un désordre mortel; nous mettons en code les conseils que nous donne notre instinct de conservation. Car il y a un amour-propre légitime, qui maintient la vie du groupe; l'égoïsme ne devient vicieux que quand il menace le groupe, et donc l'individu lui-même, en tant qu'unité inséparable du tout. Le bien moral n'est pas une matière d'opinion, comme la renom-

1. Cette citation, comme la précédente, est tirée de *l'Essai sur l'entendement humain*, Livre I, ch. II.

mée, les richesses, les plaisirs, mais une nécessité vitale : il consiste à maintenir l'humanité.

Avantage admirable et inouï, disent ses partisans : cette morale est capable de démonstration. Elle se fonde non sur quelque postulat *a priori*, mais sur des réalités parfaitement analysables. Regardons en nous-mêmes : ce qui est propre à produire, à augmenter, à conserver nos sensations de plaisir, nous l'appelons *bien*; au contraire, nous appelons *mal* ce qui est propre à produire, à augmenter, à faire durer nos sensations de douleur. Dès lors, notre intérêt bien entendu, et pour mieux dire notre être même, nous portent à obéir aux lois civiles, puisqu'en les observant nous garderons nos biens, notre liberté, et qu'ainsi nous travaillerons à la continuité, à la sécurité de notre propre plaisir. Si nous ne les observons pas, au contraire, nous risquons des châtimens, puis le désordre, puis l'anarchie dans laquelle il est impossible de vivre sans douleur, ou tout simplement de vivre. Il n'en va pas autrement pour les lois d'opinion et de réputation : la vertu entraîne l'estime et l'amour des personnes au milieu desquelles nous vivons, et donc augmente notre plaisir; le vice entraîne le blâme, la critique, l'hostilité, et donc la douleur. ¹



Seulement, le bien social est-il pure vertu? Une communauté qui remplirait son devoir strict,

1. *Essai sur l'entendement humain*, Livre II, ch. XXVIII.

réussirait-elle à prospérer, ou seulement à vivre ? Voilà ce dont Locke ne doutait point ; mais voilà aussi ce que met en doute un mauvais esprit, un libertin, agacé par les moralistes qui ne prétendaient trouver dans le cœur de l'homme que générosité, bienveillance, altruisme. C'était un Hollandais de race, anglicisé, qui s'appelait Bernard de Mandeville ; il faisait partie des nouveaux philosophes, en ce sens qu'il disait librement sa pensée, sans tenir compte des autorités, de l'habitude, de quelque révérence que ce fût. Hardi, brutal, il aimait les paradoxes qui font du bruit. Et certes il en fit, lorsqu'il se mit à raconter sa fable. Il s'était essayé, auparavant, à imiter Ésope et La Fontaine ; mais cette fable-ci n'était pas pour enfants.

Le 2 avril 1705 parut une brochure de vingt-six pages, sans nom d'auteur : *La ruche murmurante, ou les fripons devenus honnêtes gens*. Il y avait une fois une ruche qui ressemblait à une société humaine bien réglée. Il n'y manquait ni les fripons, ni les chevaliers d'industrie, ni les mauvais médecins, ni les mauvais prêtres, ni les mauvais soldats, ni les mauvais ministres ; elle avait une mauvaise reine. Tous les jours, des fraudes se commettaient dans cette ruche ; et la justice, appelée à réprimer la corruption, était corruptible. Bref, chaque profession, chaque ordre étaient remplis de vices : mais la nation n'en était pas moins prospère et forte. En effet, les vices des particuliers contribuaient à la félicité publique : et en retour, la félicité publique faisait le bonheur des particuliers. Ce qu'ayant compris, les plus scélé-

rats de la tribu travaillaient de bon cœur au bien commun.

Or un changement se produisit dans l'esprit des abeilles, qui eurent l'idée singulière de ne vouloir plus qu'honnêteté et que vertu. Elles demandèrent une réforme radicale; et c'étaient les plus oisives, les plus friponnes, qui criaient le plus haut. Jupiter jura que cette troupe criailleuse serait délivrée des vices dont elle se plaignait; il dit : et au même instant, l'amour exclusif du bien s'empara des cœurs.

D'où, bien vite, la ruine de toute la ruche. Plus d'excès, plus de maladies : on n'eut plus besoin de médecins. Plus de disputes, plus de procès : on n'eut plus besoin d'avocats ni de juges. Les abeilles, devenues économes et tempérantes, ne dépensèrent plus rien : plus de luxe, plus d'art, plus de commerce. La désolation fut générale.

Des voisines crurent le moment venu d'attaquer; il y eut bataille. La ruche se défendit, et triompha des envahisseuses ; mais elle paya cher son triomphe. Des milliers de valeureuses abeilles périrent au combat. Le reste de l'essaim, pour éviter de retomber dans le vice, s'envola dignement dans le creux d'un arbre. Il ne resta plus aux abeilles que la vertu et le malheur.

« Cessez de vous plaindre, mortels insensés ! En vain vous cherchez à associer la grandeur d'une nation avec la probité. Il n'y a que des fous qui puissent se flatter de jouir des agréments et des convenances de la terre, d'être renommés dans la guerre, de vivre bien à leur aise, et d'être en même temps vertueux. Abandonnez ces vaines chimères !

Il faut que la fraude, le luxe, et la vanité subsistent, si nous voulons en retirer les doux fruits... »

Que de réfutations s'ensuivirent! que de disputes! Bernard de Mandeville avait la dent dure, et ne laissait rien passer. Il vécut vieux; mais sa fable vécut plus longtemps que lui, et on la discute encore.

CHAPITRE V

LE BONHEUR SUR LA TERRE

Le bonheur, faut-il le confier encore à l'autre vie? Trop vaines, trop diluées seront les ombres, dans l'au-delà; il n'y aura même plus d'ombres, mais on ne sait quelle substance éternelle, dont il est impossible de concevoir les formes. Il n'y aura plus d'auréoles, ni de harpes, ni de concerts divins. Le bonheur, saisissons-le sur la terre. Vite, on est pressé, demain n'est pas tellement sûr, c'est aujourd'hui qui importe : imprudent celui qui spécule sur l'avenir; assurons-nous d'une félicité tout humaine.

Ainsi raisonnèrent les nouveaux moralistes, qui se mirent à chercher le bonheur dans le présent.



Pour se faire une vie heureuse, on peut, tout d'abord (c'est un premier moyen) raisonner de sang-froid, ainsi qu'il convient à de pures intelligences, et modérer une imagination qui exagère les maux. Quand il s'agit d'en créer, nous sommes d'une habileté infinie; nous les grossissons, nous les croyons singuliers, et puis inconsolables; voire même nous avons un certain amour pour la dou-

leur, et nous la chérissons. Elle a un autre travers, cette imagination traîtresse : elle tend vers des joies inaccessibles; elle nous déçoit, en multipliant les mirages : nous courons pour les rejoindre; et chaque fois trompés, nous ne comptons plus nos dégoûts. Sachons voir la vie comme elle est; ne lui demandons pas trop. Nous nous plaignons d'une condition médiocre : mais supposons qu'avant notre naissance, on nous montre tous les accidents, toutes les calamités qui peuvent nous échoir en partage : ne serions-nous pas épouvantés? Et considérant ensuite à combien de périls nous échappons, ne tiendrions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'être quittes à si bon compte? « Les esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles, voilà une grande partie du genre humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fussions? Apprenons combien il est dangereux d'être hommes, et comptons les malheurs dont nous sommes exempts pour autant de périls dont nous sommes échappés. »¹

Ramenés ainsi à une juste perspective, appliquons-nous à administrer sagement notre bien : il est petit, mais réel. Ayons soin de fuir les passions, dont les mouvements violents n'apportent jamais que troubles et chagrins; cherchons la tranquillité. Que si, autour de nous, on l'appelle insipide, haussons les épaules : « Quelle idée a-t-on de la condition humaine, quand on se plaint de

1. FONTENELLE, *Du bonheur*. Dans tout ce passage, nous suivons de près l'expression même des idées de Fontenelle.

n'être que tranquille ? » Sachons éviter les situations en vue, l'éclat, l'ambition, tous dangers qui menacent le voyage paisible de notre humble barque, que nous devons conduire doucement vers le calme du port. Soyons d'accord avec nous-mêmes : une conscience sûre de soi est notre meilleur abri. Jalousement, avec des précautions d'avares, en craignant d'en gaspiller la moindre parcelle, surveillons notre pauvre trésor. Certes, un coup de la fortune peut toujours nous l'enlever, malgré nos minutieuses précautions. Mais en prenant bien garde et en veillant, nous avons plus de chances de le conserver : car nous sommes, dans la mesure où nous savons rester sages, les artisans de notre propre vie.

Petits bonheurs, menue monnaie d'une béatitude que nous ne pouvons pas atteindre; une conversation agréable, une partie de chasse, une lecture : voilà de quoi remplir nos jours. Goûtons ces joies certaines, au lieu de compter sur l'incertain. « Nous tenons le présent dans nos mains, mais l'avenir est une espèce de charlatan, qui en nous éblouissant les yeux nous l'escamote. » Jouissons des biens simples, comme accordés par une puissance qui demain peut nous retirer ses dons capricieux. Ne nous trompons ni sur les occasions opportunes, ni sur la qualité des plaisirs. « Il n'est question que de calculer, et la sagesse doit toujours avoir les jetons à la main... »

Cette attitude de joueur habile, qui ne cesse jamais de s'intéresser à la partie, et qui, à bon escient, relance ou passe la main, n'est pas sans charme. Avouons cependant qu'elle n'est pas à la portée de

tout le monde; qu'elle demande une intelligence exceptionnellement lucide et froide; qu'elle traite les passions comme s'il suffisait de raisonner pour les vaincre, et l'imagination comme une esclave docile; qu'elle suppose une condition aisée, de l'indépendance, du loisir. Bonheur égoïste...



On nous en offre un autre. Ce qu'il faudrait enlever à notre âme, pour qu'elle se sentît tout à fait à l'aise, c'est le sentiment du tragique de l'existence. Ce sentiment-là nous fait souffrir tout au long de nos heures; et quand vient le jour où nous devons mourir, il s'exaspère : commence alors une autre tragédie, celle de l'éternité. Heureux les hommes qui sont partis pour l'autre rive en plaisantant!¹ Ils n'ont pas connu ce sombre enthousiasme qui est l'ennemi de toute paix intérieure, et qui, non content d'agiter ceux qu'il possède, leur inspire un zèle fanatique pour tourmenter autrui. Enthousiasme, illuminisme, crainte toujours torturante, sombres visions d'enfer et de supplices, comment éloigner tout cela ?

Par un procédé assez simple; par une disposition d'esprit qui s'appelle *good nature, good humour* : il suffit de s'en aviser. Mettez sur votre nez de bien-faisantes lunettes, légèrement teintées de rose : et tout prendra des couleurs riantes. Le jour où l'humanité serait prête au sourire, disparaîtrait l'âcreté d'esprit qui envenime les maux. Ne mésestimez

1. DESLANDES, *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, 1712.

pas la vertu de la bonne humeur, vertu efficiente, qui agit comme un remède permanent. Mr. Spectator, qui, comme nous savons, a entrepris de corriger doucement ses contemporains, et leur distribue une aimable dose de morale dans chaque feuille de son journal, déclare que la bonne humeur est un vêtement que nous devrions porter tous les jours : comme le monde en irait mieux !

Ce sentiment diffus, qui n'est pas inconnu en France, mais qui est plus actif en Angleterre, parce qu'il réagit à la fois contre une tendance au spleen que tous les observateurs ont notée, et contre les excès du zèle puritain, trouve un interprète raffiné dans la personne d'Anthony Ashley Cooper, comte de Shaftesbury. On aime reposer quelques instants les yeux sur cette délicate figure. Shaftesbury avait apparemment de nombreuses raisons d'être optimiste : il était d'illustre naissance, fils de l'homme d'État, protecteur de Locke ; Locke lui-même avait dirigé son éducation ; mal doué pour la vie politique, il s'était donné, doucement, aux joies de la pensée et de l'art ; riche, il avait pu voyager, s'entourer de beaux tableaux et de beaux livres, aider les hommes de lettres besogneux, comme Des Maizeaux, Bayle, ou Le Clerc : la fortune l'avait comblé de ses dons. Elle n'en avait oublié qu'un ; la santé. Il était phtisique ; et quittant son château, ses terres, ses amis, sa patrie, il chercha vainement, dans l'air de Montpellier, puis de Naples, un remède au mal dont il mourut, à quarante-deux ans. De sorte qu'il avait beaucoup de raisons d'être optimiste ; et une seule, décisive, de maudire la vie.

Il la trouve belle, il la trouve heureuse : et dès lors ses affirmations, sereines et souriantes en dépit de son mal, prennent un accent qui émeut. Dans le décor d'un parc anglais aux arbres séculaires, ou dans la lumière transparente des bords méditerranéens, Shaftesbury parle avec ses pairs; sa conversation n'est jamais pesante ou guindée, mais aimable et facile; si elle a un défaut, c'est qu'elle est diffuse et ne se hâte point. Tantôt elle rappelle les plus belles pensées des philosophes grecs et des poètes latins, qui viennent l'orner sans effort; tantôt elle invoque le présent, fait surgir un fait contemporain, une personnalité vivante : elle varie ses grâces. Elle ne dédaigne même pas une pointe d'ironie, ou plus exactement d'humour : ce n'est pas la même chose; l'ironie est pour les Français, et pour les Anglais, l'humour. Son allure sinueuse est dominée par une idée constante, par une conviction soucieuse de conquérir en charmant. Comment rencontrer le bonheur ?

En humanisant les hommes, si l'on peut ainsi parler; en les dépouillant de leur fausse gravité, de leur hypocrisie, de l'exaltation qui les trompe sur leurs vrais sentiments. L'ennemi que Shaftesbury attaque dans une *Lettre* restée justement célèbre¹, est l'enthousiasme : non pas certes le génie créateur, qui fait jaillir les œuvres de beauté; mais l'enthousiasme dévot, qui nous porte à croire que nous possédons une étincelle de la divinité, quand nous ne faisons que favoriser en nous nos pires défauts : la mélancolie, la paresse de raisonner, l'amour de

1. *A Letter concerning Enthusiasm*, 1708.

l'étrange, la suffisance, la gloriole; et, davantage, le besoin indiscret d'intervenir dans la vie d'autrui, et d'opprimer les consciences; l'habitude de la haine et de la cruauté... Contre l'enthousiasme, employons les armes du bon sens, de la liberté d'esprit, et même — ce qu'on attendrait moins — d'une raillerie opportune.

Sachons rire : il n'est pas de meilleur précepte de médecine morale. Irons-nous nous mettre en colère et, contre les fielleux, jeter du fiel à notre tour? Que non pas! Rions, bien plutôt. Dégonflons les importants, moquons-nous des mélancoliques; et les enthousiastes, traitons-les par le ridicule.

Voici de pauvres diables réfugiés à Londres, des Camisards français venus des Cévennes; ils sont pleins d'une fureur sacrée, prophétisent, tombent en délire; au point qu'ils sont devenus dangereux, et que la justice les a saisis. Faut-il les emprisonner? les condamner à la potence? les transformer en martyrs? — On les a caricaturés au théâtre des marionnettes, cela suffit bien : raillés, ils perdent leur importance. Laissons la maladie éruptive dont ils sont atteints suivre son cours, rions, sourions : elle perdra sa force et se guérira d'elle-même. Ah! si l'on avait agi de la sorte dans tous les débats religieux, depuis l'origine des temps, que de bûchers se seraient éteints!

La religion doit être traitée sans cérémonie : la bonne humeur mène à la vraie piété, la mauvaise humeur à l'athéisme. Si Dieu est divinement bon, comme il l'est, pensons à lui dans des dispositions paisibles, plutôt que dans la crainte et dans l'amertume. Par quelle aberration n'invoquons-nous

jamais le Ciel que lorsque nous sommes malheureux, ou inquiets, ou aigris ?

Bref, milord, la manière mélancolique dont nous nous occupons de la religion est à mon avis ce qui la rend si tragique, et ce qui lui fait engendrer en fait tant de lugubres tragédies dans le monde. Mon opinion est celle-ci : pourvu que nous traitions la religion avec de bonnes manières, nous ne pourrons jamais user à son égard de trop de bonne humeur ; et jamais nous ne l'examinerons avec trop de liberté et de familiarité. Car si elle est authentique et pure, non seulement elle supportera l'épreuve, mais elle en retirera profit et avantage ; si elle est controuvée et mêlée d'imposture, elle sera découverte et mise au pilori.

Il est naturel, et comme nécessaire, que Shaftesbury affronte l'homme qui a le plus intensément senti le tragique de l'existence : Pascal. Il connaît l'argument du pari, et il le récuse. Parier pour la religion, dit-il, parce que si Dieu existe, on gagne tout, et s'il n'existe pas, on ne perd rien, revient à imiter les mendiants retors que l'on rencontre dans la rue. Ils appellent tout passant : Votre Honneur. Si le passant est lord, il serait vexé qu'on ne lui donnât pas son titre ; s'il ne l'est pas, il sera flatté de ce qu'on le baptise ainsi ; dans les deux cas, il fera l'aumône au mendiant... Fonder sa foi sur un tel calcul, n'est-ce pas faire injure à Dieu ?

Dieu lui-même n'est pas tragique. Dieu n'est pas injuste, comme le veulent les partisans de la prédestination. Dieu n'est pas doué de ressenti-

ment, comme le veulent ceux qui ont peur des peines éternelles. Dieu n'oblige pas les hommes à être intéressés, hypocrites, comme le veulent ceux qui pratiquent la vertu en vue des récompenses futures. Dieu est la bonté, la charité éparses dans l'univers : qui est charitable et bon, s'unit à lui.

Aimer le public, s'appliquer au bien universel, favoriser l'intérêt du monde entier, jusqu'à la limite de nos forces, c'est sûrement atteindre la suprême bonté, c'est réaliser ce caractère que nous appelons divin...

Des controverses, des querelles, des disputes, des tumultes, voilà ce que nous avons constaté vingt fois, dans cette époque qui n'était pas blasée, qui détestait l'indifférence, qui avait peur du doute, et qui cherchait. Shaftesbury, tout aussi convaincu que ses contemporains, fait cependant entendre des accents moins âpres; son urbanité, sa douceur, son élégance aristocratique, ses trésors de bienveillance et d'amour, sa doctrine qu'il croit rationnelle et qui n'est souvent que l'effusion sentimentale d'un cœur généreux, nous reposent et nous touchent. Chose incroyable, ce moraliste n'arrive pas à détester les hommes, ni même à les juger sévèrement; il n'estime pas davantage que les temps où il vit soient mauvais : certes, pleins d'extravagances et de folies mais d'extravagances qu'on dénonce, de folies qu'on stigmatise; animés par une libre critique, qui est le commencement du salut. Que si l'on trouve trop simples ses remèdes, insuffisante sa recette de bonheur, trop familière et trop domes-

tique sa philosophie — *this plain homespun philosophy of looking into ourselves, this plain honest morals*, comme il dit dans sa *Lettre* — il ne se décourage pas à si bon compte : toujours sans quitter la terre, il veut nous faire jouir des délices du ciel par les prestiges de la beauté.

Beauty and Good are one and the same : Beauté et Bien ne font qu'un. Puisque l'univers est une harmonie, on n'y peut concevoir de dissonances; et puisque notre sens moral tend à réaliser cette harmonie, il doit la vouloir complète. Le vice est une faute d'esthétique; commettre volontairement ce péché, c'est d'abord enfreindre la logique, c'est ensuite enfreindre la morale, et c'est encore enfreindre le bon goût. Comme l'art reproduit les splendeurs du monde sensible, qui sont le reflet de l'Idée ordonnatrice des choses, de même l'homme doit chercher à reproduire en lui la grâce morale, la Vénus morale, qui n'est qu'un autre reflet de la même idée. Il est l'artiste de sa propre statue; il fait surgir de lui-même des pensées justes, des actions vertueuses, des formes belles; et cet ensemble, réalisé par sa volonté créatrice, est ce qu'on nomme le bonheur. L'athée se prive de cette coopération à l'ordre; il se trompe, il est malfaisant, il propage la laideur, il est malheureux.

Ainsi pense celui qu'on a justement appelé « le virtuose de l'humanité ». Pour se convaincre que la morale est essentiellement sociale, il écoute Locke, qui fut son précepteur. Pour parler du bonheur, il écoute Spinoza : lequel, rejetant la notion de péché, conseille au sage de jouir des plaisirs de la vie, de la douceur des parfums, de la beauté des

plantes, de la musique, des jeux, du théâtre : seule, une divinité hostile pourrait se plaire aux sanglots des humains. Spinoza n'est pas seulement inondé d'une joie secrète et profonde : la joie, pour lui, est le sentiment de la réalisation d'une qualité supérieure de l'être; et la tristesse, le sentiment d'une diminution de l'être; mais en outre, il donne un haut prix, et comme une valeur philosophique, à la gaieté. Shaftesbury le suit; mais, choisissant partout le meilleur, il ne laisse pas de suivre aussi Platon. Si l'époque où il vit rappelle par plus d'un côté la Renaissance, comment le souvenir de Platon en serait-il absent? Les professeurs de Cambridge entretiennent pieusement son culte; Cudworth explique le monde par des natures plastiques, intermédiaires entre les idées et la création; et Shaftesbury aime regarder, sur le mur de notre caverne, le jeu divin des grandes ombres. Il s'imagine qu'il suffit d'écouter l'harmonie des sphères, pour ne plus entendre nos plaintes et nos cris.

Au terme de son travail, le bonheur n'apparaît plus dans le stoïcisme, qui supporte et qui méprise les maux qu'il ne peut éviter. Il ne s'achète plus au prix de l'ascétisme, de la répression constante de notre nature corrompue. La terre n'est plus un séjour d'épreuve, où les malheurs qui nous accablent sont plus précieux que les joies, parce que ceux qui pleurent seront consolés¹. On veut

1. BOSSUET, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche* : « Un chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il y est toujours mortifié, et que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. »

détourner les yeux du Christ douloureux, crucifié pour le salut des hommes; on ne veut plus entendre l'appel muet de ses bras. Le bonheur est l'expansion d'une force qui se trouve spontanément en nous-mêmes, et qu'il suffit de diriger. L'acceptation des peines, l'appétit du sacrifice, la lutte contre l'instinct, la folie de la croix, ne sont plus que des erreurs de jugement, des habitudes mauvaises. Le Dieu-Raison nous défend de concevoir notre existence mortelle comme une préparation à l'immortalité.



A l'établissement du bonheur sur la terre, une vertu devait contribuer; une vertu nouvelle.

Ce n'était pas une vertu, jusqu'alors; c'était une faiblesse, et presque une lâcheté. Tolérer toutes les opinions; tolérer l'opinion de mon frère, si mon frère s'abuse et s'il va perdant son âme; tolérer l'opinion des faux prophètes et des menteurs — autant vaudrait se déclarer ouvertement complice de la fausseté et de l'erreur. Le devoir consiste, au contraire, à dessiller les yeux de ceux qui s'aveuglent, à ramener dans la voie droite ceux qui dévient. Sans doute il ne faut pas brusquer les consciences : mais faut-il les abandonner, quand on sait que la vérité est une, et que de la connaissance de la vérité dépend le salut éternel? Le devoir défend d'être tolérant, et la charité. Dès lors, les tolérants ne sauraient être que des sociniens déguisés, des gens qui effacent les caractères auxquels on reconnaît la véritable Église, des gens qui acceptent tous

les hérétiques dans la communion de la foi; des sceptiques, professant l'indifférence des religions; des rebelles; des esprits forts. Tolérant, un Bossuet ne pouvait pas l'être; ni même un Pellisson, fût-ce dans le moment où il négociait avec Leibniz pour rappeler les protestants vers l'Église romaine. « Je crois », écrivait-il à Leibniz en 1692, « je crois que ceux qu'on appelle sociniens, et avec eux ceux qu'on nomme déistes et spinozistes, ont beaucoup contribué à répandre cette doctrine, qu'on peut appeler la plus grande des erreurs, parce qu'elle s'accorde avec toutes. Car craignant de n'être pas soufferts, et que les lois civiles ne s'en mêlassent, ils ont été bien aises d'établir qu'il fallait tout souffrir. De là est né le dogme de la tolérance, comme on l'appelle; et un autre mot encore plus nouveau, qui est l'intolérance dont on accuse l'Église romaine... »

Mais il avait beau dire; une transformation s'opérait, il le sentait bien; et à grande peine, à grandes alarmes, au prix d'un travail qui dura des années et des années, la tolérance changeait de signe et devenait une vertu. Elle était l'enjeu de deux débats, l'un politique et l'autre religieux. Oui, le Roi de France a le droit d'employer la force pour obliger des opiniâtres à revenir de leur erreur; les magistrats de Hollande ont le droit de priver de leur emploi, d'envoyer en prison ceux qui, refusant de reconnaître une autorité en matière de pensée, troublent la paix et menacent l'existence de l'État; le Roi d'Angleterre a le droit de mettre hors la loi ces affreux catholiques, qui toujours professeront la suprématie de Rome sur le pouvoir

civil.— Non. Les hommes ne peuvent ni ne doivent gêner les consciences dans leurs mouvements, parce que toute cette matière relève de la seule juridiction de Dieu. Une âme véritablement chrétienne sait et sent que la persécution est aussi opposée à l'esprit de l'Évangile que les ténèbres le sont à la lumière. De sorte qu'un monarque chrétien doit se montrer tolérant pour tous ses sujets, du moment où ils respectent son pouvoir politique. Tel était, écrivaient les historiens protestants, Guillaume d'Orange. « Il dit là-dessus qu'il était protestant, et que comme tel, il ne pouvait s'engager qu'à maintenir la religion réformée; que d'ailleurs il ne savait point précisément ce qu'on entendait par hérétique, ni jusqu'où on pouvait étendre le sens de ce terme; mais que pour lui il ne souffrirait jamais qu'on persécutât personne pour sa religion, et qu'il n'entreprendrait de convertir qui que ce soit que par la voie de la persuasion, conformément à l'Évangile. »¹ A la Révocation de l'Édit de Nantes, il a soin d'opposer, en 1690, l'Acte de Tolérance.

Le débat religieux était encore plus vif. Dès 1670, le pasteur d'Huisseau avait donné le signal, lorsqu'il avait proposé aux sectes de déposer les armes, pour adopter une croyance si large qu'elle embrasserait tout l'univers. D'où l'une des premières fureurs de Jurieu; il nous dit que pour réfuter d'Huisseau, il composa son *Examen du Livre de la Réunion ou Traité de la Tolérance en matière de religion* : « On voit que cette haine pour cette

1. David DURAND, dans la continuation de l'*Histoire d'Angleterre depuis l'établissement des Romains...*, de Rapin Thoyras, 1724-1736. T. XI, p. 48 : *Ses sentiments sur la tolérance.*

indigne tolérance des hérésies est en moi un mal ancien, qui s'est fortifié par le temps. » La lutte avait continué, plus âpre, sur la terre du Refuge; les arguments se lançaient de part et d'autre, sans se rencontrer toujours; les traités succédaient aux traités. Les plus éclairés des pasteurs, Henri Basnage de Beauval, Gédéon Huet, Élie Saurin, montraient que l'intolérance, et non pas la tolérance, était un péché contre l'esprit; et si à vrai dire ils excluaient les catholiques de leur bienveillance générale, de même que Guillaume III les avait exclus de son Acte de tolérance, du moins ils s'alliaient à de sages et savants Hollandais, Gilbert Cuper, Adrien Paets, Noodt, fidèles à la libre tradition de leur pays : et tous ensemble ils travaillaient à cet avènement difficile d'une vertu. Quelquefois naissaient des tempêtes, qui brouillaient tout : Bayle, par la publication de l'*Avis aux Réfugiés* qu'à tort ou à raison on lui attribua, et qui s'en prenait à l'intolérance protestante non moins qu'à l'intolérance catholique, suscita un redoublement de polémiques passionnées. Mais une fois l'orage passé, on voyait mieux la tolérance, avec son rameau d'olivier.

Locke était le plus humain. Dans cette masse d'écrits, il n'y a pas d'appel plus éloquent, plus généreux, que son *Epistola de Tolerantia*, qu'il publia en 1689 et qu'il défendit jusqu'à sa mort. Songez, s'écriait Locke, que la tolérance est l'essence même du Christianisme. Car si l'on manque de charité, de douceur et de bienveillance, comment osera-t-on se dire chrétien? La foi agit par la charité, non par le fer et par le feu. Pour quelques

différences d'opinion, dont on ne saura pas avant le jour du Jugement dernier si elles sont vraies ou fausses, faut-il que le frère brûle son frère? Que les furieux zélateurs, s'ils veulent s'employer, combattent les vices et les crimes que commettent tous les jours leurs coreligionnaires : dérèglement plus funeste, à n'en pas douter, que de rejeter par scrupule de conscience quelques décisions ecclésiastiques! Autre chose est le spirituel, autre chose le temporel; autre chose la société religieuse, autre chose la société civile : le magistrat ne gouverne pas les esprits; qu'il ne franchisse jamais le seuil des temples. La tolérance est si conforme à l'Évangile de Jésus-Christ, et au sens commun de tous les hommes, qu'on peut regarder comme des monstres ceux qui refusent d'en voir la nécessité et l'avantage. Qu'importe qu'on parle ou non latin dans les Églises, qu'on se mette à genoux ou qu'on se tienne debout, qu'on porte une robe longue ou courte? Vous, qui pratiquez le culte catholique; et vous aussi, gens de Genève; et vous, Remontrants, Contre-Remontrants, Anabaptistes, Arminiens, Sociniens, sachez que jamais vous ne prendrez une âme par la force; vous n'en avez ni le droit, ni le pouvoir. Tolérez-vous; et unis dans la volonté de faire le bien, aimez-vous les uns les autres.

CHAPITRE VI

LA SCIENCE ET LE PROGRÈS

Dans un grand parc solitaire deux personnages : une marquise coquette et un homme du monde, son ami, son amant peut-être, qui, lorsque la nuit est tombée, longuement s'entretient avec elle. De quel sujet ? D'astronomie : « Apprenez-moi vos étoiles... » Ils sont galants, précieux, raffinés : ainsi Fontenelle les peint, non seulement parce que telle est sa nature, mais parce qu'il les veut aimables. Il veut expressément que son livre ne rebute personne, et plaise à tous, surtout à ceux qui ne savent rien ; et qu'il séduise d'abord par son agrément, par sa légèreté charmante. Pour un peu, il réussirait à lui enlever son caractère de grandeur. Elle éclate cependant, même à travers les jolies formes de la forme, cette grandeur souveraine. Le mondain, la marquise, enveloppés dans la nuit, renouvellent le geste des antiques pasteurs de Chaldée, interrogeant les constellations ; comme les premiers habitants de la terre, ils s'émerveillent des étoiles, après s'être émerveillés du soleil ; couple humain, qui de ses yeux misérables ose scruter le ciel.

La marquise ne sait rien : mais Fontenelle sait ; en quelques soirées, il lui enseignera le cours des astres, en apparence si mystérieux. Assez d'erreurs !

assez longtemps on s'est trompé sur les mouvements des corps célestes! assez longtemps on s'est imaginé que le soleil tournait autour de la terre : fausseté initiale, qui en a entraîné bien d'autres après elle. Mais à la fin, l'erreur s'est dissipée. « Il est arrivé un Allemand, nommé Copernic, qui a fait main basse sur tous ces cercles différents, et sur tous ces cieus solides qui avaient été imaginés par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'Univers où elle s'était placée, et dans ce centre il y met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû... » Une fois encore, l'antiquité s'est abusée, et les hommes se sont trompés parce qu'ils l'ont suivie. Mais une nouvelle période s'ouvre. La raison et l'observation ont dénoncé les erreurs séculaires. La science parle, il faut la croire : la terre et le ciel sont changés.

De cette découverte pourrait naître un sentiment d'épouvante. Comme cet Athénien fou, qui croyait que tous les vaisseaux abordant au Pirée lui appartenaient, la marquise pensait que l'univers était fait pour son usage; quelle désillusion! La terre, chargée de travaux, de guerres, d'alarmes, ne lui apparaît plus que comme une coque de ver à soie, si menue, si fragile, et si méprisable! Elle pourrait trembler, devant les espaces infinis qui lui sont révélés.

Au contraire, elle éprouve une joie d'initiée, un sentiment d'orgueil : elle accède à cette science renouvelée. Elle entre dans une communion de fidèles, et ne fait plus partie du troupeau des

païens, qui n'ont jamais connu la vérité, ou des hérétiques, qui se repaissent d'erreur : elle en est fière. Qu'on se représente, par une de ces comparaisons familières que Fontenelle assemble et qui transforment les abstractions en plaisantes images (une barque qui glisse sur une rivière, un vaisseau qui vogue sur la haute mer, une boule qui va roulant dans une allée), qu'on se représente l'Opéra : Phaëton quitte la terre, le vent l'enlève, il s'envole vers le ciel. Supposons que Pythagore, Aristote, Platon, et tous les sages dont on nous rebat les oreilles, assistent au spectacle. *Phaëton*, dira l'un, *est composé de certains nombres qui le font monter*. L'autre : *C'est une certaine vertu secrète qui enlève Phaëton*. L'autre : *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du théâtre ; il n'est pas à son aise quand il n'y est pas*. Imaginer cent autres rêveries, que l'antiquité donnait pour des explications : n'était-ce pas pitié ? Heureusement, Descartes et quelques autres modernes sont venus, qui ont dit : *Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids, plus pesant que lui, descend*. Personne n'avait songé à regarder derrière le décor : du jour où l'on a découvert les machines, et où l'on s'est mis à raisonner, on a su. Quel plaisir, que celui de la découverte ! Quelle béatitude, que celle de la vérité !

La connaissance scientifique a sa beauté propre, car la considération d'un monde parfaitement aménagé, où les faits les plus compliqués se produisent par les ressorts les plus simples et pour ainsi dire les plus économiques, ravit l'intelligence. Que d'autres aiment moins un univers mécanique : en

apprenant qu'il ressemble à une montre, la marque l'aime davantage. Cette régularité, cette épargne dans le choix des moyens, cette simplicité — quoi de plus admirable? A découvrir les lois de la nature, elle éprouve une volupté d'ordre rationnel, délicate et rare : « Ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une comédie de Molière; c'en est un qui est je ne sais où dans la raison, et qui ne fait rire que l'esprit. »

La science, déjà nous l'avons vue partout; maintenant, nous nous approchons de ceux qui passent pour être des savants par excellence, de ceux qui couvrent les tableaux noirs de chiffres vertigineux, de ceux qui regardent dans les télescopes, de ceux qui dissèquent les corps des animaux et des hommes; nous entrons dans leur domaine réservé. Fontenelle nous y invite; en philosophie, il se rangeait parmi les « inquiets »; en matière de sciences, il se range parmi les « curieux » : c'est la même chose. Que les profanes s'approchent sans crainte de l'arbre de la connaissance du bien et du mal! Sur tous les esprits, la vérité agira comme une révélation. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, en 1686, sont une préface, coquette et profonde, à une nouvelle interprétation de l'univers.



Ce n'est pas seulement l'esprit géométrique qui est à la mode, mais la géométrie. Des hautes cimes où l'avait portée l'âge précédent, elle descend vers le public cultivé. A Paris, un mathématicien, Joseph

Sauveur, se fait toute une réputation en donnant des cours où les gentilshommes se pressent; les dames exigent qu'on trouve la quadrature du cercle avant de prétendre à leurs faveurs. Du moins le *Journal des Savants* le raconte, raillant la manie du jour : « Depuis que les mathématiciens ont trouvé le secret de s'introduire jusque dans les ruelles, et de faire passer dans le cabinet des dames les termes d'une science aussi solide et aussi sérieuse que la mathématique, par le moyen du *Mercuré galant*, on dit que l'empire de la galanterie va en déroute, qu'on n'y parle plus que de problèmes, corollaires, théorèmes, angle droit, angle obtus, rhomboïdes, etc.; et qu'il s'est trouvé depuis peu deux demoiselles dans Paris à qui ces sortes de connaissances ont tellement brouillé la cervelle, que l'une n'a point voulu entendre une proposition de mariage, à moins que la personne qui la recherchait n'appût l'art de faire des lunettes, dont le *Mercuré galant* a si souvent parlé; et que l'autre a rejeté un parfaitement honnête homme, parce que, dans le temps qu'elle lui avait assigné, il n'avait pu rien produire de nouveau sur la quadrature du cercle. » (4 mars 1686). Puisque la matière n'était pas autre chose que l'étendue, la physique n'était pas autre chose que la mathématique. On était reconnaissant aux géomètres d'avoir donné prise sur la matière, d'avoir substitué au verbalisme — l'opium fait dormir parce qu'il a des vertus dormitives — la sécurité des calculs. Grâce à eux, on tenait la clef de tous les phénomènes de l'univers.

Mais à vrai dire, ce sentiment n'était pas le seul qui régnaît dans les esprits : une autre exigence

les tourmentait, plus impérieuse chaque jour. Les mathématiques étaient une forme du savoir : en étaient-elles, vraiment, la forme unique? Tout abstraire, était-ce tout connaître? Peut-être la géométrie, dans son triomphe même, excédait-elle son pouvoir; et la preuve, c'est que M. Descartes, excellent géomètre, dans la physique s'était égaré. L'observation, l'expérience : voilà ce que conseillait la philosophie nouvelle; fallait-il que la science les dédaignât? On entendait la voix de Galilée; et davantage encore celle de Bacon, qui jamais ne fut oublié. Bacon avait dit, on s'en souvenait, qu'il fallait commencer par l'observation; que l'esprit humain appréhendait les choses par les perceptions des sens; que les images des sens, transmises à l'esprit, devenaient la matière des jugements de la raison; que la raison, à son tour, les rendait épurées, rectifiées; qu'en conséquence, la vraie philosophie devait partir des sens, pour ouvrir à l'entendement une voie directe, constante, et sûre. Les géomètres, en partant de leur définition de la matière, avaient assuré que le vide n'existait pas; là-dessus d'autres savants, par leurs expériences, avaient démontré que le vide existait à n'en pas douter; et ces derniers, pour s'être appliqués à étudier le réel, avaient trouvé la vérité vraie. Le fait. Se soumettre au fait. Tel était le devoir.

Allons; encore une tâche à entreprendre; lourde tâche. De nouveau, il fallait changer l'orientation de l'esprit humain; il fallait chercher, travailler, peiner; et surtout, apporter des résultats positifs; garder l'aide des mathématiques, qui repré-

sentent une certitude; mais arriver à un autre type de connaissance, qui ne décharnerait point l'être, et accepterait sa complexité pour la dominer. Et ce fut un nouvel effort collectif, de la part d'une Europe en devenir. Voici les Italiens, d'abord groupés autour de l'Académie du *Cimento*, à Florence. Pour les savants qui la composent, chaque phénomène naturel est sujet à question : pourquoi y a-t-il des vers dans les fruits? quelles sont ces excroissances qui poussent sur les tiges et sur les feuilles des arbres? comment se fait-il qu'un poisson, phosphorescent dans l'eau, n'est plus phosphorescent dans l'air? Ils cherchent. Ils n'ont pas de laboratoire, pas d'outillage, à peine enlèvent-ils leur habit, leur perruque solennelle, pour travailler. Ils cherchent. Ils fabriquent des instruments. Ils multiplient les expériences. Certes, disent-ils, le type idéal de la connaissance est la géométrie; mais celle-ci nous abandonne pour s'élancer dans les espaces infinis : alors nous nous tournons vers l'expérimentation, qui, à force de preuves et de contre-preuves, nous amène à la vérité. Lorsqu'en 1667 l'Académie du *Cimento* se dissout, la tradition italienne ne meurt pas; elle se prolongera, au long du siècle suivant, par les Marsigli, les Vallisnieri, les Gualtieri, les Clarici, les Micheli, les Ramazzini, les Fortis; nous n'avons pas la prétention de les nommer tous. Dans la *Galerie de Minerve*, en 1704, Giovanni Maria Lancisi publie un discours qu'il a tenu *sur la façon de philosopher dans l'art médical, où l'on prouve que pour la médecine rationnelle, il vaut mieux se servir de la philosophie expérimentale que de toute autre.*

L'équipe anglaise, où se distingue Boyle, ne montre pas moins d'activité : la *Royal Society* fait l'admiration de l'Europe. « Les personnes judicieuses et habiles qui la composent ne se piquent pas tant de montrer leur bel esprit ou leur grande mémoire dans leurs discours, que d'avancer les arts et les sciences par de solides effets. De sorte qu'on examine chez eux premièrement la vérité des propositions qui se peuvent réduire en pratique, et on ne s'amuse guère aux autres...; et puis on cherche les causes par le raisonnement et par de nouvelles expériences qui, de l'un à l'autre, mènent bien loin ces grands naturalistes, jusque-là même qu'ils ont envoyé au sommet du pic de Ténériffe pour y faire quelques essais, après en avoir fait une infinité chez eux et inventé des machines particulières. »¹

Les physiciens hollandais sont des maîtres dans la méthode qui va se formant; médecins, botanistes, naturalistes, ils travaillent à l'envi : Swammerdam, Huygens, Boerhaave, Gravesande; et Leuwenhoeck. Celui-ci, doigts agiles, regard pénétrant, esprit que la nouveauté sollicite, commence par perfectionner sa technique, comme nous dirions dans notre langage d'aujourd'hui; il n'a de cesse qu'il n'ait fabriqué, de ses mains et après de multiples essais, un microscope plus puissant que ceux dont se servaient ses prédécesseurs. Il y parvient; celui qu'il finit par construire grossit deux cent soixante-dix fois les objets. Dans une goutte d'eau lui apparaît un monde : des êtres minuscules se

1. SORBIÈRE, cité par G. Ascoli, *La Grande Bretagne devant l'opinion française*, 1930, II, p. 42.

meuvent, luttent, cherchent leur nourriture; cette goutte d'eau est habitée comme peut l'être l'Océan; toute la vie y palpite. Il soumet à la même épreuve des liquides divers, du sang, de la semence humaine... Du reste, on contesta ses découvertes; et il fallut, comme toujours, des discussions, des réfutations, des opuscles, des livres, et un immense labeur pour que l'opinion commune se rendît à la vérité que ses yeux avaient vue.

Et les Scandinaves, Olaus Roemer, Thomas Bartholin, Nils Stensen, dont les découvertes anatomiques renouvellent la médecine. Et les Allemands, comme Otto von Guericke, qui poursuit les expériences sur le vide. Disciplinés, appliqués au travail collectif, les Allemands publient un journal spécial, un journal médico-physique, qui fait connaître les travaux des curieux de la nature, et que Bayle loue fort, disant que ses auteurs rendent les plus grands services aux sciences, à la fois par leur assiduité infatigable au travail, et par leurs inventions, par leur génie.

Les Français deviennent, eux aussi, des curieux de la nature : les Parisiens vont au jardin du Roi écouter les leçons d'anatomie professées par Duverney; ils se vantent de posséder, dans la personne de Nicolas Lémery, qui d'abord fut apothicaire, celui que Voltaire appellera « le premier chimiste raisonnable »; et un des plus célèbres physiciens du temps, Mariotte. « On a ouvert à Paris un nouveau cabinet de la nature, j'appelle ainsi l'Académie des Sciences. M. l'abbé Bignon, qui tient la clef de ce cabinet, a déclaré que la nature y paraîtrait toute simple; et qu'elle n'avait point jugé à propos

d'emprunter à MM. de l'Académie française les parures et les ornements dont ils sont dispensateurs. On a eu raison. »¹

L'Espagne elle-même participe au mouvement d'investigation : une société de physique et de médecine expérimentale se fonde à Séville en 1697. Comme en littérature, comme en philosophie, et plus vite peut-être, on voit essaimer les idées. Un illustre médecin Toscan, Francesco Redi, a publié un traité sur les animalcules; il y montre que les substances ne pourrissent pas quand elles sont à l'abri des mouches qui, autrement, leur apporteraient leurs œufs : toute l'Europe savante s'intéresse à sa découverte; et comme pour marquer la collaboration des esprits, c'est un Français, Pierre Coste, qui traduit l'ouvrage italien; c'est en Hollande que paraît la traduction. Un Vénitien, Paolo Sarrotti, fait la connaissance de Robert Boyle à Londres, et s'enthousiasmant pour la science, amène à Venise « deux jeunes Anglais très experts à manier les machines pour faire les expériences ». Lorsque le P. Tachard accomplit son second voyage au Siam, M. Thévenot lui demande de l'éclaircir d'une chose fort singulière, mais qu'on lui a assuré être vraie : on trouverait des coquillages sur la haute montagne de la Table, est-ce possible? Intrépides, le P. Le Blanc et le P. de Bèze entreprennent l'ascension. Les grands journaux européens consacrent une part importante de leurs feuilles aux problèmes de hautes mathématiques, mais une part plus importante

1. *L'Esprit des Cours de l'Europe*, 1699, p. 25.

encore aux sciences naturelles. Souvent les communications envoyées par les lecteurs ne font que trahir un goût obstiné du prodige : une poule qui n'avait jamais encore fait d'œufs, après avoir chanté d'une façon extraordinaire en suite d'un grand bruit, a fait un œuf d'une grosseur beaucoup au-dessus de la naturelle, marqué non pas d'une comète comme le peuple l'a cru, mais de plusieurs étoiles. On a pris un papillon qui avait une tête de petit enfant. Une fille a vomi quelques araignées, chenilles, limaces, et autres sortes d'insectes... Voilà des « faits singuliers » qui délectent le public. Mais dans les mêmes pages, on voit aussi l'effort scientifique; des savants de tous les pays sont à l'œuvre, animés de la même curiosité, de la même inquiétude : comment s'opère le mouvement du suc dans les arbres? quels sont au juste les effets du china-china? comment agissent les ferments? Anatomie de l'œil, de l'estomac. Nouveaux conduits dans le cœur humain. On a trouvé un chat monstrueux? Soit, au lieu de s'émerveiller et de crier au miracle, on le disséquera.

Comme en philosophie, comme en critique, lorsque l'atmosphère fut prête, parut un de ces héros que les grandes époques sollicitent : Newton.



Que les deux hommes désignés par Vico comme « les deux premiers génies de l'époque, Leibniz et Newton », aient trouvé presque simultanément le calcul infinitésimal, n'est-ce pas un signe des temps? L'application de cette méthode nouvelle

permet de traiter les phénomènes naturels non plus comme discontinus, ce qu'ils ne sont généralement pas; mais comme continus, ce qu'ils sont. Quelle place prit alors, dans l'évolution de la pensée humaine, cette science dont les honnêtes gens pensaient encore qu'ils pouvaient se passer aisément! On a observé que, chaque fois qu'une des grandes disciplines de la mathématique avait pris conscience de soi, un système s'était constitué qui appuyait sur cette discipline une conception universelle des choses : sur l'arithmétique le pythagorisme; sur la géométrie le spinozisme : et pareillement, sur l'analyse infinitésimale, la philosophie de Leibniz¹. Le fait est que ce dernier a déclaré lui-même que les mathématiques étaient le principal secours du philosophe, et qu'il n'aurait jamais trouvé le système de l'harmonie, s'il n'avait pas établi d'abord la loi du mouvement. Cependant Newton, par la méthode du calcul infinitésimal était conduit à la découverte des lois de la gravitation.

Dès 1687, en effet, paraît le grand ouvrage qui en contient l'exposé, les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*. Ces principes sont loin d'être compris aussitôt qu'ils paraissent au jour; c'est seulement dans l'époque ultérieure qu'ils donneront tous leurs effets; comme dans la philosophie, comme dans la critique, comme en toutes choses, le XVIII^e siècle se nourrira de ce que la fin du XVII^e siècle a trouvé; ces fortes substances demandent une lente assimilation. Reste que les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*

1. LÉON BRUNSCHVICO, *Les étapes de la philosophie mathématique*, 1912.

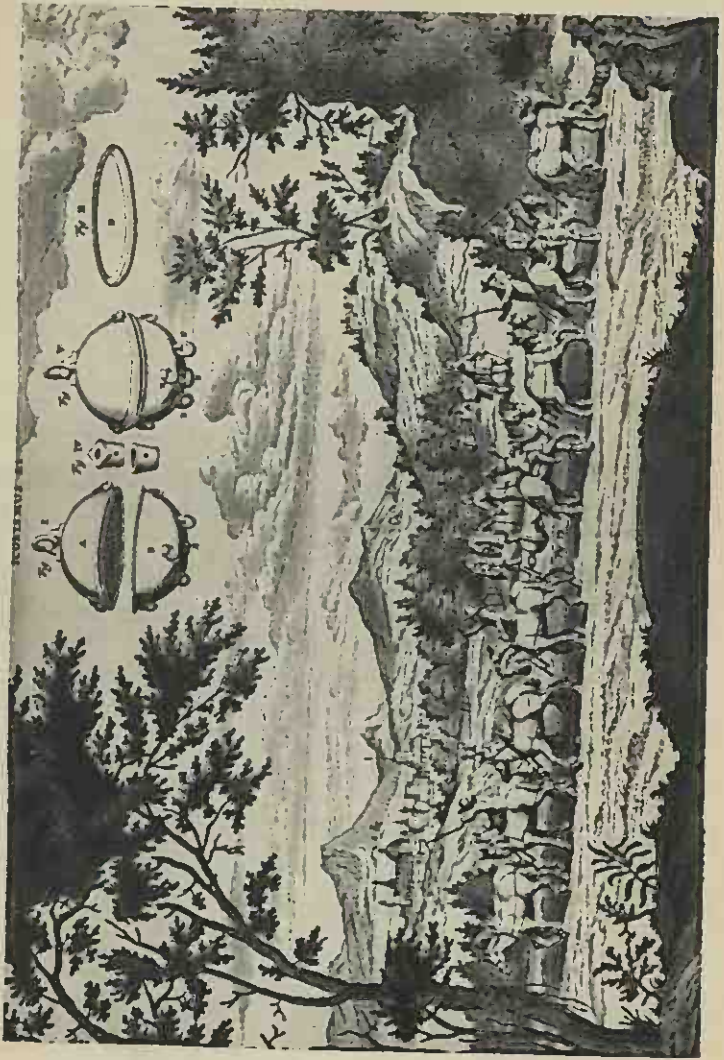
font des mathématiques non pas toute la physique, comme l'avait voulu Descartes, mais l'instrument dont la physique se sert pour ses découvertes et pour ses vérifications. Reste que le livre immortel restitue l'observation et l'expérience dans leur dignité, dans leur valeur. L'attention portée aux faits; la soumission aux faits; l'humilité devant les faits; une horreur quasi instinctive pour toute théorie que l'épreuve des faits ne justifie pas : tels étaient quelques-uns des traits du génie de Newton, et sa découverte cosmique est comme l'illustration prodigieuse de ses principes, comme la récompense de son parti pris. L'imagination populaire, qui se représente Newton assis sous un arbre, regardant une pomme qui tombe, et se demandant pourquoi cette pomme s'est mise à tomber, ne s'abuse pas tout à fait, si elle symbolise à sa manière la démarche d'un esprit qui part d'abord du réel. Il réalise, à un degré éminent, le désir qui animait les équipes de chercheurs dont nous venons de voir le travail patient et passionné. Accepter le concret; l'interpréter par la raison; vérifier par le concret cette interprétation même : c'est la loi, clairement formulée, de la science que ces équipes cherchaient obscurément à construire.

Lorsque Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, fera l'éloge de sir Isaac Newton; lorsque sa claire pensée exposera de telle sorte ses découvertes, que les profanes eux-mêmes auront l'illusion de les comprendre, et que sa prose, sans rien perdre de sa netteté, de sa sveltesse, s'animera, s'échauffera, comme sous l'influence du souffle créateur du grand homme qu'elle

s'appliquera à célébrer : alors nous aurons un parallèle qui ne sera pas un simple ornement d'éloquence, mais qui mettra en face l'un de l'autre Descartes et Newton, ainsi qu'il était juste et désirable; et malgré sa partialité pour son maître Descartes, Fontenelle montrera bien la différence des deux attitudes mentales qui, comme il dit, marquent les bornes de l'esprit humain :

Les deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits et pour fonder des Empires. Tous deux, géomètres excellents, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenaient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un prenant un vol hardi a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la Nature comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les phénomènes pour remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre tels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cause...

De même, lorsque la suite de son discours l'amènera à parler de l'Optique, ou *Traité de la lumière et des couleurs*, que Newton donna en 1704,



Expérience sur le Vide

Fontenelle saura montrer le rôle, la valeur, la difficulté, et jusqu'à la beauté de l'expérimentation :

L'art de faire des expériences, porté à un certain degré, n'est nullement commun. Le moindre fait qui s'offre à nos yeux est compliqué de tant d'autres faits qui le composent ou le modifient, qu'on ne peut sans une extrême adresse démêler tout ce qui y entre, ni même sans une sagacité extrême soupçonner tout ce qui peut y entrer. Il faut décomposer le fait dont il s'agit en d'autres qui ont eux-mêmes leur composition ; et quelquefois, si l'on n'avait bien choisi sa route, on s'engagerait dans des labyrinthes d'où l'on ne sortirait pas. Les faits primitifs et élémentaires semblent nous avoir été cachés par la Nature avec autant de soin que des Causes ; et quand on parvient à les voir, c'est un spectacle tout nouveau et entièrement imprévu.

Voyons, dans l'avènement de la physique expérimentale, la consécration d'un état d'esprit dont les effets sont multiples et sans doute innombrables. Avec l'éclat du génie, Newton marque ce passage du transcendant au positif qu'un Pufendorf essayait d'opérer dans le droit, un Richard Simon dans l'exégèse, un Locke dans la philosophie, un Shaftesbury dans la morale. Avec assurance, il écarte les craintes qu'on pouvait concevoir au sujet des excès d'une raison qui, pendant un temps, se concevait comme destructive. Il réalise l'union, si difficile qu'on pouvait la croire impossible, entre les exigences critiques et les faits d'expérience. L'homme repart à la conquête de l'univers.

Le 8 février 1715, le médecin Boerhaave prononce devant l'Académie de Leyde un discours intitulé : *De comparando certo in physicis*; il y résume les résultats acquis au cours des précédentes années. Toutes les tentatives pour saisir l'être des choses sont demeurées vaines; les causes premières, les substances nous échappent; en vain nous multiplions les mots, atomes, monades; nous devrions savoir, maintenant, qu'il s'agit là d'hypothèses que demain va démentir. Newton lui-même a bien spécifié qu'en parlant de l'attraction, il n'entendait pas retomber dans l'erreur des scolastiques, qui expliquaient par des qualités occultes les causes qu'ils étaient impuissants à concevoir. Tout se passe comme si les corps s'attiraient : mais pourquoi ils s'attirent, c'est ce qu'il se garde bien d'expliquer; il constate des phénomènes sensibles et manifestes, il compare et calcule des effets : il s'arrête là. En conséquence, considérons comme interdites ces régions métaphysiques où tant de philosophes se sont égarés. Bornons-nous aux résultats que l'expérience acquiert et confirme; abandonnons la métaphysique, allons vers la physique; alors seulement, nous commencerons à connaître les vrais caractères de la nature, qui nous ont échappé jusqu'ici...

Tout se tient; et voici encore un pyrrhonisme de vaincu, le *Pyrrhonismus physicus*, comme disait Boerhaave lui-même. Son discours aurait été impossible à tenir avant les transformations dont nous essayons de suivre le développement. Le grand médecin hollandais résume les principes d'une

récente sagesse, d'une philosophie générale dont Locke avait exprimé l'essence. Les hommes, las de chercher les réalités substantielles qu'ils se croient désormais incapables de saisir, s'appliqueront à faire l'inventaire du domaine limité dont ils peuvent encore être les rois. Qu'ils le cultivent! qu'ils s'y bâtissent une confortable demeure! qu'ils rendent leur travail moins pénible et plus fructueux! qu'ils y soient heureux, tous les jours davantage! Et qui se chargera de les guider dans cette tâche? Le savant, auquel il appartient de diriger la vie. Aussi est-il à l'honneur. On le proclame supérieur aux princes, aux conquérants, on fait son éloge dans les Académies, il mérite les morceaux d'éloquence qu'on réservait jadis aux seuls écrivains. Il pourrait aussi bien être à la tête des affaires publiques : on estime que si la politique se réduit à des calculs très fins, à des combinaisons délicates, le savant y excellera; Newton, devenu membre du parlement d'Angleterre, n'y a certes pas fait mauvaise figure. L'historien se vante de contempler les mouvements qui agitent les nations, qui font naître et renversent les États : maigre plaisir, au prix de celui qui est réservé au savant! « Les traits de l'histoire les plus curieux auront peine à l'être plus que les phosphores, les liqueurs froides qui en se mêlant produisent de la flamme, les arbres d'argent, les jeux presque magiques de l'aimant, et une infinité de secrets que l'art a trouvés en observant de près et en épiant la nature... »¹

1. Ces expressions, et les suivantes, sont tirées de l'hymne à la science que Fontenelle entonne dans sa *Préface à l'Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences*, 1702.

Quoi d'étonnant, après cela, à ce que la poésie se mette à célébrer le microscope, la machine pneumatique, et le baromètre; à décrire la circulation du sang, ou la réfraction? Elle ne fait que rendre hommage à l'esprit nouveau.

Les connaissances toujours davantage s'étendront : aujourd'hui, la gravitation nous a été révélée; demain naîtront d'autres génies, qui, pour nous, dévoileront d'autres secrets; de sorte que peu à peu, nous découvrirons toutes les parties de la prodigieuse machine que, jusqu'ici, nous avons ignorée. Les connaissances nous donneront la puissance. Même si la science apparemment ne servait à rien, elle servirait encore; il n'est pas indifférent d'apprendre à penser avec justesse, avec précision, et de se former l'esprit suivant la rigueur de ses lois. Mais toujours la théorie fait naître la pratique : *theoriam cum praxi*¹. « Savoir que dans une parabole la sous-tangente est double de l'abscisse correspondante, c'est une connaissance fort stérile par elle-même : mais c'est un degré nécessaire pour arriver à l'art de tirer des bombes avec la justesse dont on sait les tirer présentement. » — « Quand les plus grands géomètres du xvii^e siècle se mirent à étudier une nouvelle courbe qu'ils appelèrent la cycloïde, ce ne fut qu'une pure spéculation... : or, en approfondissant la nature de cette courbe, elle était destinée à donner aux pendules toute la per-

1. Expression de Leibniz, *Denkschrift über die Errichtung der Berliner Academie* (Deutsche Schriften, B. II, p. 268). Voir aussi son plan de science générale : « De utilitate scientiarum et verae eruditionis efficacia ad humanam felicitatem » (*Opuscules et fragments inédits*, éd. Couturat, p. 218).

fection possible, et à porter la mesure du temps jusqu'à la dernière perfection. » Notre action sur la nature progressera sans cesse, et nous irons de merveille en merveille : viendra le jour où l'homme volera dans les airs. Plusieurs ont essayé de voler, en s'ajustant des ailes qui les soutiennent : cet art « se perfectionnera, et quelque jour on ira jusqu'à la lune... » Bref, « voici un vaste champ de connaissances propres à l'usage et à l'avantage des hommes ici-bas : à savoir inventer des machines nouvelles et rapides qui abrègent ou facilitent notre travail, combiner l'application sagace de plusieurs agents ou matériaux qui nous assurent des produits nouveaux et bienfaisants dont nous puissions nous servir, et accroître par là l'ensemble de nos richesses, c'est-à-dire des choses utiles aux commodités de notre existence... » La terre deviendra le Paradis; déjà, par l'œuvre des savantes sœurs, la mécanique, la géométrie, l'algèbre, l'anatomie, la botanique, la chimie, autrement puissantes que les Muses désuètes, la mort recule :

Savantes sœurs, soyez fidèles
 A ce que présagent mes vers :
 Par vous, de cent beautés nouvelles
 Les arts vont orner l'Univers.
 Par les soins que vous allez prendre
 Nous allons voir bientôt s'étendre
 Nos jours trop prompts à s'écouler;
 Et déjà sur la sombre rive
 Atropos en est plus oisive,
 Lachesis a plus à filer...¹

1. Houdar de la Motte, *L'Académie des Sciences, Ode à M. Bignon.*



Quel sentiment de triomphe, et quelle joyeuse attente, dans ce seul mot : le progrès ! Il procure et cet orgueil sans lequel il est difficile de vivre, et ces perspectives sur l'avenir qui, au lieu de contredire le présent, le complètent et l'embellissent déjà. Nos méthodes sont en progrès. Notre science est en progrès. Notre pouvoir d'action s'augmente. La qualité même de notre esprit s'améliore. « Toutes les sciences et tous les arts, dont le progrès était presque complètement arrêté depuis deux siècles, ont repris dans celui-ci de nouvelles forces, et ont commencé, pour ainsi dire, une nouvelle carrière... »¹ — « Nous voilà dans un siècle qui va devenir de jour en jour plus éclairé, de sorte que tous les siècles précédents ne seront que ténèbres en comparaison... »². Toutes les inquiétudes, toutes les agitations, on les canalise ; l'homme, las de se retourner pour contempler au lointain du passé l'âge d'or, et incertain de l'éternité, projette ses espérances sur un avenir plus proche, dont il jouira peut-être lui-même, et qu'en tout cas ses fils atteindront...

Déjà la science devient une idole, un mythe. On se met à confondre science et bonheur, progrès matériel et progrès moral. On croit que la science remplacera la philosophie, la religion, et qu'elle suffira à toutes les exigences de l'esprit

1. FONTENELLE, *Préface citée*.

2. Pierre BAYLE, *Nouvelles de la République des Lettres*, avril 1684, article XI.

humain. Et par réaction, déjà d'autres protestent; reprochant à la science, qui a fixé avec soin ses propres limites, de vouloir les dépasser, ils parlent de son orgueil excessif, et ils proclament — tant il est nécessaire, si vite, de combattre ce mythe naissant — la faillite de la science¹.

1. Thomas BAKER, *Reflections upon Learning, by a gentleman*, London, 1700.

CHAPITRE VII

VERS UN NOUVEAU MODÈLE D'HUMANITÉ

Lorsque le Courtisan italien, après avoir joué son rôle de maître et de guide, avait pris sa retraite, l'Honnête homme lui avait succédé. A une génération encore tumultueuse, il avait donné des leçons de sagesse, qu'on avait suivies : comment il fallait accepter l'ordre religieux, politique, social, qui, après bien des expériences et bien des peines, semblait être le meilleur; comment chacun devait s'y installer, sans bouleversements, sans révoltes, pour que tous fussent heureux, ou du moins contents. Il était fait de contrastes, mais si habilement ajustés qu'il finissait par présenter une harmonie parfaite : conciliation entre la sagesse antique et les vertus chrétiennes, entre les exigences de la pensée et celles de la vie, entre l'âme et le corps, entre le journalier et le sublime. Il enseignait la politesse, vertu difficile, qui consiste à plaire aux autres pour se plaire à soi-même; il disait qu'il fallait fuir les excès, même dans le bien, et ne jamais se piquer de rien, sauf d'honneur. Il se formait par une constante discipline, par une volonté vigilante : c'est une entreprise difficile, que d'empêcher le Moi de déborder, de le con-

traindre à ne valoir que comme composant d'une valeur commune. Une telle obligation demande un héroïsme discret; et l'honnête homme ne semble toute grâce que parce qu'il règle sa force intérieure et la dépense en harmonies.

Vers la fin du siècle, son image brillait encore; il y avait encore des gens pour la contempler avec dévotion, et pour la proposer comme modèle aux jeunes hommes. Des faiseurs de traités exploitaient le succès de leurs prédécesseurs et prodiguaient des conseils trop connus. Par exemple : l'honnête homme aime les compagnies et les recherche avec plaisir; il juge bien des ouvrages de l'esprit et n'en parle ni par prévention ni par critique ni par jalousie...

Conseils attardés; vieilles rengaines. Il ne s'agissait plus d'accepter, et de tirer le meilleur parti possible de cette acceptation volontiers consentie : il s'agissait de tout réformer, et au plus vite. Plus de conciliation, plus de compromis; il faut changer la politique, la société. Et comment se soumettre à une religion d'État? Les hommes nouveaux, les gens à la mode, comme le marquis d'Halifax proposant à sa fille des préceptes de vie, recommandent à la génération qui les suivra de se faire une religion à elle, une religion douce, commode, plaisante; une religion exempte de crainte et de mélancolie : ce n'est plus Dieu, maintenant, qui commande aux créatures; ce sont les créatures qui s'annexent Dieu. A peu près tous les principes, en somme, qui constituaient la philosophie de l'honnêteté, se sont effondrés; la belle statue tombe en morceaux.

Elle avait paru, jadis, être l'ouvrage de la rai-

son : mais précisément, c'est la raison qui a changé de sens. La raison n'est plus une puissance médiatrice, qui impose un ordre fait de transactions, mais une puissance critique, dont l'esprit d'examen est la première vertu. A cette raison toujours insatisfaite, l'honnête homme ne convient plus.

Il abdique de lui-même. Comme il a longtemps régné, une part de mécanisme est entrée dans la façon qu'on avait de l'imiter et de le suivre. Pour certains, l'honnêteté est devenue, non plus un moyen de bien vivre, mais une fin en soi, elle ne contient plus de moralité, elle n'est qu'un agrément : de sorte que ceux-là travestissent son être même. « Tu sais », dit le chevalier de Grammont à son ami Matta, en lui racontant l'instruction qu'il reçut à l'académie où on lui enseigna les armes, « tu sais que je suis le plus adroit homme de France; ainsi j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre; et chemin faisant, j'appris encore ce qui perfectionne la jeunesse et rend honnête homme, car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes et aux dés. »¹ Il prend la paille pour le grain, et croit que le jeu, simple ornement, simple façon de passer le temps en compagnie, est toute l'honnêteté. Comme nous apprenons, un peu plus loin dans son histoire, qu'il s'aide de son habileté pour plumer un joueur trop confiant, nous constatons qu'au début du xviii^e siècle, honnêteté et probité ne vont plus ensemble. Et dès lors, l'honnête homme est déchu de son rang : il faut un autre modèle pour diriger la vie.

1. HAMILTON, *Mémoires de la vie du Comte de Grammont*, 1713; chap. III.



L'Espagne en proposa un : c'est une surprise, et d'autant plus marquée, que le Héros espagnol n'était pas une création récente, et semblait ressusciter. Le P. Baltasar Gracián, de la Compagnie de Jésus, avait publié en 1637 *El Héroe*; en 1640, *El Político*; en 1646, *El Discreto*; en 1647, *El Oráculo manual*; en 1651, 1653, 1657, *El Criticón* : tous ouvrages consacrés à étudier l'homme, et à former, de ses traits choisis, un modèle à imiter; mais qui, d'après la loi commune et particulièrement à une époque où les idées précipitaient leur cours, auraient dû sortir de mode. Pourquoi, vers la fin du xvii^e siècle, Baltasar Gracián fut-il si abondamment traduit, si hautement loué? Il n'était pas inconnu : mais d'une demi-lumière favorable, il passait, sur le tard, à l'éclat des grandes gloires. Peut-être parce qu'une traduction française, celle d'Amelot de la Houssaye, en 1684, lui enleva, noble, aisée, un peu de sa saveur originale, mais lui donna en compensation l'air européen qui lui manquait encore. Peut-être parce que la Compagnie de Jésus, oubliant les querelles qu'elle avait eues avec l'auteur, contribua pour son compte à ce succès posthume. Peut-être parce qu'il y avait un vaste public que ne satisfaisaient pas les tendances nouvelles, et qui trouvait amères les nourritures terrestres; il reste toujours, comme dira Stendhal, de l'espagnolisme dans les cœurs. Peut-être pour des motifs que nous ne saisissons pas : on ne saurait tout expliquer.

Le fait est que de 1685 à 1716, on compte, pour la France seule, une quinzaine de versions de Gracián. L'Allemagne s'engoue du moraliste espagnol : Thomasius, dans la retentissante leçon inaugurale qu'il prononce contre l'imitation servile des Français, le donne comme un des maîtres dont les Germains doivent s'inspirer, s'ils veulent polir leurs mœurs; il le cite glorieusement au début et à la fin de son discours. En Angleterre, en Italie, partout Gracián est à l'honneur.

L'homme idéal, à l'en croire, n'est pas celui qui se contente d'un mélange harmonieux de qualités moyennes : des vertus médiocres, même si elles sont nombreuses, n'aboutissent jamais qu'à la médiocrité. Une plus haute ambition l'exalte, car il veut exceller dans le grand. Pourvu d'une intelligence éminente, d'un jugement solide et sûr, d'un esprit tout de feu; brûlant de passion (qu'importe l'intelligence, si le cœur n'y répond pas?); choisissant sa capacité dominante, et se fiant aussi, par intuition, aux desseins de la Fortune, qui aime ceux qui lui font violence; se proposant les plus sublimes exemples en chaque genre, moins encore pour les égaler que pour les dépasser : l'homme idéal est celui qui travaille à devenir le Premier et l'Unique. Il faut pour cela qu'il soit secret, mystérieux, capable d'attendre son heure, voire même de dissimuler son jeu : tant il importe de ne se révéler que par degrés, pour provoquer chaque fois l'émerveillement du vulgaire devant une force qui semble inépuisable. Le Héros est stoïque dans la souffrance, stoïque dans les humiliations : la seule humiliation véritable est celle qu'il devrait

s'infliger à lui-même, devant le tribunal de sa conscience, s'il venait à démériter à ses propres yeux. Le triomphe n'est pas une fin; la domination du monde n'est qu'un moyen : de son Moi vainqueur et superbe, le Héros fait hommage à Dieu; il rapporte à la Religion l'empire moral qu'il a conquis. Habile, jusqu'à pratiquer « une sainte astuce », et naïvement orgueilleux; connaissant à fond le vrai du cœur humain, et romanesque; pratique, et avide de beauté idéale; exalté, impérieux, dévot, aimant la difficulté pour ce qu'elle contient d'âpre et de dur; admirable, éclatant, contradictoire : ainsi se peint son portrait. L'Honnête homme, fait pour cadrer avec les paysages de l'Île de France, discrets, doux et gris, paraît effacé par comparaison : le Héros demande le même soleil qui, sur les routes de Castille, brûlait Don Quichotte, et faisait miroiter devant lui la justice, la bonté, l'amour.

Il plut à l'Europe; mais pour un moment. Elle pouvait considérer Gracián avec curiosité, avec sympathie; lire ses livres, y trouver de l'instruction et de l'agrément : mais elle ne pouvait pas le prendre comme guide. Il était trop tard, sa décision était prise, elle ne reviendrait pas en arrière. Si déjà l'Honnête homme ne lui suffisait plus, comment aurait-elle suivi les traces d'un Héros bien moins que lui laïcisé?



On était à l'un de ces moments, curieux à saisir, où l'écran se brouille, où des images différentes le

travaillent, l'une qui tarde à disparaître, l'autre qui manque encore de netteté, de sûreté. Le gentilhomme s'estompait, le bourgeois, lentement, prenait forme et couleur. On ne voulait plus du principe aristocratique qui, jusque-là, dominait. Adieu le guerrier; le temps est passé, où l'on admirait seuls les exploits des capitaines, les villes prises d'assaut, les batailles gagnées de haute lutte, les ennemis mis en fuite par une charge impétueuse, et le vainqueur couronné de lauriers. Saint-Evremond se moque du maréchal d'Hocquincourt, ce brave; Fénelon charge Idoménée d'apprendre à Télémaque qu'il faut cesser d'estimer les rois belliqueux, pour aimer les rois sages; Fontenelle se moque : « La plupart des gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage; il en est peu qui y pensent; leurs bras agissent aussi vigoureusement que l'on veut; leur tête se repose, et se prend quelque part à rien. » Bayle condamne, au nom du bon sens, « comme une faiblesse, ou bien comme une fureur, la vanité de ces guerriers ambitieux » qui ne songent qu'à leur réputation; Jean-Baptiste Rousseau, entendant ces propos, résonne : les conquérants ne sont que les favoris de la Fortune, qui couronne les forfaits les plus inouïs :

Mais de quelque superbe titre
 Que tes héros soient revêtus,
 Prenons la Raison pour arbitre,
 Et cherchons chez eux leurs vertus.
 Je n'y trouve qu'extravagance,
 Faiblesse, injustice, arrogance,
 Trahisons, fureurs, cruautés;
 Étrange vertu qui se forme
 Souvent de l'assemblage énorme
 Des vices les plus détestés...

Même les grands héros de l'antiquité devraient être privés de l'injuste admiration qu'on leur a trop longtemps concédée :

Quoi ! Rome, l'Italie en cendre,
Me feront honorer Sylla !
J'admirerais dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila !
J'appellerais vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains ;
Et je pourrais forcer ma bouche
A louer un Héros farouche
Né pour le malheur des humains !

Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné au monde dans leur colère pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. — Ces grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paraissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devraient seulement arroser. — De qui sont ces phrases ? De Fénelon encore, au huitième livre de son *Télémaque*.

Le point d'honneur ? On s'en est trop infatué ; c'est un préjugé sur lequel il est grand temps de revenir. La superstition du point d'honneur mène au duel, c'est-à-dire à la pire des folies. Contre les vices prétendus élégants, dont les nobles ont coutume de faire parade, et la corruption des mœurs, et la passion du jeu, et l'habitude du blasphème, le puritanisme anglais et la raison française se

trouvèrent d'accord. Si bien que, chargé d'anathèmes, le gentilhomme rentra dans l'ombre.

Apparut le Bourgeois, souriant, et déjà si content de lui-même! Steele et Addison furent ses parrains; moralistes fins et sages, auxquels il n'a manqué qu'un certain pouvoir de concentration, un peu d'éclat, un peu d'audace; mais qui se plurent à dessiner joliment un nouveau type humain, pour l'imposer aux innombrables lecteurs qu'ils eurent en Angleterre d'abord, ensuite dans toute l'Europe. Et s'il est vrai qu'il y a, dans tous les grands succès littéraires, un motif social, le motif fut celui-ci : le *Tatler* et le *Spectator*, aimablement, offrirent à une époque qui cherchait ses lois un modèle d'humanité : car ils examinaient l'homme, sans doute pour le plaisir de le peindre, mais aussi parce qu'ils avaient entrepris de le réformer. Chaque fois qu'une feuille sortie de leurs presses se répandait dans les cafés de Londres, et, plus tard, passait le détroit : chaque fois ils adressaient un message à une société qui demandait une règle des convenances, des bienséances, et des devoirs; chaque fois ils contribuaient, comme dit le *Tatler*, à rétablir l'honneur de la nature humaine. Ironiques ou grondeurs, article par article, ils réfutaient une fausseté, corrigeaient un abus, et, mieux encore, montraient ce qu'il faut faire après avoir dit ce qu'il fallait éviter. Ils connaissaient à fond les Anciens, et leur rendaient hommage; ils avaient pratiqué les moralistes français, Montaigne, Saint-Evremond, La Bruyère; ils n'ignoraient aucune des variétés récentes de l'espèce qu'ils étudiaient, un honnête homme, un galant homme, un homme du

bel air, un petit maître, un bel esprit; mais ils savaient aussi que notre cœur est à la fois immuable et changeant; qu'il faut sans cesse reprendre le soin de le façonner; et ils se mettaient à la tâche : après Castiglione et Benincasa, Nicolas Faret et le chevalier de Méré; après ces Latins, deux Anglais, c'était leur tour.

Un jurisconsulte; Freeport le marchand, Sentry le capitaine, Honeycomb le mondain; un ecclésiastique : telle est la petite société dont s'entoure Mr. Spectator. Elle ne comprend, en somme, que des bourgeois, sauf sir Roger de Coverley, baronnet; mais sir Roger est si simple, si plein de bon sens, si opposé aux manières des nobles, ses frères, et d'ailleurs si contredisant et si paradoxal, si délicat et si bienfaisant, qu'il ne ressemble en rien à ces mauvais sujets de gentilshommes que la littérature de l'âge précédent avait vu fleurir. Mr. Spectator lui-même est le plus simple des hommes. Toute sa fortune consiste dans un petit bien de campagne qui n'a pas changé depuis six cents ans; il sait beaucoup de choses, mais ne tient pas à en faire étalage; il a voyagé à travers le monde, mais n'en tire pas vanité. Sérieux, taciturne, ami de la solitude, ayant peu d'intimes, ne fréquentant pas ses parents, il ne donne prise à personne, pas même à sa logeuse. Comme on le voit parcourir les théâtres, les cafés, les lieux publics de Londres, en quête des mœurs de ses contemporains, on le prend qui pour un Jésuite, qui pour un espion, qui pour un conspirateur, et qui pour un maniaque. « Ce qui me console de tous ces petits revers, c'est que j'ai la douce satisfaction de voir le naturel des hom-

mes d'un œil serein et tranquille, sans aucun préjugé. Libre des passions et des intérêts qui les dominent, j'ai plus de sagacité pour découvrir leurs talents et leurs vices. » Par sa simplicité, par sa tranquille sagesse, Mr. Spectator, avant même qu'il ait parlé, offre déjà l'exemple d'une belle et heureuse vie.

Il nous dit que, par un faux point d'honneur, puisqu'elle s'obstine à se battre en duel; et par une erreur sur le mot justice, puisqu'elle joue avec des brelandiers de profession, et qu'elle égrène sa fortune entre leurs mains, la noblesse est en train de se perdre. Il se moque de ceux qui mettent toute leur gloire dans de vains titres, donnés par le hasard de la naissance et ne dépendant pas de nous. Il prêche la politesse et le raffinement des mœurs, blâme les hommes qui font du vacarme au théâtre, les femmes qui boivent ou qui prennent du tabac; mais il a soin de marquer, en même temps, que la politesse extérieure n'est pas le tout de la vie; à l'effacement du caractère, il préfère l'affirmation de l'individualité : les compliments, les simagrées, les manières affectées, lui font mal au cœur; chacun vaut par le spontané de son être, non par l'artificiel. On a tort de croire que la vertu suprême des hommes, et quasi la seule vertu, est la vaillance; et celle des femmes, la chasteté : préjugé qui s'explique par le souci de plaire à l'autre sexe, les femmes estimant par-dessus tout le courage chez les hommes, et les hommes détestant les femmes infidèles. Comme si la moralité, le bon naturel, n'étaient pas des vertus aussi estimables que les qualités dites sociales qui sont

habituellement à l'honneur! Pareillement, l'utile doit l'emporter sur l'agréable : des coquettes qui ne cherchent qu'à briller, des oisifs qui ne cherchent qu'à plaire, de beaux esprits qui, raffinant sur toutes choses, deviennent indifférents au bien et au mal, sont une espèce funeste. Les plaisanteries, les bons mots, les railleries piquantes, que le monde aime tant, sont souvent méchanceté pure. Et que vaut, après tout, la vie mondaine elle-même? Le rôle de l'homme doit-il être de faire le beau dans les assemblées, dans les compagnies? Est-ce là qu'il trouve le véritable bonheur? Le bonheur est ennemi de la pompe et du bruit, et cherche la retraite; il naît de la jouissance de soi-même, ou de l'amitié d'un petit nombre de personnes choisies; il chérit l'ombre et la solitude, il fréquente les bois et les sources, les champs et les prairies : trouvant en lui-même ce dont il a besoin, il se passe de témoins et de spectateurs. Au contraire, le bonheur chimérique se plaît à attirer les regards; il ne cherche qu'à exciter l'admiration, vit dans les palais, dans les théâtres, dans les assemblées, et meurt dès qu'on n'a plus les yeux sur lui. En fait de bonheur, n'exigeons pas trop! Sa quête est moins nécessaire et moins utile au genre humain que l'art de se consoler, et de rester inébranlable au milieu des afflictions. Le contentement de l'âme est tout ce que nous pouvons attendre ici-bas : dès que nos ambitions s'élèvent, elles rencontrent traverses et peines. Employons notre étude et nos efforts à nous rendre tranquilles sur la terre, et heureux dans le monde à venir. — On voit comment Mr. Spectator reprend quelques variations connues

sur d'antiques thèmes; mais on voit aussi comment, tout classique qu'il reste, il s'écarte très évidemment du type de l'honnête homme; et comment il passe, en essayant de construire un état supérieur de civilisation, de l'aristocratie à la bourgeoisie, de l'extérieur à l'intérieur, du plaisir social à l'utilité sociale, et de l'art à la moralité.

Le marchand, prononce le *Tatler*, a plus de droits à s'appeler *gentleman*, que l'homme de cour qui ne paie que de paroles, que le savant qui se moque de l'ignorant. Le *Spectator* pense de même. Au marchand toute révérence est due. Non seulement il donne à l'Angleterre puissance, richesse, honneur; non seulement il a élevé à sa gloire la Banque d'Angleterre, temple des jours nouveaux; mais par son commerce, il fonde la collaboration de tous les pays, et les fait contribuer au bien-être universel : il est l'ami du genre humain. Le héros se contente d'une vague renommée : le marchand a besoin d'une réputation plus délicate, plus sensible, et comme plus subtile, qui s'appelle le crédit. Un simple mot, une allusion, un faux bruit qui circule, blessent le crédit et ruinent le marchand : un gentilhomme disait un jour qu'il parlait assez librement des autres gentilshommes, sans trop de scrupules, mais qu'il se gardait bien de parler mal des commerçants : ç'eût été faire leur procès, ou plutôt les condamner sans les entendre. Ainsi s'étale, orgueilleux, un honneur d'un nouveau genre : l'honneur marchand.

Au théâtre, les traits sont plus vifs, comme chacun sait; les auteurs sont obligés de les forcer un peu, pour l'optique. L'antagonisme du gentil-

homme et du marchand, Steele ne se contenta pas de le décrire dans les feuilles publiques; il le mit au théâtre. Ce fut dans l'une de ses meilleures pièces, *The Conscious Lovers*. Sir John Bevil, le noble, est sur le point de marier sa fille au fils de Mr. Sealand, le riche marchand qui a fait fortune dans le commerce des Indes. Ils s'affrontent : le marchand se moque du gentilhomme. Il a eu, lui, Sealand, une généalogie magnifique : Godefroy, père d'Edouard, père de Ptolémée, père de Crassus, père du comte Richard, père d'Henri le Marquis, père du duc Jean : tous excellents coqs de combat...

Pour le cas où sir John Bevil ne serait pas suffisamment édifié, Mr. Sealand se charge de préciser la nature de l'évolution qui s'est accomplie en Angleterre :

Permettez-moi de vous dire que nous autres, marchands, nous sommes une espèce de noblesse qui a poussé dans le monde au siècle dernier. Nous sommes aussi honorables, et presque aussi utiles que vous autres terriens, qui toujours vous êtes considérés comme tellement au-dessus de nous. Car vos affaires, en vérité, ne s'étendent pas plus loin qu'une charretée de foin ou qu'un bœuf gras. Plaisantes gens, en vérité, que votre race, élevée pour faire des paresseux !

Faut-il une formule encore plus orgueilleuse ?

Il est parfaitement exact qu'un marchand accompli est ce qu'il y a de mieux comme gentilhomme dans la nation ; qu'en savoir, en bonnes manières, en jugement, le marchand l'a emporté sur bien des nobles.

En somme, une révolution s'est accomplie, que la littérature, effet et cause, enregistre et propage :

C'est le sort de bon nombre de gentilshommes que de se voir réduits à céder l'héritage de leurs pères à de nouveaux maîtres, qui ont été plus exacts qu'eux à tenir leurs comptes, et il ne faut pas douter que celui qui s'est acquis un domaine par son industrie ne mérite beaucoup mieux de le posséder que celui qui l'a perdu par sa négligence...¹



Le type anglais qui s'élabore ainsi fera sur toute l'Europe une impression profonde. Les journaux, les récits de voyages, le théâtre, le roman, le vulgariseront; et les gens à la mode chercheront à l'imiter : l'extérieur simple, la mise sans ornements; du drap, et non plus de la soie; non plus une épée, mais une canne. La simplicité de l'âme aussi : un caractère franc, qui poussera jusqu'à la rudesse la haine du mensonge; le bon sens; le souci des questions pratiques : comme dit encore Mr. Spectator, faudrait-il ne s'occuper toujours que de Belles-Lettres, que de Beaux-Arts? L'attention doit se porter, aussi bien et davantage, vers le travail, le négoce, le commerce, l'épargne, les arts mécaniques qui sont utiles au perfectionnement de la vie. Pierre Coste, traduisant en 1695 le livre *De l'éducation des enfants*, de John Locke, explique à ses lecteurs qu'à vrai dire, cet auteur anglais a écrit pour les jeunes

1. *Spectator*, n° 174.

gentlemen ; mais que les Français ne doivent pas se tromper sur le sens de ce mot, *gentleman* : il ne désigne pas les nobles, mais la classe qui vient immédiatement au-dessous de la qualité de baron ; et donc, les personnes qu'on nomme en France des gens de bonne maison, de bons bourgeois. « D'où il est aisé de conclure que ce Traité de l'éducation ayant été fait proprement pour les gentilshommes, à prendre ce mot dans le sens qu'on lui donne en Angleterre, il doit être d'un usage fort général. » Par la voix de Pierre Coste, la bourgeoisie anglaise fait une invite à la bourgeoisie européenne.

Mais une seule nation n'aura plus la prérogative de former un type universel ; aussi sera-t-il plus complexe, moins net dans ses contours ; jamais plus un modèle ne présentera la simplicité de lignes que l'art classique avait conférée à sa projection concrète sur le monde. La France cherche de son côté. Il lui faut, c'est son tempérament, c'est sa volonté, un guide qui la mène vers la raison, vers l'indépendance de l'esprit. Et elle propose enfin l'idéal qu'au XVIII^e siècle, la mode intellectuelle adoptera décidément : mâtiné d'Anglais et de Français, penseur abstrait et maître de vie : le Philosophe.

Dans la période de travail et d'enfantement, sous quelles espèces nous apparaît-il ? *Philosophe*, dit le dictionnaire de l'Académie de 1694 : « Celui qui s'applique à l'étude des sciences, et qui cherche à en connaître les effets par leurs causes et par leurs principes... On appelle philosophe un homme sage qui mène une vie tranquille et retirée, hors de l'embarras des affaires... Il se dit quelquefois abso-

lument d'un homme qui, par libertinage d'esprit, se met au-dessus des devoirs et des obligations ordinaires de la vie civile. »

C'est l'époque où ces traits divers vont se superposant. D'abord le philosophe n'est plus le pédant qui ne jure que par Aristote ou par Platon, l'homme de métier, le spécialiste, le professeur; on peut n'avoir jamais fait de métaphysique et être un philosophe. — Ensuite c'est un savant, qui se sert de sa raison et non pas de sa mémoire : il étudiera l'astronomie, parlera de la pluralité des mondes, et expliquera sinon pourquoi, du moins comment la terre tourne désormais autour du soleil. — C'est un sage; et par exemple, il se fera une très douillette vie, entouré d'amis et d'amies, sans ambitionner d'autre place que celle de gouverneur des canards de Saint-James; la volupté fera partie de son programme, sans qu'elle y prenne trop de place : une volupté raisonnée. — Libertin d'esprit : c'est l'essentiel. Il juge de toutes choses avec liberté entière; et comme le dira plus tard M^{me} de Lambert, il rend à la raison sa dignité. Où ces messieurs de l'Académie se trompent, ou du moins prévoient mal l'avenir, c'est quand ils disent que le philosophe se met au-dessus des obligations et des devoirs de la vie civile. Il voudra, au contraire, les réformer : point de philosophie sans une pointe de prosélytisme. — Enfin il aura le cœur ardent, mais plus tard; il faut attendre un demi-siècle, avant qu'il ne s'échauffe et brûle de tous ses feux.

Dès ses débuts, le philosophe est hostile aux religions révélées. Si vous dites qu'à la Chine, les

conseillers et les favoris de l'Empereur sont tous philosophes, vous entendez bien qu'ils sont, comme Confucius leur maître, des sages laïques. Si vous écoutez un philosophe qui parle de morale et d'érudition, vous pouvez être sûr que sa morale ne sera pas religieuse, et que son érudition n'aura rien de sacré : au contraire. Si vous apprenez qu'un homme a vécu en philosophe et qu'il est mort de même, vous comprendrez que cet homme-là est mort dans l'incrédulité. Les défenseurs de la tradition ne s'y trompent pas; en 1696, le P. Lejay compose, pour le théâtre de son collègue, une pièce qui s'appelle *Damocles, sive philosophus regnans* : ayez l'imprudence de confier le pouvoir à un philosophe, il aura vite fait de bouleverser le monde.



Une philosophie qui renonce à la métaphysique, et, volontairement, se restreint à ce qu'elle peut saisir d'immédiat dans l'âme humaine. L'idée d'une nature dont on conteste encore qu'elle soit parfaitement bonne, mais qui est puissante, qui est ordonnée, qui s'accorde avec la raison : d'où une religion naturelle, un droit naturel, une liberté naturelle, une égalité naturelle. Une morale qui se fragmente en plusieurs morales; le recours à l'utilité sociale, pour en choisir une de préférence. Le droit au bonheur, au bonheur sur la terre; la lutte entreprise de front contre les ennemis qui empêchent les hommes d'être heureux en ce monde, l'absolutisme, la superstition, la guerre. La science,

qui assurera le progrès indéfini de l'homme, et par conséquent sa félicité. La philosophie, guide de la vie. Tels sont, semble-t-il, les changements qui se sont opérés sous nos yeux; telles sont les idées et les volontés qui, dès avant la fin du dix-septième siècle, ont pris conscience d'elles-mêmes et se sont unies pour constituer la doctrine du relatif et de l'humain. Tout est prêt : Voltaire peut venir.



QUATRIEME PARTIE

LES VALEURS IMAGINATIVES
ET SENSIBLES



CHAPITRE I

UNE EPOQUE SANS POESIE



LE mouvement rationaliste, on peut le suivre jusqu'à l'*Encyclopédie*, jusqu'à l'*Essai sur les mœurs*, jusqu'à la déclaration des Droits de l'homme, jusqu'à nous.

Mais Richardson, mais Jean-Jacques, mais le *Sturm und Drang*, d'où viennent-ils ? il faut bien qu'il y ait eu des sources cachées, qui plus tard ont produit ces fleuves de passion. Nous avons feint, jusqu'ici, de ne voir sur le théâtre du monde que les rationaux : et en effet, c'est l'époque où ils passent sur le devant de la scène, où ils occupent les grands premiers rôles, exigeants, bruyants. Mais il n'est pas vrai qu'ils soient seuls ; et il est temps de regarder les autres. Seulement, reconnaissons d'abord que l'enquête est plus difficile, que les apparences nous déçoivent et que nos premiers résultats sont négatifs.



C'est du côté de la poésie, en effet, que nous sommes tentés de diriger notre recherche ; elle

devrait abriter les valeurs imaginatives et sensibles que nous souhaitons trouver.

Or cet âge fut celui de la prose. Est-il une prose plus riche, plus ferme, et de toute manière plus admirable que celle de Swift? plus souple que celle de Saint-Évremond? plus subtile que celle de Fontenelle? plus véhémence que celle de Bayle? Ce dialecticien, ce logicien, cet homme qui n'aimait que crinations et discriminations, comme dit Leibniz, n'est jamais froid. Il s'indigne, il se met en colère; ses pages brûlent encore du feu qui les anima. Quand les mots du langage courant ne lui suffisent pas, il en crée d'autres; sa phrase serre et enlace les idées jusqu'à leur faire exprimer tout leur contenu. Personne ne lui ressemble; et vous reconnaîtriez aussitôt son style, même s'il n'était pas signé.

Tous tant qu'ils sont, les Anglais comme les Français, ont donné à la prose une efficacité nouvelle, la chargeant d'idées, la rendant combattive et agressive. Ils ont versé dans leurs essais, dans leurs lettres, dans leurs dialogues des vivants ou des morts, dans leurs voyages imaginaires, toute la morale, toute la religion, toute la philosophie.

Poètes, ils ne l'étaient pas. Leurs oreilles étaient fermées à l'éclat, à la douceur des mots, et leur âme avait perdu le sens du mystère. Ils inondaient tout le réel d'une lumière implacable, et ils voulaient que leurs effusions même fussent ordonnées et claires. Si la poésie est une prière, ils ne priaient pas; si elle est tentative pour arriver à l'ineffable, ils niaient l'ineffable; si elle est hésitation entre la musique et le sens, ils n'hésitaient jamais.

Ils ne voulaient être que démonstrations et théorèmes; quand ils faisaient des vers, c'était pour y enfermer leur esprit géométrique.¹

Ainsi la poésie mourut; ou du moins elle sembla mourir. Toute pénétrée d'intelligence, mécanique et sèche, elle perdit sa raison d'être. Il y eut, en ce temps-là, une foule de versificateurs : après la mort de La Fontaine, il n'y eut plus de poètes en France; et dans l'admirable floraison de l'école classique anglaise, ce furent les vrais poètes qui manquèrent le plus.

Et puis, le génie créateur eut un autre ennemi. On admira trop, pour ainsi dire, les chefs-d'œuvre que la génération précédente avait donnés à profusion. Les Corneille, les Racine, les Molière, eurent trop d'amis, trop de disciples; on pensa que ces grands hommes étaient dignes d'être imités, d'être copiés toujours; on crut qu'ils avaient employé des recettes, des secrets de l'art, et qu'il suffisait de retrouver ces recettes, ces secrets, pour produire comme eux des beautés éternelles. Les vigoureux esprits qui se vantaient de ne respecter rien, de haïr les préjugés et la superstition, quand il s'agissait de littérature devenaient moutonniers; ils s'inclinaient devant les idoles; ils n'osaient pas toucher à la loi de la séparation des genres, ou à la règle des trois unités. Ils refusaient de croire

1. [LIMAJON DE SAINT-DIDIER], *Le Voyage au Parnasse*, 1716, p. 258 : « On entendit tout à coup un grand bruit; cent poètes élevèrent tous ensemble la voix pour prier Apollon d'écouter leurs Odes. Puisant Dieu, criait l'un, j'en ai fait une sur le mouvement de la terre; moi, s'écriait l'autre, j'en ai composé une sur l'algèbre... » — Pour l'Angleterre, voir Georges ASCOLI, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, 1930. Tome II, p. 119.

aux démons ou aux anges; mais ils croyaient à Pindare, à Anacréon, à Théocrite, interprétés à leur mode; ils croyaient même à Aristote : non pas le philosophe, mais l'auteur de la *Poétique*, et, comme tel, demi-dieu.

Pour un Racine, la Grèce était une émouvante réalité poétique; Phèdre aurait moins souffert, si elle n'avait été fille des dieux :

J'ai pour ayeul le Père et le Maître des Dieux.
 Le Ciel, tout l'Univers est plein de mes Ayeux.
 Où me cacher? Fuyons dans la Nuit infernale.
 Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale.
 Le Sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
 Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
 Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
 Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
 Contrainte d'avouer mille forfaits divers
 Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers?
 Que diras-tu, mon Père, à ce spectacle horrible?...

Mais trahie par ce succès même, et comprise à contre-sens, bientôt la Grèce ne fut plus la Grèce : elle perdit sa spontanéité, sa fraîcheur, sa vie; elle ressembla à ces cimetières qui sont peuplés de statues; ses chefs-d'œuvre originaux ne furent plus que codes, que répertoires d'artificieuses réussites. On la ramena vers le présent; au lieu d'essayer de comprendre Ulysse et Ajax, on dit qu'ils étaient beaux parce qu'ils portaient déjà la perruque et la petite épée.

Quand, vers 1715, s'organisa l'apothéose d'Homère, et que les partisans des Anciens voulurent prendre leur revanche contre les Modernes; quand Pope publia sa version de l'*Iliade*, dont la préface fut traduite en français, en allemand, que virent

au juste les contemporains dans l'épopée grecque ? Homère, expliquait l'heureux traducteur, l'emporte sur tous les autres par l'invention, qui est la marque du génie, puisqu'elle fournit à l'art, serviteur de la nature, les richesses que celui-ci aura charge d'ordonner. Homère, grâce à cette faculté, a pu imaginer ces Fables qu'Aristote appelle l'âme de la poésie épique, et qui se divisent en trois espèces : les probables, les allégoriques, permettant au poète d'exprimer sous des voiles les secrets de la sagesse et de la science ; les merveilleuses, qui comprennent le surnaturel et la machinerie des dieux : « Homère semble être le premier qui ait réduit les Dieux en un système de machinerie pour la poésie, ce qui fait l'importance et la dignité de cette poésie même... » Cette invention, si utile aux discours, aux descriptions, aux images, aux comparaisons, au style et aux vers, ne va pas sans quelques défauts : son merveilleux n'est plus vraisemblable ; ses métaphores sont excessives, et ses répétitions sont fatigantes...

En lisant ces paroles, l'impétueuse M^{me} Dacier ne tient pas en place. Que vient dire ce M. Pope, cet Anglais qui a traduit Homère et qui ne le comprend pas ? Selon lui, l'*Illiade* « est donc un amas confus de beautés qui n'ont ni ordre ni symétrie, un plan où l'on ne trouve que des semences et rien de parfait ni de formé, et une production chargée de beaucoup de choses inutiles, qu'il faudrait retrancher, et qui étouffent ou défigurent celles qui méritent d'être conservées ! Les ennemis d'Homère n'ont jamais rien dit de plus injurieux ni de plus injuste contre ce poète.

Bien loin que l'*Illiade* soit un jardin brut, c'est le jardin le plus régulier et le plus symétrisé qu'il y ait jamais eu. M. Le Nostre, qui était le premier homme du monde dans son art, n'a jamais observé dans ses jardins une symétrie plus parfaite ni plus admirable que celle qu'Homère a observée dans sa Poésie... »

A ce terme, le glissement est terminé, les choses ont pris leur place : Ithaque est devenue Versailles.



La poésie, comme on la maltraitait ! On ne la comprenait plus, on ne l'entendait plus ; on ne sentait plus passer dans les cœurs un souffle divin. On la réduisait à n'être plus qu'un des modes de l'art oratoire, son ennemi. Au lieu de chercher le profond de l'âme, par un effort contraire à sa vraie nature elle allait vers l'extérieur, voulant arguer, prouver, résoudre. L'imagination était considérée comme une faculté inférieure ; les images, soigneusement étiquetées, n'étaient plus que des oripeaux. Les vers, monotones et sourds, n'étaient plus que difficulté vaincue : leur mérite s'était réfugié là. Comme le disait Valincourt, dans sa réponse au discours de réception de M. de Fleury à l'Académie française, en 1717, les Muses n'habitaient plus le Parnasse, les Muses n'étaient plus des déesses ; elles n'étaient autre chose que les différents moyens dont la Raison s'était toujours servie pour s'insinuer dans l'esprit des hommes.

Si l'on veut voir jusqu'à quel point d'aberration on put tomber alors, il faut relire ce que Fon-

tenelle a écrit sur la nature de l'Églogue, ce que Houdar de la Motte a écrit sur l'ode. Encore celui-ci fut-il plus logique, puisqu'il alla sans crainte jusqu'aux conséquences de ses principes : les vers sont une gêne, écrivons en prose. La prose est capable d'exprimer tout ce que disent les vers, étant plus précise, plus nette, plus expéditive; elle ne met pas l'esprit à la torture, avec ces histoires de rimes et de rythme; prenons notre parti, donnons au public des odes qui ne soient pas en vers... Il n'était pas sur le chemin d'inventer le vers libre, de comprendre que l'inspiration a le droit de créer chaque fois sa forme, comme il lui plaît. Au contraire : il niait l'harmonie, tout fier.

En vérité, si tout au long de son histoire la poésie est menacée par l'éloquence, jamais cette dernière ne triompha plus cruellement que le jour où Houdar de la Motte écrivit l'ode qu'il intitula *La libre éloquence* : que disparaissent la rime et le rythme!

Rime, aussi bizarre qu'impérieuse, mesure tyrannique, mes pensées seront-elles toujours vos esclaves? Jusques à quand usurperez-vous sur elles l'empire de la raison? Dès que le nombre et la cadence l'ordonnent, il faut vous immoler, comme vos victimes, la justesse, la précision, la clarté. Ou si je m'obstine à les conserver malgré vous, par quelles tortures ne vous vengez-vous pas de ce que je vous résiste?... C'est à toi seule, Éloquence libre et indépendante, c'est à toi de m'affranchir d'un esclavage si injurieux à la Raison.

Houdar de la Motte, l'homme qui, ayant refaçoné *Illiade* pour la réduire à douze chants, a écrit une ode où il représente l'aède le félicitant de son beau travail; celui qui a mis en prose des scènes de Racine, et qui s'est frotté les mains, joyeux... Ses amis et ses semblables espéraient que, plus tard, tout le monde comprendrait que l'exposé des faits doit compter seul; qu'alors on abandonnerait les fantômes pour n'exprimer plus que la vérité, on renoncerait à gêner le langage uniquement pour flatter l'oreille; et les poètes deviendraient des philosophes : il n'y a pas de meilleure façon de les utiliser. ¹ « Plus la raison se perfectionnera, plus le jugement sera préféré à l'imagination, et par conséquent moins les poètes seront goûtés. Les premiers écrivains, dit-on, ont été poètes. Je le crois bien; ils ne pouvaient guère être autre chose. Les derniers seront philosophes. » ²

En attendant ce jour encore lointain, il fallait se méfier d'une race inutile, obstinée, trompeuse. Suivant la définition de Jean Le Clerc, un poète est un homme qui invente, ou en tout, ou en partie, le sujet qu'il traite; qui range ses idées suivant un certain ordre propre à surprendre le lecteur, et à le rendre attentif; et qui s'exprime d'une manière éloignée des expressions vulgaires, non seulement pour la cadence, mais encore pour l'élocution. « Quand on se met à lire un poème, il faut se dire que c'est l'ouvrage d'un menteur, qui nous

1. FONTENELLE, *Sur la poésie en général, Œuvres diverses, VIII, 1751.*

2. Abbé TRUBLET, *Essais sur divers sujets de littérature et de morale, 1735.*

veut entretenir de chimères, ou du moins de vérités si gâtées qu'on a bien de la peine à distinguer le vrai du faux. Il faut se ressouvenir que les expressions pompeuses dont il se sert ne sont le plus souvent que pour surprendre notre raison, et que la cadence qu'il emploie n'est que pour flatter nos oreilles, afin de nous faire admirer son sujet et de nous donner une grande idée de lui-même. Ces pensées serviront de contre-poison dans cette sorte de lecture, qui peut être de quelque utilité à ceux qui ont l'esprit droit et juste, mais qui n'est propre qu'à brouiller ceux dont la raison n'est pas aussi forte lorsqu'ils s'y plaisent trop. »¹ D'où vient cette hostilité d'un des rationaux les plus en vue? — De cette conviction bien établie : la poésie, c'est le faux.

Après tout, c'est bien ce que pensaient inconsciemment la plupart des contemporains. Il s'agissait pour eux de refaire les odes de Pindare, et l'*Ode sur la prise de Namur*, dont l'exemple leur fut particulièrement funeste. « J'ai toujours cru », écrit Jean-Baptiste Rousseau, qui passa pour le plus grand poète lyrique de l'époque, « qu'un des plus sûrs chemins pour arriver au sublime était l'imitation des écrivains illustres qui ont vécu avant nous. » Aussi son sublime consiste-t-il en points d'interrogation, d'exclamation, en faux transports. Il commence par un étonnement prodigieux : que vois-je ? qu'entends-je ? pourquoi les cieux s'entr'ouvrent-ils ? C'est que telle princesse se marie, tel prince est né, tel roi est mort. Sur ce, quelques strophes se succèdent, soutenues par un renfort de

1. Jean LE CLERC, *Parrhasiana*, 1699. Début.

mythologie. On finit sur une comparaison, sur un tableau, sur un trait : et l'ode est jouée. Elle n'est tout à fait réussie, que si la logique, que si le mécanisme de sa structure se dissimulent par les artifices d'un désordre savant. « Ce désordre a ses règles, son art et sa méthode, mais d'autant plus belles qu'elles sont plus cachées, et que les liaisons en sont imperceptibles, comme celles de nos conversations, quand elles sont animées par cette espèce d'ivresse d'esprit qui les empêche de languir. En sorte que ce désordre est proprement la sagesse habillée en folie, et dégagée de ces chaînes géométriques qui la rendent pesante et inanimée... »¹



On pourrait, à la rigueur, plaider les circonstances atténuantes; et même, dans le grand livre de comptes où s'inscrivent nos réussites et nos échecs, mettre en regard de tant de pertes quelques valeurs sauvegardées.

C'est un trop beau rêve que celui de la poésie pure; il n'est de poésie que relative, relative à chaque génération qui passe. Pour que la poésie survive, il suffit qu'une génération, même éprise de raison abstraite, trouve encore quelque charme à ce qu'elle appelle un faux trompeur; il suffit qu'illogique avec elle-même, elle se refuse à suivre l'exemple d'un homme qui veut décidément réduire le vers à la prose; il suffit qu'elle ait encore des écrivains qui, sensibles à la musique, au rythme, lui donnent, si faibles qu'ils soient, l'illu-

1. A propos de l'Ode sur la naissance du duc de Bretagne, 1707.

sion d'une harmonie supérieure. Il n'y a pas de poésie pure; mais il y a une éternelle demande de poésie. Pope parut un poète de génie; et il fut tel, puisqu'il le parut; il satisfit, et au-delà, à la demande timide de son temps.

Dès lors, il ne serait pas entièrement paradoxal de soutenir que même en cette époque aride, il y eut, pour les contemporains, poésie. Pour les Allemands, Canitz fut un poète; et même pour les Français, puisqu'il figura plus tard parmi les modèles qu'on leur présenta, lorsqu'on voulut leur faire goûter le naturel et la simplicité allemandes. Les Italiens offrirent à l'admiration de l'Europe toute une série de poètes : et le miracle est que, malgré tant de raisons qu'ils avaient d'écrire de mauvais vers, ils en écrivirent quelques-uns qui durèrent plus d'un jour, plus d'une année, plus d'un siècle, et qui nous charment aujourd'hui. Ils étaient accablés par la tradition du marinisme, qui leur conseillait de chanter sans se lasser les feux glacés, les glaces ardentes, les douceurs cruelles et les plaisantes rigueurs. Et accablés, plus encore, par les souvenirs antiques; quand ils ne se sentaient pas obligés d'imiter Anacréon, ils se faisaient un devoir d'imiter Pindare. Il y avait encore, pour les embarrasser, la science, nouvelle venue, qu'ils pratiquaient, qu'ils aimaient, et à laquelle ils voulaient absolument faire une place dans leurs vers. Chargées de mots pompeux, anxieuses d'arriver à ce beau désordre qui est le comble de l'art, leurs odes restaient laborieuses et lourdes. Mais un beau jour, même en pindariant, Francesco Redi avait l'idée d'appeler Bacchus

parmi les collines toscanes, de lui faire goûter l'un après l'autre les crus fameux que donnent les vignes lourdes, de le montrer titubant, bégayant, s'enivrant par degrés :

Chi la squallida cergovia
 Alle labbra sue congiugne,
 Presto muore, o rado giugne
 All'età vecchia e barbogia :
 Beva il sidro d'Inghilterra
 Chi vuol gir presto sotterra :
 Chi vuol gir presto alla morte,
 Le bevande usi del Norte...

En prononçant les seuls noms de ces boissons impures, Bacchus a blasphémé; il faut que sa lèvres profanée

Si purifichi, s'immerga,
 Si sommerga
 Dentro un pecchero indorato,
 Colmo in giro di quel vino
 Del vitigno
 Si benigno
 Che fiammeggia in Sansovino...¹

Ce jour-là, une manière de poésie, épaisse et drue, et savoureuse, et originale, malgré sa prétention à rappeler les dithyrambes anciens, fut sauvée. Une autre fois, Vincenzo da Filicaja, songeant à la servitude de sa patrie, fit entendre de beaux cris, d'émouvantes plaintes :

1. *Bacco in Toscana*, 1685.

Celui qui porte à ses lèvres — la bière pâle et triste — meurt vite, ou rarement arrive — à la vieille radoteuse — Qu'il boive le cidre d'Angleterre — qui veut vite aller sous terre — Qui veut vite aller à la mort, — qu'il use des boissons du Nord...

...Se purifie, s'immerge — se submerge — dans une coupe dorée — débordante de ce vin — de la vigne — si bénigne — qui flamboie à Sansovino !



L'Ombre d'Homère à Houdar de la Motte :
« Choisis, tout n'est pas précieux. »

E t'armi, o Francia? e stringi il ferro ignudo
 Contra a me, che a' tuoi colpi armi ho di vetro,
 Nè a me la gloria de l'antico scetro,
 Nè l'antica grandezza a me fa scudo? ¹

Bien plus! concetti, métaphores enflées jusqu'à l'extravagance, figures compliquées, raffinées, torturées; tout le *secentismo*, les Italiens voulurent les bannir de leurs vers. Ils se révoltèrent. Plus de poésie hyperbolique; de la simplicité, du naturel. La maison est surchargée : il faut faire place nette. Que dis-je? Il ne faut même plus de maison, plus de murs, plus de toits : la poésie vraie a besoin de plein air. A Rome, en 1690, des poètes et des sages se sont assemblés; ils ont décidé de tenir leurs réunions dans des bosquets, à ciel ouvert; ils feront revivre l'antique Arcadie, le temps où les hommes respiraient la poésie dans les souffles du vent, le temps où les pasteurs faisaient sortir des mélodies divines de leurs agrestes pipeaux. Hélas! l'exécution d'un projet si beau tourne à la mascarade. Ces Arcades se donnent des lois, c'est leur premier souci; ils s'affublent de noms de bergers, calqués sur le grec; ils essaient en colonies nombreuses, répandues dans toute l'Italie, et plus pédantes encore que l'Arcadie romaine; dans leurs bosquets, ils récitent des vers aussi mauvais que ceux qu'ils voulaient bannir : ce sont les mêmes, ils les tenaient en portefeuille

1. *L'Italia alla Francia, 1700 :*

Tu prends les armes, ô France? et tu serres ton épée nue — contre moi, qui ne puis opposer que des armes de verre à tes coups? — contre moi, que ni la gloire de mon antique sceptre — ni mon antique grandeur ne peuvent protéger?

et ne les ont pas changés. L'entreprise se termina par une faillite. On insiste d'ordinaire sur la faillite : on pourrait insister sur la beauté, sur la noblesse de l'entreprise, si l'on voulait.

On trouverait encore des glanes dans les champs anglais. Sans doute n'y a-t-il pas, chez Prior, de grandes fresques aux couleurs vives : pourtant il sait mettre du charme dans le pittoresque de ses menus tableaux. Il ignore les symphonies puissantes : mais sa mélodie est douce ; et si l'art raffiné que lui ont enseigné les Grecs et les Latins est l'effet d'une seconde nature, celle-ci n'abolit pas tout à fait la première ; Anacréon, Horace son maître préféré, ont poli son talent, ils ne l'ont pas créé. Ses passions ne sont pas vigoureuses ; mais il met bien de la grâce à chanter les doux loisirs, notre peine de vivre et notre peur de mourir, la fuite du temps, et Chloé qui pleure parce que ses fleurs se sont fanées. Il n'a pas de colère, de mépris, de tristesse poignante : mais de temps en temps, une note mélancolique perce dans sa chanson, qui pénètre alors plus profondément dans nos cœurs. Mathieu voyage dans la vieille Angleterre, avec son ami Jean ; il se présente à l'auberge qu'il a connue jadis :

Come here, my sweet landlady, pray how d'ye do?
 Where is Cicely so cleanly, and Prudence, and Sue?
 And where is the widow that dwelt here below?
 And the hostler that sung, about eight years ago?
 And where is your sister, so mild and so dear
 Whose voice to her maid like a trumpet was clear? ¹

1. Matthew PRIOR, *Down Hall, a Ballad*. Publiée pour la première fois en 1723.

Venez ici, ma douce hôtesse, comment allez-vous, je vous prie? —

C'est une gravure anglaise : l'auberge campagnarde, l'hôte attablé, l'hôtesse :

By my troth! she replies, you grow younger, I think.
And pray, Sir, what wine does the gentleman drink?
Why now let me die, Sir, or live upon trust,
If I know to which question to answer you first. ¹

Tout est naturel, familier; puis, sans que le ton semble s'élever, passe dans la réponse l'émoi qui saisit les mortels, quand ils pensent aux neiges d'antan :

Why, things, since I saw you, most strangely have varied,
And the hostler is hanged, and the widow is married.
And Prue left a child to the parish to nurse;
And Cicely went off with a gentleman's purse;
And as to my sister, so mild and dear,
She has lain in the churchyard full many a year. ²

Chez d'autres encore, il ne serait pas difficile de montrer quelque poésie; soit qu'elle parût telle à ceux qui l'entendirent pour la première fois; soit qu'embrumée par les ans, elle ait préservé jusqu'à nous une grâce désuète et touchante.

Mais ce faisant, nous en reviendrions toujours à plaider les circonstances atténuantes; à renoncer

Où est Cécile, si proprette, et Prudence, et Suzy? — Et où est la veuve qui demeurait en-dessous d'ici? — Et le palefrenier qui chantait — c'était il y a huit ans, à peu près? — Et où est votre sœur, si douce et si aimée? — dont la voix sonnait comme un clairon à l'oreille des servantes?

1. *Par ma foi! répond-elle, je crois que vous rajeunissez! — Et dites-moi, Monsieur, quel vin ce monsieur va-t-il boire? — Je veux mourir, ou ne plus vivre que sur parole — si je sais à laquelle de vos questions répondre d'abord.*

2. *Ah! depuis que je ne vous ai vu, les choses ont changé étrangement — et le valet a été pendu et la veuve s'est mariée — et Prudence a laissé un enfant à la charge de la paroisse — et Cécile s'est enfuie avec la bourse d'un monsieur — et quant à ma sœur, si douce et si aimée — elle git dans le cimetière depuis de longues années.*

à l'absolu pour nous contenter du relatif; à constater, avec Carducci, qu'il n'y a guère eu de période moins lyrique que les cinquante premières années du XVIII^e siècle, et donc, que c'est ici le commencement d'une ère de stérilité; et à confesser enfin que les meilleurs des poètes que nous avons cités, à côté de Dante ou de Shakespeare sont de maigres figurants.



Avouons encore que dans la plupart des domaines littéraires s'opéra la même transformation; on perdit le sens des valeurs créatrices; on pensa qu'écrire, c'était imiter, c'était obéir.

Au croisement des routes, des critiques sont postés, pour empêcher que les auteurs ne s'égarent ou pour les remettre dans la bonne voie. Comme dit ce Thomas Rymer, qui a la gloire d'avoir montré que Shakespeare n'entendait rien à la tragédie, les poètes deviendraient bien négligents, s'ils ne sentaient peser sur eux le regard du critique.

Que de critiques! Les défunts ne cèdent pas leur place, Aristote, Horace, Longin, qui n'a jamais été à pareille fête. Et la foule des vivants : le Père Bouhours, le Père Rapin, le Père Le Bossu, docteurs illustres, qui enseignent comment il faut bien penser dans les ouvrages de l'esprit, comment il faut régler les discours et les vers, comment il faut ordonner le poème épique. Toute une troupe anglaise de porte-férules, Gerard Langbaine, Edward Bysshe, Leonard Welsted, John Dennis, et de moindres encore. En Italie, Muratori, Crescim-

beni, Gravina, analysent l'essence de la poésie parfaite, de la parfaite tragédie. En Allemagne, Christian Wernicke explique que la littérature française est arrivée à un haut point de perfection, parce qu'à Paris tout ouvrage, fût-il composé par un auteur célèbre, est aussitôt suivi d'une critique... Quel zèle! quelle aigre autorité! que de gronderies et de disputes! Faut-il plaindre les écrivains, brimés et querellés? — Ils s'accommodaient assez bien au temps, et avaient, somme toute, un double plaisir : orgueilleux, celui de crier en réponse; et paresseux, celui d'obéir.

Boileau vieillit. Dans la préface à l'édition de ses œuvres qu'il donne en 1701, il résume ses principes littéraires avec une vigueur qui ne faiblit pas, et il dit adieu. « Comme c'est ici vraisemblablement la dernière édition de mes ouvrages que je reverrai, et qu'il n'y a pas d'apparence qu'âge comme je suis de plus de soixante et trois ans, et accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue, le public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes et que je le remercie de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des ouvrages si peu dignes de son admiration... » Le public ne se lasse pas; et la preuve, c'est que dans ces mêmes adieux, Boileau adresse un remerciement à M. le comte d'Eryceira, au sujet de « la traduction de mon *Art poétique* faite par lui en vers portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne avec une lettre et des vers français de sa composition... » Dans quel pays l'*Art poétique* n'est-il pas lu, commenté, traduit? Dans quel pays n'a-t-il pas pris valeur

de code? On peut houspiller le méchant Boalò, qui a osé parler du clinquant du Tasse; Boileau, l'orgueilleux Français, qui n'a rien connu, rien estimé au-delà des frontières de son pays : il n'en est pas moins le législateur du Parnasse, l'autorité qui demeure, quand partout ailleurs elle fléchit.

Il n'est plus seulement un personnage, mais une institution : on va le voir à Auteuil, comme s'il s'agissait de la colonnade du Louvre ou des chevaux de Marly. Imaginez une femme de lettres qui n'est pas la dernière venue, Mrs. Montagu; elle va rejoindre son mari, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople; on lui fait lire la traduction d'une poésie turque; et à qui pense-t-elle? A Boileau. — « Il y a de fort belles choses dans ces stances; cette épithète de *Sultane aux yeux de cerf*, qui en anglais n'est pas très agréable, me plaît infiniment; il me semble qu'elle offre une image assez vive du feu qui brille dans les yeux d'une maîtresse indifférente. M. Boileau a observé, avec bien de la justesse, que nous ne pouvons pas juger si telle expression est noble dans le langage des Anciens par l'idée qu'elle nous présente; et que tel mot qui chez eux pouvait être fort agréable, est chez nous quelquefois ou bas ou rebutant à notre oreille... »¹

Boileau n'avait jamais pensé qu'un écrivain pût se dispenser d'avoir du génie : mais laissez faire ses héritiers, ses successeurs; au génie, ils préféreront les procédés; et même ils diront que pour

1. A. M. Pope; d'Andrinople, avril 1717.

écrire de beaux vers, une condition est suffisante : avoir « un goût exquis des règles ». Boileau avait préconisé la séparation des genres : à quelles distinctions misérables, divisions, subdivisions, sous-divisions de subdivisions son précepte aboutira ! Le classicisme était une âme, une volonté ; le pseudo-classicisme est une formule : la différence est là.

La moralité : voilà ce que les héritiers appauvris vont défendre, comme pour se consoler. L'épopée doit être morale, elle a pour but « la réformation des mœurs ». La poésie doit être morale, et même elle doit enseigner les vérités religieuses ; elle est une éthique, elle fait presque partie de la théologie. « Celui-là seul est bon poète, qui accouple de telle sorte l'utile et l'agréable, qu'en divertissant il enseigne, et qu'en enseignant il divertisse. » — « La poésie est une magicienne, mais salutaire ; elle est un délire qui élimine les folies. » Le théâtre, tout spécialement, doit servir d'école ; honni soit l'auteur comique qui rendrait la vertu ridicule, et déguiserait le vice ! La comédie avait trouvé, en Angleterre, une forme originale ; elle tirait ses intrigues de modèles français, surtout de Molière ; mais en les mélangeant, en les épiçant, elle leur donnait un goût particulier ; elle aimait les gros mots et les situations risquées ; elle était immorale, scandaleuse, et gaie, et plaisante : telle un Congreve, un Vanbrugh, la faisaient triompher sur les scènes de Londres. Or un ecclésiastique, Jeremy Collier, se déchaîne contre elle, et publie en 1698 son *Court aperçu de l'immoralité de la scène anglaise*. De la moralité ; c'est de la moralité qu'il nous faut. Eh

quoil le théâtre devrait montrer à tous les yeux l'incertitude de la grandeur humaine et les brusques changements du destin, les malheureuses conséquences de la violence et de l'injustice, la folie de l'orgueil, les crimes de l'hypocrisie; et que fait-il, au contraire? La probité est tournée en dérision; sur la scène anglaise règnent le blasphème, l'impiété, l'indécence; on ne craint pas d'y ridiculiser les ministres du culte! O honte! ô scandale! — Le plus curieux, c'est qu'après des discussions violentes, provoquées par la violence même de Jeremy Collier, la complicité de l'esprit puritain et du moralisme pseudo-classique réussirent à amender la comédie : laquelle, ayant jeté une dernière et plus délicate lueur dans les pièces de Steele, voyant qu'elle ne pouvait plus vivre sous la forme qu'elle aimait, prit le parti de mourir. Vers le même temps, en Italie, on dénonce la *commedia dell'arte*; et on cherche à créer une comédie qui respecte à la fois la raison et les mœurs. Je ne dis pas à Florence ou à Rome, mais à Naples, il se trouve un auteur, Nicolo Amenta, pour renoncer à la verve, aux saillies, aux bouffonneries, aux extravagances — et à la gaieté, et au plaisir : plus de personnages immoraux, d'expressions grossières, d'emportements amoureux; plus de servantes impudiques, de valets gloutons; plus d'intrigues folles. Régularité; moralité...

Posséder une institution d'État, dont la charge principale fût de se prononcer sur les questions de beau langage, et de prendre la défense du bon goût en littérature, c'est un désir qui n'était entré

dans l'esprit d'aucune nation, sauf de la France, dans le temps qu'elle était passionnée de discipline et d'ordre. Maintenant, les voisins enviaient cette Académie française dont les occupations avaient pris peu à peu un caractère rituel, qui avait conquis un prestige qu'aucune autre compagnie ne conférait, et dont tous les actes, un prix décerné au concours, une réception, une harangue, faisaient événement. Le peuple le plus libre du monde, les Anglais voudraient bien en avoir une; en seraient membres M. Prior, qui est comme le La Fontaine de Grande-Bretagne; M. Pope, qui en est le Boileau; M. Congreve, qu'on peut en appeler le Molière¹; M. Swift, qui est impatient de tous les jugs, mais qui se soumettrait volontiers à celui-là.² Après avoir été longuement débattu, le projet échoue. Du moins l'Académie de Berlin se fonde-t-elle en 1700; l'Académie royale espagnole, en 1713. Il n'est pas jusqu'à la lointaine Russie qui n'obtienne son Académie, en 1725.

La critique, qui faisait table rase des institutions du passé lorsqu'elle s'en prenait à la religion ou à la politique, ici, au contraire, est conservatrice; elle accusait les Anciens de faire obstacle au progrès des lumières : ici, elle les invoque comme des dieux protecteurs. Du jugement individuel, elle faisait la règle de toutes choses : ici, elle ne voit pas de salut hors de l'observation des règles; elle transforme les faits d'expérience en impératifs. Si vous voulez écrire une tragédie,

1. VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, XXIV. Sur les Académies.

2. SWIFT, *A proposal for correcting, improving, and ascertaining the english tongue*,... Londres, 1712.

prenez vingt-quatre heures, une salle dans un palais, de l'amour, du devoir, et quelques héros solennels.



En 1711, les Anglais eurent la joie de voir naître chez eux, sur leur propre sol, un nouvel *Art poétique*, écrit par un législateur du Parnasse. Frêle, menu, nerveux; incroyablement sensible à tous les souffles, à toutes les effluves; mais malgré ces différences, et quelques autres, digne successeur de Boileau. Et promis à un long règne, puisqu'au moment où il publia son *Essay on Criticism*, Alexander Pope n'avait encore que vingt-deux ans.

On croit saisir, dans cette œuvre qui devint vite une des plus célèbres de l'époque, un dernier combat. Chez l'auteur de l'Essai sur la critique, deux hommes coexistent et ne s'entendent pas toujours : voire même ils se contredisent souvent. L'un représente la fougue d'un vif tempérament individuel, et l'autre la discipline et l'ordre qui vont décidément triompher. Le premier de ces deux personnages dans un seul individu, donne cours à sa jeune verve, et exprime le sentiment qui existe, avoué ou secret, au cœur de beaucoup d'écrivains : l'agacement, l'impatience, la rébellion contre les critiques. Car on sait que les écrivains sollicitent leurs louanges, mais jugent intolérables leurs condamnations. Pope les traite fort mal : ces gens qui blâment les défauts de mes ouvrages, qui me jugent ou me censurent, quel est leur droit ? Ils ont déclaré un beau jour qu'ils se feraient

critiques, c'est le métier qu'ils ont choisi : ce choix suffit-il à fonder leur supériorité? Comment! le premier sot venu prendra des airs d'importance, et prétendra me régenter! Le premier poète manqué rendra des arrêts sur la valeur de mes vers! Un dramaturge sifflé viendra me dire comment je dois composer des comédies! Qu'ils entendent quelques vérités, à leur tour; et qu'une bonne fois, un écrivain critique les critiques. Pour un mauvais poète, il y a dix mauvais juges; l'arrogance n'est pas un brevet de valeur; avant de condamner, il faut au moins comprendre : un esprit borné, incapable d'adopter le point de vue d'un auteur, ne peut parler qu'à contresens. Que de qualités on serait en droit d'exiger de messieurs les Aristarques! Se sont-ils formé un jugement sûr, par l'expérience et par le travail? Ont-ils de la souplesse d'esprit, de l'intuition? Sont-ils suffisamment modestes pour n'être point jaloux? Sont-ils capables de passer sur les défauts légers, pour souligner les mérites? de donner franchement des louanges, au lieu de les mesurer comme des avaricieux? Sont-ils impartiaux? Hélas! ils sont les serviteurs de la puissance, de la célébrité, des partis politiques, des passions religieuses...

Ces indignations, qui montrent une âme non blasée, un tempérament pour lequel il n'y a pas de pires tempêtes que celles de l'encrier, sont fort plaisantes. Mais il est encore plus curieux de voir de quelle manière le second Pope fait la loi au premier, qui se laisse convaincre un peu trop vite, et qui, au fond, ne s'en prenait aux critiques que pour souhaiter chez eux une plus

éminente dignité. Le Pope raisonneur et raisonnable énonce des préceptes, des dogmes. Il dit qu'il faut suivre la nature, l'infailible nature, pure lumière, éclat divin : mais qu'il faut la suivre, cette nature immuable et universelle, avec le guide de la raison : il est plus beau en effet de diriger Pégase que de l'éperonner, de contenir sa fougue que d'exciter sa vitesse; il importe de modérer la course du noble cheval ailé. L'art est encore la nature, mais la nature perfectionnée, rendue méthodique, heureusement soumise aux convenances. Que les poètes suivent donc les règles que les Anciens ont extraites de la nature; qu'ils apprennent par quels préceptes utiles la savante Grèce nous enseigne à réfréner à propos notre imagination, pour lui rendre à propos son essor! Virgile a éprouvé, un moment, la tentation de se fier à son propre génie; mais il a compris à temps qu'Homère et la nature ne faisaient qu'un; convaincu, étonné, il renonce à son téméraire dessein, et à force de veiller, contraint son œuvre à obéir à des règles aussi rigoureuses que si chaque vers avait passé sous les yeux d'Aristote. Que les poètes estiment donc à leur juste prix les grands modèles du passé : les imiter, c'est encore imiter la nature. De même, qu'ils polissent et repolissent leurs ouvrages! Un style vraiment facile est un effet de l'art, non du hasard; c'est en apprenant à danser qu'on acquiert une démarche aisée. — Ainsi s'exprime Pope, classique. Tout nourri des œuvres de ceux qu'il salue comme ses illustres prédécesseurs, Aristote, Horace, Denys d'Halicarnasse, Pétrone, Quintilien, Longin; Érasme

qui a triomphé de la superstition gothique; Vida qui a traduit la suprématie de l'Italie, au siècle de Léon X; Boileau. Tout fier de cette galerie d'ancêtres devant lesquels il a fait révérence, Pope, se tournant vers les écrivains de son temps, prétend régir et commander à son tour.



Il ne serait pas mauvais d'avoir quelques œuvres à montrer, pour justifier l'excellence des théories; et rien ne devait être plus facile. Connaissant à merveille la façon dont il faut bâtir une épopée, qu'attendent les poètes?

*Excelling that of Mantua, that of Greece,
A wond'rous, unexampled Epick Song,
Where all is just, and beautiful, and strong,
Worthy of Anna's arms, of Malbro's Fire,
Does our best Bard united strength require...*

Dépassant celui de Mantoue, et celui de Grèce; un poème épique merveilleux, inouï, où tout sera juste, et beau, et fort, digne des armes d'Anne et du feu de Malborough — voilà ce qui demande les forces unies de nos meilleurs poètes... Richard Blackmore, qui exhorte ainsi ses compatriotes, a donné lui-même le bon exemple. Le but de la poésie est d'instruire l'esprit, de régler les mœurs; le genre épique, qui est le premier en dignité, est aussi le plus moral; les héros qu'il met en scène enseignent la religion, la vertu, la domination des passions, la sagesse : c'est donc un devoir que d'écrire des épopées. Il est vrai que depuis Homère et depuis

Virgile, personne n'y a réussi : mais cet échec vient moins du manque de génies que de l'ignorance des règles. Aujourd'hui, nous avons comme guides, outre Aristote et Horace, Rapin, Dacier, Le Bossu, Rymer; donc, nous n'ignorons plus rien de ce qu'il faut faire pour exceller : commençons.

Il commence : « Dis-moi, ô Muse »... La Muse lui inspire *Le Prince Arthur*, poème héroïque; *Le Roi Arthur*, poème héroïque; *Elisa*, poème épique; *La Création*, poème philosophique; *Alfred*, poème épique; des dizaines, des douzaines de chants; des milliers et des milliers de vers. Mais Richard Blackmore était meilleur médecin que poète; ses épopées, personne ne les a retenues.

Et la tragédie? Un excellent esprit, un juriste renommé, Gian Vincenzo Gravina, va montrer l'exemple. Il étudie les traités, les poétiques; il ne se contente ni du classicisme français, ni des œuvres de la Renaissance, mais remonte jusqu'à la tragédie grecque, la vraie, la primitive : il la tient, elle ne lui échappera plus. Dans le prologue des cinq pièces qu'il publie à Naples en 1712, Gravina donne la parole à la Tragédie en personne : me voilà! s'écrie-t-elle. Après tant de siècles d'ignorance, j'apparais enfin dans ma forme première! Sous la conduite d'un légiste, d'un orateur, d'un philosophe, escortée de la Raison poétique à laquelle obéissent les règles, dirigée par le flambeau de la critique, j'arrive enfin!.... Cette Muse parle bien : mais les tragédies de Gravina n'en sont pas moins détestables.

A travers l'Europe s'organise un concours général de tragédie; pour obtenir la palme et le prix les diverses nations se mettent au travail; les gens à cothurne s'affairent de tout côté. Crébillon rivalise avec Racine : mais il prodigue les bistres et les noirs. L'étranger rivalise avec la France : ah! s'il pouvait l'éclipser! Du moins n'épargne-t-il ni le temps, ni la peine, ni le nombre des tragédies; pendant des années il s'acharne. Jour mémorable, que celui où le marquis Scipione Maffei fit représenter pour la première fois, à Vérone, — c'était le 12 juin 1713 — une *Méropé* un peu décharnée, mais qui semblait plus classique que les plus classiques des tragédies françaises. Quels applaudissements, d'abord dans sa province, ensuite dans toute l'Italie! Quel triomphe! Quelle admiration pour ces sentiments exaltés, pour ces tirades grandiloquentes, pour ces vers mécaniquement rythmés! La pièce fit grand bruit à travers le monde, traduite, discutée, prônée; et par Voltaire et par Lessing, elle alla, plus tard, jusqu'à Goëthe. Les Anglais aussi avaient bien compris qu'il fallait réformer leur théâtre, bannir les honteuses licences d'un Shakespeare, interdire à la tragi-comédie sa prétention de se confondre avec la tragédie même, supprimer les effets de batailles, de tumultes, de cortèges sur la scène, et ces trompettes et ces tambours, et ces assassinats dont on ne saurait supporter le spectacle, pour peu qu'on ait le goût bien fait; bref, ils aspiraient à la belle tragédie régulière, savamment découpée, dosant la terreur et la pitié, héroïque avec sobriété, et sublime sans emportements. Ils travaillaient de leur mieux. On

voit un Nathaniel Lee composer des *Néron*, des *Sophonisbe*, des *Gloriana*, des *Reines Rivales*, des *Mithridate*, des *Œdipe*, des *Théodose*, des *Lucius Junius Brutus*, et autres, où son génie naturellement confus et brouillon s'efforce de ne pas introduire deux actions dans une seule pièce, d'écartier les épisodes inutiles, de satisfaire l'idole de l'unité de temps, de respecter les convenances, de ne parler qu'en langage noble et pompeux. Voire il y réussit quelquefois, et n'arrive pas très loin de cette régularité qui lui paraît la beauté suprême. La *Venise sauvée*, d'Otway, est déjà un beau succès, et prouve aux étrangers que le théâtre anglais est capable de se montrer à la fois correct et pathétique. Mais l'année 1713 marque enfin la victoire. Alors paraît le *Caton* d'Addison, digne d'être traduit en français sans tarder, tout de suite : Londres, qui possédait déjà un nouveau Boileau, possède un nouveau Racine; et commence la gloire européenne de ce *Caton* solennel. Il est le résultat d'un demi-siècle d'efforts, ou à peu près. Il n'a pas fallu moins de temps aux Anglais pour discipliner ce que leur génie avait d'inculte, et pour produire ce chef-d'œuvre de régularité.

Les Allemands restaient en arrière : ils arriveront cependant, un peu de patience. Gottsched souffre de voir le théâtre allemand dans le chaos; il travaille, lit la Poétique d'Aristote et ses commentateurs, le théâtre des Anciens, les poètes français, jusques et y compris leurs préfaces; aussi ouvre-t-il les yeux, comprenant que l'art dramatique a des règles si bien fondées en raison, si absolues, et d'une si impérieuse nécessité, que

l'Allemagne restera barbare, aussi longtemps qu'elle refusera de les observer. En conséquence, Gottsched travaille de toute manière à posséder les secrets de l'art, et donne triomphalement un *Caton mourant*, en 1732. Il se serait bien borné, explique-t-il, à mettre en allemand le *Caton* d'Addison : mais la pièce n'était pas encore assez régulière, assez desséchée; elle se permettait quelques épisodes, quelques ornements, qui chargeaient mal à propos son architecture. Grâce au Ciel, et à son mérite, toutes les scènes du *Caton* allemand se passent dans une seule salle du château d'Utique, et la durée de l'action « est depuis le midi jusque vers le coucher du soleil ».

Chose étrange à penser, qu'un Voltaire, quand il écrira des tragédies ou des odes, sortira de son génie propre sans que les contemporains s'en aperçoivent, sans qu'il s'en aperçoive lui-même; et voudra recommencer Corneille et Racine ou Boileau. Il y a une tristesse à voir, dès cette époque, et sans attendre que le pseudo-classicisme se développe pendant une durée plus longue que celle qu'aucune école moderne ait jamais remplie, ce fatras de fables sans fraîcheur, de tragédies sans vérité, de vers sans poésie. Poids mort... C'est la rançon des bienfaits que le classicisme avait apportés au monde. Parce que les classiques français avaient atteint un point de perfection sublime, qui a ébloui leurs épigones au point de leur faire croire que leur seule ressource était de les imiter; parce que les écrivains du second ordre, courant au plus facile, aiment recommencer ce qui a une fois réussi; parce que l'esprit géométrique a fait

perdre l'amour des formes souples et des vives couleurs; parce que la raison dominatrice n'a plus toléré des fleurs qui ne fussent que des fleurs, les facultés lyriques se sont desséchées; le génie poétique est entré en léthargie.

CHAPITRE II

LE PITTORESQUE DE LA VIE

Puisque ces champs de fleurs artificielles sont sans mirages, cherchons ailleurs.....

Mr. Spectator prêche à ses lecteurs la sagesse et la mesure : or il s'arrête dans ses propos moralisants, pour vanter les plaisirs de l'imagination, pour affirmer que les délices que procure la vue ne sont pas inférieures à celles de l'intelligence, et même pour admirer les nobles extravagances de Shakespeare : *Juvat integros accedere fontes...* Les théoriciens d'Italie prêchent l'obéissance aux règles : et en même temps, contre les règles, ils réservent les mérites et les droits d'une certaine fantaisie créatrice : au point qu'on a pu voir en eux, avec bienveillance et non sans excès, les prédécesseurs des romantiques. Que d'heureuses contradictions ! Laissez faire les Français, ils sont en train de tout soumettre à leur compas : à moins que les fées ne viennent brouiller, comme par jeu, leurs dessins géométriques. La fin du siècle était austère et morose, pénétrée du sentiment des grands déclin ; aux œuvres majestueuses succédaient les essais critiques ; et tout d'un coup, qu'exige la mode, quels livres s'étaient aux devantures ? Des contes de fées.

Les contemporains de Louis XIV vieillissant, de M^{me} de Maintenon dévote et raisonnable, se délectent des histoires que ma mère l'Oye racontait aux petits enfants. Je veux bien que Descartes ne soit pas aboli tout d'un coup, qu'une citrouille dorée se transforme en carrosse doré, des lézards en laquais à chamarrures, des rats moustachus en cochers à moustaches; et qu'ainsi soient sauvegardés, en quelque manière, les rapports logiques qui sont chers à notre nation. Mais que d'illogisme, aussi! Surgissent des palais somptueux; on n'y voit qu'or et que rubis; la porte est couverte d'escarboucles; et pour entrer, on tire un pied de chevreuil attaché à une chaîne toute de diamants. Les animaux parlent; la biche qui paissait dans les bois, la chatte qui habitait sa chatterie, sont des femmes enchantées; et les oiseaux bleus sont des princes charmants. Ce ne sont que merveilles, fleurs, bijoux, surnaturelles parures : une pièce de toile de quatre cents aunes tient dans un grain de millet, et dépliée, passe à travers le trou d'une aiguille; tous les animaux de la terre, de la mer et du ciel y sont peints, avec la lune, le soleil, et les étoiles. On chevauche des chevaux de bois, qui courent à toute bride, et qui sautent mieux que ceux des Académies; on circule dans un cabriolet attelé d'un gros mouton qui connaît tous les chemins, dans un petit traîneau peint et doré que tirent deux cerfs d'une vitesse prodigieuse, dans une chaise volante traînée par des grenouilles ailées, dans des chariots de feu que des dragons emmènent à travers les airs. On ne reconnaît plus les lois du monde, que

des pouvoirs magiques viennent bouleverser à plaisir; les corps ne sont plus pesants, les rêves sont vrais, la vertu est récompensée, le vice est puni. Quand on quitte enfin ces contes admirables, on trouve la vie si terne et si froide, qu'elle fait peine à vivre.

Des femmes les ont recueillies les premières, ces histoires venues du fond des âges, de si loin qu'on ne sait plus, ces palpitations de l'âme primitive, qui dans toute la création, dans le vent et dans la nuit, dans le printemps et dans l'hiver, ne voyait que magie. Des femmes, elles-mêmes plus instinctives, plus sensibles à ce passé de leur race, gardiennes de l'imagination. Ensuite Charles Perrault est venu; et l'ex-surintendant des bâtiments du Roi, prenant alors des ailes de papillon, des fils de la Vierge, et des rayons de lune, construit ses contes de fées, chefs-d'œuvre fragiles et immortels. La Belle dormait au bois; tout s'était arrêté, même les songes; les lutins ne voligeaient plus, ni les caprices; sur Versailles, sur la ville et sur la cour, planait la tristesse des choses achevées; un coup de baguette, et tout s'éveille, les marmitons se mettent à courir, les valets gambadent, les chevaux s'ébrouent, les oiseaux du bois s'appellent dans les branches, la princesse s'éveille, sourit, et dit au prince qu'il est venu bien tard, qu'elle l'a attendu bien longtemps.



Ceux qui faisaient de vrais voyages n'en rapportaient pas tout ce que nous aimons aujourd'hui,

lente conquête; ils ne transposaient pas leur moi dans les lointains, pour savoir ce qui adviendrait de lui, pour sentir leur âme s'émouvoir au souffle des vents inconnus. Et pourtant, on n'a pas tout dit, quand on n'a parlé que de leurs idées. Étaient-ils de purs esprits? Leurs yeux ne commençaient-ils pas à s'ouvrir devant le pittoresque du monde? N'ont-ils pas offert, à un siècle saturé d'intelligence, des images qui l'ont séduit?

Comme des îles nouvelles dans des océans familiers, apparaissaient encore, en Europe même, des terres merveilleuses. Telle la Laponie, qui sortait peu à peu des ombres cimmériennes. Étranges gens, comme dit François Bernier le voyageur, que ces Lapons au nez camus, que ces « petits courtauds avec de grosses jambes, de larges épaules, le col court, et un visage je ne sais comment tiré en long, fort affreux et qui semble tenir de l'ours; vilains buveurs d'huile de poisson... » Étrange pays, où l'été, le soleil ne se couche pas, et ne se lève jamais, l'hiver; où les chevaux sont remplacés par des rennes; où les hommes glissent au moyen de planches qu'ils s'attachent aux pieds; où les sorciers entrent en transes pour un oui ou pour un non. Si étrange, que les voyageurs semblaient en rapporter « plutôt une description d'un nouveau monde qu'une relation d'une partie de notre continent... »

Des États barbaresques continuaient d'arriver d'étonnants récits, aventures de mer, captivités, fuites et délivrances, amants séparés et retrouvés, martyrs et renégats; on entrevoyait des pachas et des janissaires, de belles éplorées, prisonnières

au sérail, et des Infidèles s'éprenant de leurs larmes, des gardes-chiourme et des galériens penchés sur les avirons, des missionnaires apportant à grande peine, en doublons d'Espagne ou en écus de France, d'énormes rançons. Sans cesse répétées, sans cesse embellies, ces histoires plaisaient toujours. Dénouements des comédies; péripéties des histoires d'amour; et faits réels, plus romanesques que les romans.

De Jérusalem, du Saint-Sépulcre, arrivait au moins une fois une lamentation lyrique. O Jérusalem! ô ville infortunée! ô cité des tombeaux! Les squelettes, les os disjoints, les os brisés que l'on contemple dans les cimetières inspiraient des pensées lugubres, qui s'exhalaient dans une *Contemplation* :

Is this, alas! our boasted mortal State?
Is it for this, we covet to be great?
What Happiness from envied Grandeur springs,
When these poor Reliques once were mighty kings?
O frail uncertainty of human Power,
While Graves can Majesty itself devour!¹

Celui qui se lamente ainsi, ce n'est pas Young dans ses *Nuits*, ce n'est pas Hervey dans ses *Tombeaux*; c'est Aaron Hill le romantique, Aaron Hill le voyageur en Terre Sainte.

Si Louis XIV lut les lettres que le Père de Prémare envoyait de Canton au Père de La Chaise, il dut soupçonner qu'il existait au monde des magots

1. *Tel est donc, hélas! notre état mortel si vanté? — Est-ce pour cela que nous convoitons les grandeurs? — Quel bonheur provient donc des grandeurs enviées — quand ces pauvres reliques ont été jadis des rois tout-puissants? — O fragile incertitude de l'humain pouvoir — puisque la tombe est capable de dévorer la Souveraineté elle-même...*

encore plus étranges que ceux qu'on pouvait voir sur les tableaux des Hollandais. Canton, quelle ville bizarre! Imaginez des rues étroites, où fourmille tout un peuple; portefaix qui vont pieds nus, et qui se coiffent d'un curieux chapeau de paille, qui les protège aussi bien de la pluie que du soleil; au lieu des carrosses, des chaises bizarres, et le Père Prémare lui-même qui se promène dans une chaise fort grande et bien dorée, que six ou huit hommes portent sur leurs épaules; cortèges guerriers, le Tsong-Tou, c'est-à-dire l'intendant de deux provinces, ne sort jamais sans être accompagné de cent personnes pour le moins... « Tout ce que je viens de dire forme, ce me semble, encore une idée de ville assez nouvelle, et qui n'a guère de rapport à Paris. Quand il n'y aurait que les maisons seules, quel effet peuvent faire à l'œil des rues entières où l'on ne voit aucune fenêtre, et où tout est en boutiques, pauvres pour la plupart, et souvent fermées de simples claies de bambous en guise de portes?... »¹ Ajoutez les pagodes desservies par les bonzes, les portes des rues qui se ferment à la tombée du jour; sur le fleuve, toute une ville flottante, des barques dont chacune loge une famille; et les rizières dans la campagne...

Des Indes occidentales, des Iles, arrivait l'image de l'aventure elle-même, des aventuriers les plus aventureux qu'eussent jamais portés la terre ou les eaux. Leur quartier général est l'île de la Tortue, près de Saint-Domingue : ramassis de

1. Lettre du P. DE PRÉMARE au R. P. DE LA CHAISE, confesseur du Roi. A Canton, le 17 février 1699. (*Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, tome I, 1703.)

desperados de tout pays, de toute race, qui vivent sous les lois d'un honneur qui leur est propre, mais qui n'est pas celui du commun des mortels. Ce sont les boucaniers, les flibustiers. Les boucaniers chassent aux bœufs pour en avoir le cuir, ou bien aux sangliers pour en avoir la viande. Armés de longs fusils qu'on fabrique exprès pour eux à Dieppe et à Nantes, suivis de leur meute, aidés de leurs valets qu'ils engagent pour trois ans et qui deviennent ensuite des camarades s'ils sont braves et forts, ils vont poursuivant leur proie : dès qu'une bête est abattue, le maître en tire les quatre gros os, qu'il casse, et en suce la moelle toute chaude : cela lui sert de déjeuner. Ils sont si adroits tireurs, que pour se divertir ils coupent la queue d'une orange sans que la balle touche le fruit; et quelques-uns sont si allègres, qu'ils rejoignent les taureaux à la course et leur coupent le jarret. Durs, violents, intraitables, féroces, toujours prêts à verser le sang, ils sont braves entre les braves, et étrangement sensibles à l'amitié. Les flibustiers sont les chasseurs des mers. S'élançant sur les vagues océanes, ils courent sus aux gros vaisseaux, principalement aux espagnols, qui passent chargés de l'or des Indes; ils montent à l'abordage, ils massacrent l'équipage, le vaisseau est à eux; de bataille en bataille et de victoire en victoire, ils accumulent le butin : jusqu'au jour où, débarqués dans quelque port, ils se ruinent en folies; comme ceux qui, arrivés à Bordeaux après des prises royales, se firent porter en chaise et précéder par des flambeaux, en plein jour.

Par leur courage et par leur férocité, les flibustiers atteignent à la grandeur épique. Ils s'appellent Alexandre, surnommé Bras de fer à cause de la force de son poignet, « qui a autant signalé son nom entre les aventuriers, que l'ancien Alexandre a distingué le sien entre les conquérants »; Pierre le Grand, natif de Dieppe; Roc, dit le Brésilien, natif de Groningue; Morgan le Gallois; le capitaine Montauban, qui a couru pendant plus de vingt années les côtes de la Nouvelle Espagne, de Carthagène, du Mexique, de la Floride, de la Nouvelle-York, les îles Canaries et le Cap Vert. L'Olonois, natif du Poitou, à la tête de vingt et un hommes, vient mouiller devant Cuba; il s'empare du vaisseau qui devait lui donner la chasse, et apprend que, sur ce vaisseau, le gouverneur espagnol avait eu soin de faire mettre un bourreau tout exprès pour pendre les flibustiers. « L'Olonois, à ces mots de bourreau et de pendre, devint tout furieux; dans ce moment il fit ouvrir l'écoutille par laquelle il commanda aux Espagnols de monter un à un; et à mesure qu'ils montaient, il leur coupait la tête avec son sabre. Il fit ce carnage seul et jusques au dernier. » L'Olonois prend Macaraïbo et Gibraltar, dans la province de Vénézuéla. « Tout ayant été ramassé, on trouva qu'en comptant les bijoux, l'argent rompu, prisé à dix écus la livre, il y avait deux cent soixante mille écus, sans le pillage, qui en valait bien encore cent mille; outre le dégât, qui montait à plus d'un million d'écus, tant en églises ruinées que meubles rompus, navires brûlés, et un autre chargé de tabac, qu'ils avaient pris et emmené avec eux,

et qui valait pour le moins cent mille livres. » L'Olonois finit mal : « Il eut le malheur d'être pris par les sauvages que les Espagnols appellent *Indios bravos*, qui le hachèrent par quartiers, le firent rôtir et le mangèrent. »¹

De l'Orient arrivaient les plus beaux contes; car « on sait qu'en fait de merveilleux, les Orientaux surpassent toutes les autres nations. » De 1704 à 1711, Antoine Galland a publié sa traduction des *Mille et une Nuits*. Quand Schéhérazade commença ses récits nocturnes et se mit à déployer, infatigable, les ressources infinies de son imagination, nourrie de tous les songes de l'Arabie, de la Syrie, de l'immense Levant; quand elle peignit les mœurs et coutumes des Orientaux, les cérémonies de leur religion, leurs habitudes domestiques, toute une vie éclatante et bigarrée; quand elle indiqua comment l'on pouvait retenir et captiver les hommes, non par de savantes déductions d'idées, non par des raisonnements, mais par l'éclat des couleurs et par le prestige des fables : alors toute l'Europe fut avide de l'entendre; alors les sultanes, les vizirs, les derviches, les médecins grecs, les esclaves noirs, remplacèrent la fée Carabosse et la fée Aurore; alors les architectures légères et capricieuses, les jets d'eau, les bassins gardés par des lions d'or massif, les vastes salles tapissées de soieries ou d'étoffes de la Mecque, remplacèrent les palais où la Bête attendait que la Belle s'éveillât à l'amour; alors une mode succéda à une autre : mais ce qui ne changea pas, ce fut

1. A. O. OEXMELIN, *De Americaensche Zee-Rovers*, Amsterdam, 1678. Trad. fr., 1686.

l'exigence humaine, qui veut des contes après des contes, des rêves après des rêves, éternellement.

Des images... Les voyageurs ornent leurs récits de dessins et de gravures, les pagodes de la Chine, les céraistes ou les balons ou les talapoins de Siam, les plantes merveilleuses qui poussent dans les jardins de Malabar. Le Père Bouvet fait exécuter des planches qui montreront aux Français, tout surpris, les costumes des mandarins; M. de Fériol, ambassadeur de la cour de France auprès du Grand Seigneur, commande un recueil de cent estampes qui feront voir aux Parisiens les robes somptueuses du Levant. Certains mettent sous les yeux du lecteur, en utilisant ces types exotiques, des scènes, et même des tableaux : un sauvage porte l'allumette au lit de sa maîtresse; dans l'une des pyramides d'Égypte, des explorateurs pénètrent, et leurs torches jettent des lueurs fantastiques sur les tombeaux millénaires. Souvent elles sont pleines de charme, ces gravures qui viennent du lointain, de l'inconnu; on dirait que leur nouveauté rend aux artistes la fraîcheur qu'ils avaient perdue à force de copier les modèles antiques. Quelquefois le voyageur lui-même, sachant bien qu'il touchera plus sûrement les esprits par la représentation directe des formes que par les mots et les phrases, se fait dessinateur : Cornelius Van Bruyn se place devant ses modèles avec la conscience, avec la gravité d'un homme qui remplit un sacerdoce : il prend en charge la vérité.

Mais s'agit-il seulement de livres? Les visi-

teurs bariolés venus des Iles, venus de Bangkok, venus de Pékin, peuplent l'horizon familial. Plus volontiers que jamais, les tapisseries des Flandres prennent pour sujet les quatre parties du monde; les Chinois, qui déjà figurent à l'Opéra et au théâtre de la foire, s'installent sur les paravents et sur les murs; les porcelaines et les laques n'arrivent pas moins vite que les idées de Confucius.

Spinoza, Malebranche, Leibniz : mais aussi Alexandre Bras de Fer et Schéhérazade. Les grands systèmes métaphysiques, fondés en raison; mais aussi, l'imagination qui vagabonde de contes en féeries, l'œil qui rêve en regardant avec quelque effroi le rhinocéros ou la vache marine. Tant d'efforts pour expliquer le monde, en profondeur; et à la surface, ces miroitements et ces jeux:



De la nature naturante, de la vision en Dieu, toute une troupe de gais lurons, paillards, ivrognes, et filous, se soucie autant qu'un poisson fait d'une pomme; la seule harmonie préétablie dont s'occupent ces gaillards est celle qu'ils affirment entre leur gosier et le bon vin. Ils suivent leur chemin, sans se demander d'où ils viennent, sans savoir où aboutit leur route; à quoi bon? L'essentiel est de vivre, un chien vivant vaut mieux qu'un philosophe défunt. Le concret : voilà leur domaine. Ils le parcourent à grande joie, sifflant, chantant, faisant ripaille, profitant des imbéciles et des sots, heureux de vivre; et tant pis pour la mort; et tant pis pour l'au-delà.

Il faut que le type du gueux, du ribaud, du filou, ait en soi une vérité psychologique, une valeur de symbole, ou une puissance d'amusement prodigieuses, pour que, sous des masques divers, il ne cesse jamais de plaire aux générations. Immortel *picaro!* Les fils et les petits-fils de Guzman d'Alfarache et de Lazarillo de Tormes couraient encore le monde, bras-dessus, bras-dessous avec les descendants de Panurge et Meriton Latroon, leur cousin anglais. Mais leur groupe infatigable se renforçait d'apports nouveaux. A Londres, Ned Ward le cabaretier quittait sa taverne, non sans s'être attablé au préalable, avec quelques bons amis, devant deux oies rôties, deux têtes de veau, un énorme morceau de *Chester cheese* : le tout arrosé de nombreuses pintes d'*ale*, pour commencer, et de *port*, pour finir. Quittant donc sa taverne, et croisant au passage Locke, Samuel Clarke, Boyle, ou Newton, il s'en allait à travers les rues, à travers les places, entrant dans d'autres tavernes, et dans les maisons, et dans les églises, et dans les banques, et dans les musées, partout où l'on peut rencontrer des échantillons amusants de cette bizarre espèce qui s'appelle l'humanité. Alors il les décrivait, avec une verve rude, des images primesautières, un vocabulaire savoureux : intarissable, débordant d'humour et d'ironie, de chaque chapitre de son *Espion de Londres* faisant une comédie réaliste : réaliste et gaie, c'est le miracle qu'il accomplissait, qu'il renouvelait tous les jours. Non loin de lui, Tom Brown, bohème entre les bohèmes, satirique entre les satiriques, toujours prêt à louer sa plume pour de l'argent,

toujours enclin à dépenser l'argent qu'il venait de gagner avec sa plume, observait de son côté les folies de la grande ville. Eh quoi ! La vie est-elle autre chose qu'un amusement ? L'un s'amuse avec l'ambition, l'autre s'amuse avec l'intérêt, et cet autre encore avec cette absurde passion, l'amour. Les petites gens s'amuse avec de petits plaisirs, les grands hommes s'amuse à acquérir la gloire : et moi, je m'amuse à penser que tout cela n'est rien, rien d'autre qu'un amusement...

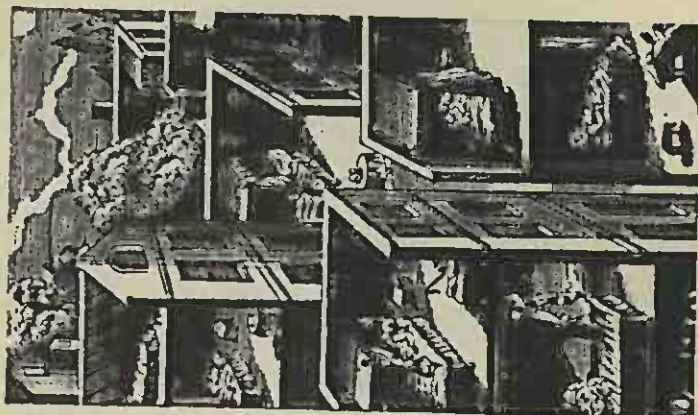
Ainsi parlait ce moraliste à rebours, qui, après avoir bu, aimé, emprunté, et dormi en prison plus que son compte, mourut à quarante et un ans. Cependant, à Paris-Madrid, le Diable boiteux s'amuse de la même manière : au lieu d'entrer par les portes, il aimait mieux soulever le toit des maisons, mais découvrait de même des anti-métaphysiciens, des anti-héros, des gens enfoncés dans la matière, et qui ne pensaient pas s'en trouver plus mal ; ou plutôt ils ne pensaient rien : ils se contentaient d'exister. « Un tableau des soins, des mouvements, des peines, que les pauvres mortels se donnent pour remplir, le plus agréablement qu'il leur est possible, ce petit espace qui est entre leur vie et leur mort. »¹ Rien de mieux ; rien de plus ; sur les réalités transcendantes, aucune question, et, semble-t-il, aucun tourment ; aucune curiosité. Le réel n'est ici que la laideur des âmes et des corps ; on le trouve, pour peu qu'on gratte un peu les apparences ; et on ne trouve que cela. « J'aperçois dans la maison

1. Alain René LESAGE, *Le Diable boiteux*, 1707.

voisine deux tableaux assez plaisants; l'un est une coquette surannée qui se couche après avoir laissé ses cheveux, ses sourcils et ses dents sur la toilette; l'autre un galant sexagénaire qui revient de faire l'amour. Il a déjà ôté son œil et sa moustache postiches, avec sa perruque qui cachait une tête chauve. Il attend que son valet lui ôte son bras et sa jambe de bois, pour se mettre au lit avec le reste. » Ainsi la beauté n'existe pas? Ne peut-on espérer la découvrir encore? « Si je m'en fie à mes yeux, dit Zambullo, je vois dans cette maison une grande jeune fille faite à peindre. — Hé bien, reprit le boiteux, cette jeune beauté qui vous frappe est sœur aînée de ce galant qui va se coucher. On peut dire qu'elle fait la paire avec la vieille coquette qui loge avec elle. Sa taille que vous admirez est une machine qui a épuisé les mécaniques. Sa gorge et ses hanches sont artificielles... Néanmoins comme elle se donne un air de mineure, il y a deux jeunes cavaliers qui se disputent ses bonnes grâces. Ils en sont venus aux mains pour elle. Les enragés! Il me semble que je vois deux chiens qui se battent pour un os. » Il n'y a pas d'idées dans le *Diabte Boiteux*, mais bien plutôt un parti pris d'imagination grotesque ou noire. Lesage atteindra la perfection du genre avec *Gil Blas*, dont la première partie paraît en 1715 : le héros est plus fin, plus spirituel, plus complexe; l'observation est poussée plus loin, l'allure est aisée, naturelle : nous n'en restons pas moins aux antipodes de la tragédie métaphysique.



« Je m'appelle Asmodée,
surnomme le Diable Boiteux. »



« Je vais par mon pouvoir diabolique
enlever le toit des maisons. »

LE DIABLE BOITEUX



Enfin, en arrière-garde, et comme s'ils avaient honte d'appartenir à la troupe, voici des gentils-hommes d'assez fière mine, mais qui ont le défaut de ne jamais se poser le problème moral, ou d'y penser sur le tard, et dont on dirait volontiers ce que l'hôtelier d'Amiens disait de Manon Lescaut et de Des Grieux : ils sont charmants, mais ils sont un peu fripons. Ils ne vivent que pour l'aventure, pour les voyages, pour le jeu, pour l'amour; ils aiment les bons tours, les aimables filouteries, les audaces, les grands coups d'épée qu'ils distribuent libéralement et qu'ils reçoivent quelquefois : mais ils n'en meurent pas. On panse leurs blessures, on les met au lit : huit jours après ils se lèvent, et recommencent leur existence tumultueuse, vertigineuse, et dont le seul récit fait tourner la tête aux paisibles bourgeois. Tous pourraient prendre le nom qu'a donné à l'un de ses héros ce Gatien de Courtilz qui lança de par le monde tant de *picaros* déguisés en seigneurs; tous pourraient s'appeler le chevalier Hasard. Quelle vie! quel rythme effréné! « Le chevalier Hasard n'a jamais connu père ni mère; il est trouvé emmailloté sur la porte d'une église et élevé aux dépens de la paroisse; quitte ses nourriciers pour aller chercher fortune ailleurs; est mis en apprentissage par une dame de qualité chez un orfèvre; abandonne son maître pour aller à l'armée; prend parti dans le régiment de marine de mylord S. T.; le vaisseau où il s'embarque fait naufrage; il se sauve

par miracle avec un autre de l'équipage; s'embarque pour Boston; son ami y est tué dans une querelle de jeu; il venge sa mort au préjudice de l'amour de sa maîtresse; est accusé d'avoir engrossé une fille; prêt à se marier avec une autre; on l'attaque dans la rue, il est blessé d'un coup de pistolet; sa blessure devient dangereuse; on fait pendant ce temps-là des difficultés à son mariage; la fille qui l'accuse veut devenir sa femme; lui fait procès; le frère le veut assassiner; il est encore attaqué une autre fois; reçoit quatre blessures; après sa guérison, sa maîtresse tombe malade de la petite vérole; en meurt... »¹ Si occupé, et d'une telle allure, comment cet agité trouverait-il encore le temps de penser?

Le plus séduisant de ces illustres aventuriers n'est pas le marquis de Montbrun; ni le chevalier de Rohan, prince infortuné; ni même M. d'Artagnan, destiné sans le savoir à une si belle carrière, après avoir dormi pendant cent cinquante ans; mais bien le comte de Grammont, dont Anthony Hamilton se divertit à publier la vie.² Qui ne connaît cette étincelante image, dont un Anglais fit don à nos lettres françaises? Qui n'a suivi le comte de Grammont dans ses années d'apprentissage, dans ses campagnes piémontaises, dans son exil à la cour d'Angleterre dont il fit le scabreux ornement? qui n'a souri à tant d'évocations plai-

1. *Mémoires du chevalier Hasard*, traduit de l'anglais sur l'original manuscrit. A Cologne, chez Pierre le Sincère, 1703. *Argument*.

2. *Mémoires de la vie du Comte de Grammont*, contenant particulièrement l'histoire amoureuse de la cour d'Angleterre sous le règne de Charles II. Cologne, Pierre Marteau, 1713.

santes, au portrait de Matta son compère, à celui de M^{lle} de Saint-Germain ou de la marquise de Sénantes ? qui n'a admiré la liberté du récit, son pittoresque, sa qualité dense et incisive, sa vigueur, son humour ? Laissons Hamilton lui-même nous dire comment il s'est soucié non pas de la moralité, mais du caractère ; non pas du bien ou du mal, mais du relief ; non pas de philosopher, mais de vivre : « Il est question de représenter un homme dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser ; un homme illustre par un mélange de vices et de vertus qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes dans leur opposition. C'est ce relief incompréhensible qui, dans la guerre, l'amour, le jeu, et les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de son siècle... » L'énergie vitale : voilà en effet ce que Grammont a incarné et ce qu'Hamilton a traduit.

Il serait un peu naïf de s'étonner devant le spectacle du grouillement pittoresque des hommes, reflété dans la littérature. Mais à ne regarder que les hauteurs, on l'avait presque oublié.

CHAPITRE III

LE RIRE ET LES LARMES. LE TRIOMPHE DE L'OPÉRA

Je chante les combats, et ce prélat terrible
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur...

Au lieu de travestir l'Énéide, choisir un mince sujet, et le chanter sur le mode épique; dire les querelles et les luttes d'un trésorier de la Sainte-Chapelle et d'un chantre, son ennemi; donner un aspect burlesque aux ornements obligés des grands poèmes, les descriptions, les batailles, les mêlées, les prophéties, les songes : est-ce vraiment provoquer le rire?

Le Lutrin nous a fait rire pourtant, quand nous étions encore à l'école et que nous n'avions pas d'autre pâture; il a fait rire une Europe qui avait deux cents ans de moins que la nôtre et qui n'était pas blasée, l'Europe classique, l'Europe des honnêtes gens. Toute la fleur de l'Europe, puisqu'il n'est guère de pays où cette œuvre plaisante de M. Boileau, le grand satirique, n'ait été admirée, traduite, imitée; puisqu'un des meilleurs médecins de Londres, Samuel Garth, trouva la gloire poé-

tique rien qu'en reprenant le thème, en transformant le *Lutrin* en *Dispensaire*, en remplaçant les chanoines par les médecins, et les chantres par les apothicaires, avec leurs seringues, leurs pilons et leurs mortiers :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londre et des apothicaires
Contre le genre humain si longtemps réunis :
Quel Dieu, pour nous sauver, les rendit ennemis ?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pilule en boulet ?
Ils connurent la gloire : acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie et nous laissaient la nôtre... ¹

De même : prendre pour épigraphe quelques vers de Milton, et leur donner une chute ridicule :

Sing, Heavenly Muse,
Things unattempted yet in Prose or Rhyme,
A shilling... ²

Ayant ainsi donné le ton, chanter en vers quasi solennels le bonheur de l'homme qui possède un shilling, un beau shilling neuf, reluisant et brillant; qui, dès lors, ne craint plus la pauvreté à la face blême, et peut entrer dans une taverne où il commandera bière mousseuse et huîtres fraîches; ne jamais permettre à la mélancolie de se montrer tout à fait, la chasser, dès qu'elle fait mine de s'installer, par quelque tour facétieux

1. VOLTAIRE, à propos du *Dispensary* de Samuel Garth, 1699. Dans le *Dictionnaire philosophique*, article *Bouffon*.

2. *Chante, ô céleste Muse — Des choses encore inouïes en prose ou en vers — Un shilling...* (J. PHILIPPS, *The splendid shilling*, 1701 et 1705.)

— est-ce du comique ? Ce le fut, puisque le *Tatler* déclara que le plus beau poème burlesque qui eût jamais été écrit en langue anglaise était *The Splendid Shilling*, de John Philipps.

De même encore : Pope se met à son écritoire, et compose savamment *La boucle de cheveux enlevée*.¹ Il est fier d'avoir trouvé du nouveau, comme Boileau était fier d'avoir donné une œuvre qui n'avait pas sa pareille en français. Dans tout poème héroï-comique, il faut des machines; c'est là un terme inventé par les habiles, désignant les divinités qui dirigent l'action; des machines dépend le merveilleux. Donc il a eu l'idée d'employer, au lieu des anges et des démons un peu fatigués d'avoir tant servi, des sylphides, des gnomes et des salamandres : personnel emprunté au monde de l'occultisme; car il ne s'agit pas de ne pas emprunter, le fin du fin consiste à trouver de nouveaux prêteurs. Et puis il imagine une autre ressource; s'il décrivait des objets qui ne rentrent pas facilement dans la catégorie poétique, comme serait à dire une partie de cartes, quel mérite ! La difficulté vaincue est le grand art. — Un seigneur amoureux coupe la boucle blonde d'une belle; celle-ci se met fort en colère, et il s'ensuit une grande agitation, parmi les hommes et parmi les lutins. La trame légère d'un poème ancien; quelques fleurs menues habilement brodées; de l'esprit, des chatoiements : est-ce du rire ?

Plus sonore, en tout cas, était le rire italien. La muse, dans les campagnes toscanes, se sentait

1. *The rape of the Lock*, 1712.

plus libre et plus allègre; elle ne faisait pas tant de cérémonies :

Non è figlia del Sol la Musa mia,
Nè ha cetra d'oro o d'ebano contesta :
E rozza villanella, e si trastulla
Cantando in aria... ¹

Certes, elle voulait travestir, elle aussi, les récits héroïques : mais *alla buona*, sans façon; si elle s'embrouillait, comme les fourmis qui rencontrent sur le chemin plâtre ou farine, elle ne faisait que s'en amuser :

Ma canta per istar allegramente,
E acciò che si rallegrì ancor chi l'ode;
Nè sa, nè bada a regole niente... ²

Et donc, elle n'hésitait pas. Plus d'amours éthérées; plus d'honneur sublime; plus d'esprit chevaleresque; les paladins se transformaient en lourdauds, en paillards, en ivrognes :

E Rinaldo ed Orlando in compagnia
S'ubbricano ben bene all'osteria... ³

Cette muse folle et quelquefois grossière traitait sans respect tous les vieux éléments, magies, enchantements, chevauchées, poursuites, embuscades, combats singuliers, maléfiques auberges, prisons, morts lyriques; elle allait d'histoire en histoire, de caricature en caricature, sans se sou-

1. *Ma Muse, à moi, n'est pas la fille du Soleil — elle n'a pas de lyre d'or, ou incrustée d'ébène — C'est une grossière villageoise, et elle se divertit — à chanter en l'air...*

2. *Elle ne chante que pour être en joie — et pour rendre joyeux, aussi, celui qui l'entend; — elle ne connaît pas les règles, elle ne s'en occupe en rien.*

3. *Et Renaud, et Roland, de compagnie — s'enivrent tant qu'ils peuvent au cabaret.*

cier de marcher droit, de se diriger vers quelque but que ce fût; occupée seulement à montrer combien il était facile de rire et de faire rire, à la barbe des cuistres et des pédants.

Les acteurs italiens de la *commedia dell'arte*, on les avait bannis de Paris, en 1697; ils étaient trop hardis, trop brillants, trop gais; on avait fermé leur théâtre. Mais Regnard restait, l'aimable Regnard; et les bourgeois de Paris ne sont pas de nature mélancolique. Il se contentait des intrigues les plus faciles, substitutions, reconnaissances, surprises attendues; des caractères les plus usés du répertoire, usuriers qui étranglent les fils de famille, riches veuves qu'on exploite, mères autoritaires, filles amoureuses, jeunes dissipés; et combien de valets et de soubrettes, pour mener le jeu! Or par un miracle, ou pour mieux dire par son abondance, sa dextérité, son inépuisable verve, son sens des situations et des mots, sa belle humeur irrésistible, de ces éléments usés il tirait un comique qui paraissait chaque fois nouveau. Quoi de plus facile que son *Distrait*? Ce Léandre qui perd une botte en chemin, qui suit la route de Picardie pour aller à Rouen, qui trempe son doigt dans un œuf à la coque et le mord jusqu'au sang, qui se trompe de chambre, qui jette sa montre par terre, qui déclare sa flamme à la belle qu'il n'aime pas, et sa répugnance à celle qu'il aime; qui, après vingt traits du même genre, oublie, le soir de ses noces, qu'il est marié: quoi de plus connu? quoi de plus souvent exploité, et dans un certain sens, de plus conventionnel et de plus banal? C'est simplement un caractère de

La Bruyère étiré en cinq actes. Et ceci dit, vous vous laissez prendre, et vous riez à chaque bévue, comme font les enfants.

Telle scène, telle pièce même, pourraient être tristes; non pas de la tristesse profonde de Molière, puisque les psychologies ne sont jamais creusées. Mais Regnard ne s'aveugle pas au sujet des défauts et des vices des hommes; mais il connaît la puissance de l'argent sur une société qui se décompose; mais il n'hésite pas à peindre des vieillards cassés, fiévreux, épileptiques, paralytiques, étiques, asthmatiques, hydropiques, n'ayant plus qu'une dent dans la bouche, encore tombera-t-elle au premier accès de toux — lesquels convoitent de fraîches jeunes filles. Dans *Le Légataire universel* règne une odeur macabre... N'importe. Ce n'est pas la tristesse que l'on perçoit, mais la gaieté. Les personnages ne sont pas en scène pour autre chose que pour nous divertir un moment, et pour produire des étincelles. Ils sont agiles, ils sont légers, ils gambadent, ils sautillent : car ils ont pris le parti, une fois pour toutes, et même quand il s'agit de la mort, de croire que le remède à tous les maux est un grain de folie. Quand la pièce finira; quand les jaloux et les avarés auront été bernés, quand les Crispin et les Lisette seront pardonnés et absous, quand les amoureux s'épouseront, quand les acteurs tireront leur révérence et que le rideau tombera, le spectateur amusé ne gardera qu'un souvenir :

Il faut bien que je rie
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie... ¹

1. *Le Distrain*, acte I, scène 6.

Nouvel accompagnement en sourdine, et qui contredit les grands airs. Ni Toland, ni Collins, n'étaient des rieurs; de Fontenelle, on n'obtenait guère qu'un sourire, ironique et léger; Jean Le Clerc était grave, et Jurieu, tragique. Bossuet vieillissant était austère, malheur à vous qui riez, car vous pleurerez; Fénelon trouvait que le rire avait quelque chose d'indécent; Louis XIV ne riait plus, à son automne, à son hiver. Mais ils ne représentaient pas toute l'humanité.



Comme le Diable boiteux, découvrons maintenant d'autres demeures. Laissons les farceurs, les buveurs, les *picaros*, les *rogues*, les filous, compagnons sans-souci; et les rieurs; considérons les âmes sensibles, qui ne peuvent vivre sans émotions, sans mélancolie, sans désespoir; allons vers les mortels qui pensent que la raison est inhumaine.

La question n'est pas de savoir si on a jamais cessé de pleurer, ici-bas; mais de déterminer l'époque où l'on crut que l'on pouvait, sans honte, montrer ses larmes.

Voici la scène d'un théâtre; un héros casqué, emplumé, grandiloquent, pompeux, confesse à un autre héros, non moins romain, l'état de son faible cœur :

SERVILIUS.

Mais quand je songe, hélas! que l'état où je suis
Va bientôt exposer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté, dont la foi, la constance,
Ne peut trop exiger de ma reconnaissance,

Je perds à cet objet toute ma fermeté.
 Eh! pardonne, de grâce, à cette lâcheté,
 Qui, me faisant prévoir tant d'affreuses alarmes
 Dans ton sein généreux me fait verser des larmes.

Des larmes! Un héros cuirassé qui ose verser
 des larmes, sur la scène! L'autre est plus indigné
 que touché :

MANLIUS.

Des larmes! Ah! plutôt, par tes vaillantes mains,
 Soient noyés dans leur sang ces perfides Romains.
 Des larmes! Jusque-là la douleur te possède!¹

Les spectateurs s'étonnent, et se demandent
 par quel mystère on n'a pas honte de rire si libre-
 ment au théâtre, tandis qu'on a honte d'y pleurer?²

Voici la chambre de Pierre Bayle; il est en train
 d'écrire à Jacob, son frère; leur mère vient de
 mourir. Il admet qu'on pleure, dans un tel cha-
 grin :

*J'approuve l'excès de vos larmes et je ne trouve
 pas mauvais que vous m'exhortiez à en verser abon-
 damment. La doctrine des stoïques ne doit pas être
 écoutée... La sensibilité que nous ferons paraître aux
 épreuves cuisantes que le ciel nous a envoyées ne
 manquera pas son effet ; c'est pourquoi il faut
 espérer davantage de la tendresse de cœur que de
 la dureté du tempérament. Dieu bénira nos pleurs
 et nos gémissements.....*

1. *Manlius Capitolinus*, tragédie de LA FOSSE D'AUBIGNY, repré-
 sentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du Roi, le
 samedi 18 janvier 1698.

2. LA BRUYÈRE, *Caractères. Des Ouvrages de l'Esprit*.

Et puis Bayle hésite, et se reprend. On a le droit de pleurer; on n'a pas le droit de pleurer toujours :

En disant cela, je ne loue point le naturel dont vous me parlez, lorsque vous dites en propres termes que vous êtes d'un tempérament tendre, et que vous ne pouvez voir ni songer à la moindre chose que vous ne pleuriez épouvantablement. C'est une faiblesse qui ne sied pas bien à un homme, et qui est à peine pardonnable aux femmes. Il faut que dans toutes les rencontres de la vie, tout ce qui appartient à un homme retienne un certain caractère de virilité...

Mais ne l'aurait-il pas blessé? Il se reprend encore: ah! si son frère veut pleurer, qu'il pleure!

Mais comme en reconnaissant la justice de votre douleur immodérée, je n'approuve pas ce grand et universel fond de tendresse que vous vous sentez : ainsi en condamnant un naturel si miséricordieux, je me garde bien de trouver à redire quelque chose à ce débordement de larmes que vous avez versées et que vous versez encore. On peut s'abandonner à cet excès sans perdre la force d'esprit qui doit distinguer notre sexe, et puisque les plus grands Héros et les plus grands Saints ont pleuré, les larmes ne doivent pas passer pour une faiblesse de femme...¹

Une faiblesse de femme... Voici la riche maison bourgeoise où une faible femme écrit des lettres d'amour, en pleurant. Jeune, elle s'était éprise du baron de Breteuil, qui lui avait semblé le plus beau

1. *Unpublished letters of Pierre Bayle*, par J. L. GERIG et G. L. VAN ROOSBROECK. (*The Romanic Review*, July-Sept. 1932).

du monde, et désespérée d'apprendre qu'il n'était pas libre, elle s'était sauvée un jour de la maison paternelle, était partie vers le cloître; on l'avait rattrapée en chemin, et pour la rendre sage, on l'avait mariée, malgré elle; Anne de Bellinzani était devenue la présidente Ferrand. Or la présidente avait revu le baron; elle l'avait aimé avec transport, avec fureur. D'où ces lettres, qui sont parmi les plus belles qu'ait jamais écrites la plume d'une amante, et toutes pleines d'émoi : joie d'un amour que le monde ignore, bien d'autant plus précieux qu'il demeure secret; mélancolie qui provient de ce que ce même amour ne peut s'épanouir, libre et glorieux; colère devant les obstacles qui peu à peu s'accroissent; accents de tendresse quasi maternelle, et cris passionnés; dégoût, à l'idée d'aller retrouver, en quittant son amant, un mari que sa chair abhorre; perspicacité du sentiment, « oui, mon cher, vous m'aimez et je vous adore.... »; mésestime, qui ne suffit pas à abolir l'amour : « J'ai perdu les bonnes grâces de ma famille et je me suis fait un enfer de mon domestique pour un amant qui ne mérite que ma haine. Mais Dieu! c'est le comble de ma misère; je ne puis le haïr, je le méprise, je l'abhorre, mais je sens que je ne le hais pas... » Cette amante-née possède quelques-uns des traits qui feront l'orgueil des héroïnes romantiques, cent quarante ans plus tard. Elle estime que la joie dissipe trop, et que la mélancolie rend l'amour plus sensible; elle est la plus malheureuse femme qui ait jamais aimé; elle est marquée par la fatalité : l'amour, dès son enfance, l'avait regardée comme une victime destinée à ses tour-

ments. Elle verse des torrents de larmes.¹ — Déjà!

La société se corrompait, c'est vrai; la contagion du luxe gagnait de proche en proche, et le luxe exigeait de l'argent, vite gagné, et beaucoup : alors on en demandait à la spéculation, à la loterie, à la tontine, aux cartes. *Turcaret* est de 1709; et *Turcaret*, de laquais devenu partisan, pense qu'avec des écus on achète tout, les belles manières, l'art, le cœur des femmes. Sans doute *Lesage* nous le montre-t-il bafoué, berné, et ruiné, pour finir : reste que l'argent, s'il ne peut tout, corrompt tout; et telle est la morale que dégage de la pièce *Frontin le valet*, parlant avec *Lisette* la servante : « J'admire le train de la vie humaine; nous plumons une coquette; la coquette mange un homme d'affaires; l'homme d'affaires en pille un autre; cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde. » Dans le théâtre de *Dancourt*, petit miroir du temps, à jolies facettes, les plus fausement naïves, les plus corrompues, les plus entêtées d'honneurs et d'argent, ce sont les femmes.

Il est encore vrai qu'on poussait les femmes, vers la philosophie, vers la science : tantôt *Lord Halifax*, et tantôt *Fontenelle*. Il y a des gens pour dire qu'elles doivent s'émanciper tout à fait; car les hommes ont abusé de leur pouvoir afin de les tenir en sujétion, lorsqu'ils ont établi les lois; ils leur ont assigné des occupations frivoles, l'usage a enraciné le mal, l'éducation l'a aggravé : il est grand temps de changer tout cela.

1. *Histoire nouvelle des amours de la jeune Bélise et de Cléante*, 1689. — *Lettres de la Présidente Ferrand au baron de Breteuil*, éd. Eugène Assé, 1880.

Les femmes doivent devenir les égales des hommes, ainsi que le veulent la logique et la raison : se former par les mêmes études, et occuper les mêmes fonctions, dans la magistrature, dans l'enseignement, même dans la conduite des armées, même dans l'Église. Boileau, qui n'a pas oublié les *Femmes Savantes*, n'est pas de cet avis; il grogne, il raille la lubrique, la coquette, la joueuse, la savante, la précieuse, la fantasque; il rappelle sur le mode ironique les douceurs du mariage : mais Perrault défend aussitôt l'honneur du sexe. Boileau, déclare Perrault, est du vieux temps; Boileau fait la satire des femmes, parce qu'il a pris le thème chez Horace et chez Juvénal, et qu'il se croit obligé de répéter tout ce qu'ont dit les Anciens. Mais les Modernes, plus justes, savent que les mœurs d'aujourd'hui sont bien différentes de celles d'autrefois : louées soient les femmes! Un philosophe italien, Paolo Mattia Doria, fait écho, prouvant que « la femme, dans presque toutes les vertus les plus grandes, n'est en rien inférieure à l'homme. »

Tout cela est vrai. Les témoins constatent que les jeunes filles s'émancipent, qu'elles oublient les bons vieux usages, qu'elles font scandale; que les femmes sont effrontées, avides, intéressées. Mais que vienne un grand amour, et ses obstacles : tout d'un coup la passion reprend ses droits, éclate, se traduit en cris déchirants, en sanglots : appel lancé vers un âge proche, qui voudra être, tout entier, passion.



Qu'elle est ingénieuse à transparaître, la sensibilité que certains voudraient bannir du monde ! De l'Angleterre aussi partit un signal ; et ce fut un acteur, Colley Cibber, qui le donna : il avait deviné ce goût secret de son temps. Assez de pièces libertines ! assez de seigneurs débauchés se pavanant sur le théâtre ! Jeremy Collier avait raison, il était plus que temps de ramener les pièces anglaises à la décence, à la moralité. Et la moralité prit le sentiment pour compagnon.

Supposons un mauvais mari, qui a quitté sa femme vilainement pour courir l'aventure, qui a gaspillé tout son bien, comme il dit, en vin vieux et en femmes jeunes, et qui regagne l'Angleterre ruiné, mais toujours cynique ; sans trop nous fatiguer l'imagination, nous l'appellerons Loveless. Supposons, d'autre part, le modèle des épouses, Amanda. Elle n'a pas cessé d'aimer son coquin de mari, et elle veut le ramener à elle. Par une morale directement appliquée ? Non certes ; il s'enfuirait de nouveau. Par le sentiment, bien plutôt ; par le repentir ; par un reste d'affection, peu à peu réveillée ; et même par le plaisir. A la fin, Loveless se rendra compte de ses fautes, et parlera en très humble pénitent : « Oh ! tu m'as sorti de la profonde léthargie du vice..... Que je me mette à genoux, et que je remercie celle dont la conquérante vertu a fini par me soumettre. C'est ici que je veux rester, prosterné de la sorte, pour ma honte ; je veux laver mes crimes dans les

incessantes larmes de la pénitence. » Il a passé par l'école du sentiment.

Cette pièce vertueuse de Colley Cibber, *Love's Last Shift*, « La dernière ruse de l'amour », fut jouée au Théâtre Royal de Londres, en 1696, avec grand succès. Et dès lors s'organisèrent des comédies hybrides, gaies, sérieuses, bourgeoises, morales, avec des relents de l'immoralité ancienne : car on y voyait passer plus d'un personnage emprunté au répertoire, et qui, en conséquence, n'avait pas perdu l'habitude de boire, ou de courir les filles, ou de parler grossièrement, sans respect pour les oreilles chastes. Nouvelles, par quelques scènes fraîches et pures; et utilisant sans scrupule les plus vieux procédés, comme seraient à dire déguisements, mascarades, lettres se trompant d'adresse, quiproquos : Colley Cibber donnait l'exemple, en supposant que Loveless ne reconnaissait pas sa femme Amanda; la physionomie d'Amanda avait été changée légèrement par la petite vérole, expliquait-il. Gauches, chargées, à la fin des actes et quelquefois à la fin des scènes, de petits vers moralisants qui peuvent difficilement passer pour spontanés, ou pour beaux. Mais toutes témoignant d'un même état de conscience, offrant toutes un même trait psychologique pour lequel il leur sera beaucoup pardonné : une réforme morale ne peut pas s'accomplir par l'extérieur, par la force, par l'autorité; il y faut l'adhésion de l'âme. Donc il faut que l'âme s'émeuve, et avant de faire appel à la volonté rénovatrice, soit agitée d'abord, corrigée ensuite, par le sentiment. Un mari qui s'aperçoit des désordres de sa femme

n'obtiendra rien d'elle, s'il n'excite dans son cœur les regrets, les remords. Pour ce faire, il imaginera toute une mise en scène; il suscitera un faux amant, un figurant payé par lui pour la mettre à deux doigts de la faute : et presque coupable, elle sentira l'horreur du mensonge, de la trahison; elle reviendra à la vertu par le dégoût du vice.

On s'attendrira. De vieux domestiques, fidèles comme de bons chiens, reconnaissants de tous les bienfaits que leurs maîtres leur ont prodigués, déploieront aux moments critiques un dévouement admirable. On abandonnera à leur malheureux sort quelques femmes, décidément incorrigibles; mais la plupart seront tendres et douces; et si leur cœur s'égaré, on saura les ramener à temps dans le droit chemin. Chez les hommes, la constance d'un amour sincère ne manquera jamais d'être récompensée, après quelques épreuves. On admirera un père qui ne veut faire à son fils aucune peine; et un fils non moins délicat, non moins affectueux : le meilleur et le plus tendre des pères; le meilleur et le plus tendre des fils : deux sensibles, qui se rétractent dès qu'on les touche. Dans la même pièce se produira une ingénue pure et charmante, qui ne veut pas croire à l'existence du mal, quoiqu'on lui dise. Les personnages les moins sympathiques seront tout au plus un peu rudes de caractère, ou légèrement jaloux. Mais les jalousies s'apaiseront, les rudesses se fondront en douceur, les malentendus seront éclaircis, et tout le monde s'embrassera, en pleurant. Tels *The conscious lovers*, « Les amants réservés », de Steele,

qui marqueront le triomphe du genre, en 1722.

Une partie de la littérature tend à devenir, en somme, « un service obligeant rendu à l'humanité ». ¹



L'Opéra — quelle injure adressée à la raison! Flatter les yeux et les oreilles, et révolter l'esprit : c'est une manière de provocation. Tout chanter, depuis le commencement jusqu'à la fin, et non seulement les déclarations d'amour, mais les discours, les messages, les ordres, les imprécations, les confidences, les secrets : quelle absurdité! « Peut-on s'imaginer qu'un maître appelle son valet, ou qu'il lui donne une commission en chantant; qu'un ami fasse en chantant une confidence à son ami? qu'on délibère en chantant dans un conseil; qu'on exprime avec du chant les ordres qu'on donne, et que mélodieusement on tue les hommes à coup d'épée et de javelot dans un combat...? » — « Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un opéra, je vous dirai que c'est un travail bizarre de poésie et de musique, ou le poète et le musicien, également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage... »

Sans compter le décorateur, autre criminel. Surcharger le théâtre de merveilles en carton, pour remplacer l'intérêt psychologique par des effets extérieurs de surprise et d'étonnement; inven-

1. R. STEELE, *The tender husband, a comedy*, 1705. To Mr. ADDISON, « Poetry... is an obliging service to human society ».

ter des machines extraordinairement compliquées, chars volants, dieux qui montent au ciel, monstres animés : quel contresens ! Bref, à entendre les bons esprits, ceux qui aiment le vrai, le vraisemblable, le logique, et l'ordonné, Saint-Évremond, Boileau et La Bruyère, Addison et Steele, Gravina, Crescimbeni, Maffei, Muratori : l'opéra est irrationnel, l'opéra est parfaitement méprisable. Car enfin, « une sottise chargée de musique, de danses, de machines, de décorations, est une sottise magnifique, mais toujours une sottise... »¹

Précisément : l'opéra était déraisonnable, et l'opéra plaisait ! Voilà le fait que personne ne pouvait nier, la nouveauté qui mettait en colère les défenseurs du bon sens. L'opéra triomphait partout ; il avait conquis Florence, Venise, Rome, Naples, chaque ville italienne. Il s'était installé dans les grands centres musicaux de l'Allemagne, à Dresde, à Leipzig. Il faisait les délices de Vienne, devenue comme sa seconde patrie. Il n'était pas de prince ou de grand duc qui ne voulût avoir son théâtre, ses décorateurs, ses compositeurs, le meilleur *maestro*, le meilleur maître de ballet, la meilleure *prima donna*. Paris faisait une célébrité à Lulli, à Quinault. Londres accaparait Haendel. Madrid était en retard ; M^{me} d'Aulnoy dans sa *Relation du Voyage d'Espagne*, en 1691, racontait, avec un sourire : « Il n'a jamais été de si pitoyables machines ; on faisait descendre les dieux à cheval sur une poutre qui tenait d'un bout du théâtre à l'autre ; le soleil était brillant par le moyen d'une

1. SAINT-ÉVREMOND, *Lettre sur les Opéra*.

douzaine de lanternes de papier huilé, dans chacune desquelles il y avait une lampe; lorsqu'Alcine faisait des enchantements, et qu'elle invoquait des démons, ils sortaient commodément de l'enfer avec des échelles... » Cela va changer : en 1703, une compagnie italienne s'installe à Madrid.

D'où vient cette passion? — Les hommes ont éternellement besoin de pathétique; la tragédie, qui, dès la fin du siècle n'est qu'imitation, que mécanisme, n'en fournit plus. Donc, la musique en fournira. Une exigence psychologique aboutit à une transformation de l'art, à une forme nouvelle.

Vaste synthèse décorative, où collaborent tous les arts; fête des sons, des couleurs, des mouvements rythmés, enchantement des oreilles et des yeux; émotion d'une qualité spécifique toute nouvelle, puisqu'on ne peut l'analyser, puisque sa douceur est sensuelle, puisque le corps lui-même semble se fondre et s'amollir en l'éprouvant; plaisir qui tient des magies et des charmes; inexplicable, profonde, intime volupté : tel était l'opéra. Et quand on l'aurait condamné cent et mille fois, on aurait parlé dans le désert. Les censeurs avaient tort; ils ne comprenaient pas qu'un désir s'était éveillé, et qu'il fallait le satisfaire : le public demandait du merveilleux, du pathétique et du tendre. Les âmes ne voulaient plus être convaincues, mais « alarmées ». ¹ Le changement était là.

Cherchons à préciser encore : ce que l'Europe adoptait d'enthousiasme, c'était l'opéra italien.

1. M^{me} DE SÉVIGNÉ, *Lettre du 8 janvier 1674.*

L'Italie, qui a donné le modèle du genre, est la source inépuisable d'où jaillissent les ondes sonores; elle fournit à l'Europe entière aussi bien la musique que les exécutants; elle est la Mélodie même. Aussi ses mélodrames envahissent-ils toutes les nations voisines. Paris veut lutter; mais le génie qu'il oppose aux Italiens, est italien; et d'ailleurs, c'est seulement la moitié de la France qui résiste, l'autre moitié est conquise. Hambourg reste longtemps fidèle à la musique allemande, mais finit par céder. Le monde de l'opéra n'est plus qu'une colonie italienne.

D'où vient à son tour ce traitement de faveur, et cette hégémonie? — Les librettistes italiens voudraient bien rester fidèles, eux aussi, à la raison souveraine; en lui obéissant, ils se sauveraient du mépris où les critiques les tiennent; ils rivaliseraient en dignité avec les grands auteurs tragiques. L'effort de Benedetto Marcello, d'Apostolo Zeno, fournisseur de Sa Majesté Impériale, et qui veut être le Pierre Corneille de l'opéra, est de régulariser le livret, de lui enlever ses habituelles incohérences, de le resserrer, de le dépouiller, de le rapprocher enfin de la tragédie : plus tard, Métastase finira par justifier le mélodrame au nom de la poétique d'Aristote.

Mais en vain. Victimes de l'illusion littéraire qui régnait encore autour d'eux, et qui mettait l'épopée ou la tragédie au premier rang des productions de l'esprit humain, ils ne pouvaient pas comprendre, ces librettistes acharnés, que la littérature n'était plus qu'une humble servante, à qui la musique imposait ses lois. La musique exigeait

ici un air, là un duo, plus loin un chœur; elle voulait que tant de vers, et de tel rythme, fussent réservés au ténor, à la basse; elle commandait tout, et même le vocabulaire, qui ne devait plus rien offrir que de facile et d'harmonieux. A l'écrivain, elle ne demandait que souplesse et dextérité : il lui restait l'art de s'accommoder, l'art d'obéir au compositeur, au chef d'orchestre, à la *prima donna*. Et la langue italienne, plus riche et plus sonore et plus harmonieuse et plus variée que toutes les autres langues d'Europe, regagnait ici le prestige qu'elle avait perdu quand il s'agissait d'exprimer des idées.

La musique italienne, quelles délices! quel jaillissement, s'échappant des contraintes! quelle chaude richesse! quelle abondance! quelle facilité triomphante! Généreuse, intarissable, elle offrait à un public qui ne pouvait plus se passer d'elle ce que n'avait pas la musique française, ce que n'avait aucune musique d'aucun pays : la verve, le brio, le caractère. Oui, le caractère, toujours marqué, soit pour la vivacité, soit pour la tendresse. Elle ne cherchait pas une harmonie douce, égale, unie, ne procédant que par transitions, prudente, logique : elle osait; elle risquait; et par ses hardiesses mêmes, elle enivrait l'âme. Ce sont encore des contemporains qui le constataient; voire des Français. « Les musiciens français se croiraient perdus s'ils faisaient la moindre chose contre les règles, ils flattent, chatouillent, respectent l'oreille, et tremblent encore sous la crainte de ne pas réussir après avoir fait les choses dans toute la régularité possible; les Italiens, plus hardis, chan-

gent brusquement de ton et de mode, font des cadences doublées et redoublées de sept et de huit mesures sur des tons que nous ne croirions pas capables de porter le moindre tremblement; ils font des tenues d'une longueur si prodigieuse, que ceux qui n'y sont pas accoutumés ne sauraient s'empêcher d'être d'abord indignés de cette hardiesse que dans la suite on croit ne pouvoir jamais assez admirer... » Bref, « ils jettent la frayeur aussi bien que la surprise dans l'esprit de l'auditeur qui croit que tout le concert va tomber dans une dissonance épouvantable, et l'intéressant par là dans la ruine dont toute la musique paraît menacée, ils le rassurent aussitôt par des chutes si régulières, que chacun est surpris de voir l'harmonie comme renaître dans la dissonance même, et tirer sa plus grande beauté de ces irrégularités qui semblaient aller à la détruire... »¹

Plaisir que procure l'audace, plaisir inquiet que donne au moins l'illusion de violer les règles sacro-saintes, plaisir où notre être de chair s'intéresse, où nos nerfs vibrent comme le violon sous l'archet : c'est ce plaisir-là que donnaient tant de compositeurs italiens, aux noms eux-mêmes sonores, qui « charmaient toute l'Europe par leurs excellentes productions ». Quand les élèves de Scarlatti, le plus illustre de ces compositeurs, demandaient au maître pourquoi il professait telle ou telle prédilection, pourquoi il donnait tel ou tel conseil, il n'avait qu'une réponse : *Perchè fa buon sentire.*

1. RAGUENET, *Parallèle des Italiens et des Français en ce qui regarde la musique et les opéras*, 1702.

CHAPITRE IV

LES ÉLÉMENTS NATIONAUX, POPULAIRES, INSTINCTIFS.

Nous avons essayé de voir à l'œuvre quelques-unes des forces qui s'opposent confusément, par leur être même, à ce que toute l'Europe ne soit que critique et qu'analyse, que logique et que raison : recours pour l'avenir; obscure préparation des revanches, encore lointaines, de la sensibilité et de l'imagination. Nous avons regardé ces forces telles qu'elles étaient, acceptant, enregistrant les manifestations de cette vie concrète, dans leur confuse variété. Est-il possible, maintenant, de les dominer, et d'un plus haut point de vue, de discerner quelques-uns des principes autour desquels ces éléments de résistance aiment se grouper ?



Le sentiment des différences nationales : qui l'abolira ? Il met en jeu des valeurs irréductibles ; il procède de raisons que la raison connaît, et d'autres, que la raison ne connaît pas.

A tous les pays tendaient à s'imposer une même

façon de penser, et donc une même façon d'écrire : ordre, précision, sagesse réglée, beauté solide qui s'achète au prix d'une longue patience et d'un ferme labeur : c'est une première vérité. Mais n'est-ce pas une vérité seconde, que chaque pays interprétait à sa manière ce précepte général, et qu'ainsi des différences sensibles, voire même des oppositions, se manifestaient encore dans cette uniformité voulue? Par exemple : l'Angleterre avait accepté le classicisme, en partie sous l'influence de la France, en partie parce qu'elle appelait une réforme intérieure qui disciplinerait sa puissance. Mais ce ne fut jamais qu'un classicisme britannique; un classicisme à part; un classicisme de compromis¹. Allons tout de suite à un exemple saisissant. Swift figure parmi les classiques; et en effet, il a contribué pour une large part à fixer la prose anglaise; il est expliqué dans les classes, et sans doute y sera-t-il expliqué toujours; il a cette solidité dans le mérite, cet incontestable génie qui le fait placer sans qu'on hésite parmi les plus grands écrivains de sa nation. Or quel étrange classique, aux yeux d'un Français d'aujourd'hui; et à bien plus forte raison, aux yeux d'un Français qui jurait par Boileau! Ouvrons le *Conte du Tonneau*; essayons de nous remettre dans l'état d'esprit d'un lecteur du continent, tel qu'il pouvait être en 1704; imaginons sa stupéfaction. Tout d'abord, quel désordre! Cet homme-là ne sait pas composer; il suit la première

1. Voir sur ce point les pénétrantes observations de Louis CAZAMIAN, dans l'*Histoire de la littérature anglaise*, par E. LEGOUIS et L. CAZAMIAN, 1924; p. 694.

idée qui lui passe par la tête, dévie, dévie encore : comme s'il ignorait cette grande ressource de l'art d'écrire qui s'appelle la transition. Il n'écoute que son caprice; ses exordes sont plus longs que ses développements; aucun respect de la logique formelle : et avec cela, il a l'air de se moquer de nous. « Après m'être jeté dans de si vastes détours, je me remets dans le chemin, résolu de suivre désormais mon sujet pas à pas jusqu'à la fin de mon voyage, à moins que quelque agréable perspective ne se présente à ma vue... »

Que penser d'un auteur qui écrit une digression à la louange des digressions? Et quelles extraordinaires images! quelle bizarrerie! quelle frénésie d'imagination! « La sagesse est un renard, à qui souvent on donne en vain la chasse, si on ne le force pas à sortir de sa tanière; c'est un fromage qui est d'autant meilleur qu'il est couvert d'une croûte épaisse, coriace, et dégoûtante; c'est du chocolat, qui devient plus excellent à mesure qu'on approche du fond. La sagesse est une poule dont il faut essayer le chant désagréable, parce qu'il est suivi d'un œuf; elle ressemble à une noix, qui, si elle n'est pas choisie judicieusement, peut vous coûter une dent, et ne vous payer que d'un ver... »

Quelle est encore cette manie de tout attaquer, de tout démolir? Il s'en prend aux catholiques d'abord, mais aussi aux luthériens, aux calvinistes, aux enthousiastes de toute espèce; on n'est jamais sûr qu'après avoir caressé, il ne mordra point; il s'emporte, il entre dans des fureurs, il injurie : c'est un Aristophane fou. Et ces allégories constantes! Et cette ironie! On

n'en finirait pas. Et ces plaisanteries atroces! « J'ai vu la semaine passée le corps d'une femme qu'on avait écorchée; et vous ne sauriez croire combien elle était mise à son désavantage dans cette espèce de déshabillé... »

Combien d'Anglais, tout en admettant la valeur des règles classiques et même en essayant de s'y conformer, n'ont-ils pas eu dans leur cœur un regret pour la liberté perdue! Combien n'ont-ils pas pensé qu'Aristote, et puis Horace, suffisaient bien; et qu'on n'avait pas besoin vraiment d'adopter la sévérité, l'inflexibilité françaises! « Comme si, pour faire d'excellent miel, on venait à rogner les ailes des abeilles, et les réduire à se tenir dans leur ruche ou à ne s'en écarter que peu... Les abeilles veulent se pouvoir étendre dans la campagne, aussi bien que dans les jardins, et choisir elles-mêmes les fleurs qu'il leur plaît... »¹

L'opposition est plus marquée, elle se fait plus tenace et même violente, lorsqu'il s'agit non plus de la littérature, mais des mœurs; lorsqu'il s'agit, en d'autres termes, de défendre une retraite plus profonde, des habitudes enracinées, une manière d'être spécifique. Quand on lit les romans ou les comédies d'une époque qui pourtant accepte à quelque degré l'exemple de la sociabilité française, on est frappé par la puissance des réactions. La France y est représentée comme une impudente, qui délègue à Londres ses maîtres à danser, ses valets corrompus, ses soubrettes entremetteuses,

1. William TEMPLE, *Upon Poetry*, dans les *Miscellanea* de 1692. — *Essai de la poésie dans les Œuvres mêlées*, trad. fr., Utrecht, 1693 et 1694. Amsterdam, 1708.

ses marchandes de modes, ses aventurières, ses marquis vaniteux qui font sottement parade de leurs belles manières, et qui ne sont que des lâches et des fripons. On leur oppose l'Anglais honnête, simple et rude : cette rudesse même est présentée comme une vertu. Mieux vaut garder son franc parler, ses frustes manières, sa force intacte, que de se laisser corrompre par une influence étrangère qui tend à faire d'un homme un mannequin, un hypocrite, un « Beau ». Dans nombre de pièces, Français et Françaises servent ainsi de repoussoir : personnages ridicules, qui sont destinés d'abord à faire la joie du parterre et ensuite à mettre en valeur les qualités, les indestructibles qualités britanniques.

L'Italie se plaint d'être l'esclave de la France; et en effet, dans une certaine mesure, elle le devient. Mais ici encore, gardons-nous des affirmations massives. Car non seulement tels et tels poètes transalpins entretiennent vivante la tradition de l'unité romaine, l'idée que la Gaule n'est après tout qu'une tard venue, l'espoir d'une époque où la souveraine véritable reprendra ses droits; mais puisque classicisme il y a, les théoriciens d'Italie revendiquent les droits d'un classicisme italien, antérieur par sa date aux doctrines françaises, le seul légitime, authentique et pur. Ils continuent obstinément la Renaissance, leur Renaissance : qui oserait leur en contester le mérite? Tandis que les poètes travaillent à imiter Corneille et Racine avec l'intention hautement proclamée de réussir mieux qu'eux, ils vont répétant qu'ils veulent rester fidèles à l'esprit et à l'exemple de

la tragédie grecque : la seule qui compte, et qui leur appartient par droit de découverte et de première exploitation. Qu'a fait la France, après tout ? Elle a altéré, elle a corrompu ces nobles modèles. Elle a efféminé la tragédie antique, elle l'a rendue galante, elle a donné à l'expression de l'amour une place excessive. Le grand maître reste Sophocle : il faut revenir à lui.



De nation à nation, on bataille aussi pour revendiquer la priorité dans le temps. Elles essaient toutes, alors, de descendre jusqu'au fond de leur passé, pour en rapporter des titres de noblesse. Elles possèdent la langue la plus ancienne, la poésie la plus ancienne, la prose la plus ancienne, la civilisation la plus ancienne. Et chacune d'affirmer fièrement que ses voisines ne sont que des prétentieuses, que des parvenues.

Nul pays ne tenta plus courageux effort, dans ce sens, que l'Allemagne. Elle n'était que poussière ; elle était écrasée, humiliée. Subissant toutes les influences et n'en exerçant aucune, elle semblait n'être plus une puissance morale.

Or elle défendait sa vitalité obscure ; et pour affirmer son être, elle combattait sur tous les fronts. L'unité ? Elle la retrouverait aisément par une réforme intérieure, disait Pufendorf, disait Leibniz. — Le droit ? n'existait-il pas un droit germanique antérieur et supérieur au droit romain, au droit canon ? Le droit romain, le droit canon, voilà tout ce qu'on enseignait dans les universités ;

à grande erreur; le temps était venu de restituer sa place au droit national et autochtone. — La langue? Mais la langue allemande était aussi ancienne, et d'ailleurs aussi belle, que le latin; que le grec; que quelque langue que ce fût : la langue allemande remontait aux origines du monde. — La littérature? la littérature allemande n'était inférieure à aucune. C'est ce que démontrait, en 1682, le savant Morhofius. Comme il s'évertuait, comme il accumulait les preuves! Comme on sentait, dans toutes les pages de son livre dense et lourd, l'amour de la patrie allemande! Il disait que l'Allemagne a eu de très glorieux poètes, injustement oubliés, tel Hans Sachs; et de plus anciens, qu'Olaus Rüdbeck revendique à tort pour la Scandinavie. Dans son zèle, il raisonnait même étrangement : l'Allemagne a eu des poètes dont il ne reste pas de trace, mais cela ne veut pas dire qu'ils n'aient jamais existé : il faut qu'ils aient existé, au contraire, puisque chez tous les peuples, la poésie est le genre primitif; et dès lors ils existent, même inconnus, même introuvables...

Cette langue allemande, qui possède la rotondité de la langue grecque, la majesté de la langue romaine, la vénusté de la langue française, les grâces de l'italien, la richesse de l'anglais, la dignité du flamand; cette langue millénaire va donner, ses défenseurs zélés l'espèrent bien, des chefs-d'œuvre qui forceront l'Europe jalouse à reconnaître son mérite. Lorsqu'en 1689 paraît l'*Arminius et Thusnelda* de Caspers von Lohenstein, quel cri de triomphe! Enfin un grand auteur, *patriae amatissimus*, a cherché, a trouvé un sujet digne de la

nation germanique; il a célébré cet Arminius qui a résisté à Rome, non dans ses faibles commencements, mais lorsqu'elle était dans sa plus grande force; il rend à l'Allemagne la couronne de chêne et de laurier. Cris de joies, clameurs triomphales.....

L'appel de la *Sehnsucht*, quel trait plus généralement reconnu de la psychologie de l'Allemagne éternelle? Il ne manque pas, à une époque où les lumières prétendent dissiper toutes les ténèbres de l'âme, et éclairer même l'inconscient. Christian Weise, poète, pédagogue, qui dans toute son œuvre a pratiqué l'émouvante recherche du simple et du naturel, donnait chaque année des pièces au théâtre de l'école qu'il dirigeait : amusement des élèves transformés en acteurs; orgueil des parents. Et le tourment d'une âme insatisfaite apparut dans l'une de ces pièces, *Die unvergnügte Seele*, jouée en 1688. Vertumnus, bien né, bon, qui logiquement devrait être heureux dans la vie, est malheureux : il se sent incapable de jouir des biens qu'il possède, et ne peut même pas dire ce qui lui manque. Il essaie de combler le vide de son âme : par les femmes; par la joyeuse compagnie des buveurs; par les honneurs; par la fréquentation des *Virtuosi* du Parnasse : tout lui est inutile; il tombe dans le désespoir, il est près de mourir; n'y aurait-il donc de contentement que dans la mort? — A ce point, la pièce devient moralisante et perd de son intérêt psychologique. Passe un couple de paysans, Contento et Quiete; ils ont eu leurs infortunes, qui furent grandes, mais ils n'en ont pas moins de goût pour la vie, ne lui

demandant que ce qu'elle peut donner; ils font la leçon à Vertumnus, qui les écoute, et qui se repent.

L'âme insatisfaite est encore timide et modeste; elle manque d'orgueil, elle ne se tient pas pour privilégiée, elle croit qu'elle peut se guérir. Mais nous savons que Vertumnus aura des successeurs qui porteront leur ennui jusqu'à l'exaspération, qui prendront le monde et Dieu lui-même à témoin de leur disgrâce, et que ni Contento ni Quiete ne viendront secourir quand ils auront résolu de quitter ce monde indigne d'eux.

Ils ne songeaient pas, les critiques du temps, qui admiraient l'*Arminius et Thusnelda* ou les vers multiples de Christian Weise, ils ne songeaient pas que l'Allemagne avait produit, déjà, un des plus beaux romans où se fût jamais exprimée une âme collective : le *Simplicissimus* de Grimmelshausen. Picaresque, si l'on veut, par les multiples aventures que le héros traverse : mais d'une saveur si profondément locale, qu'il a défié les traductions, et que pour certains pays, comme la France, il les défie encore. Thème des souvenirs de la guerre de Trente ans, moissons détruites, villages pillés, paysans suppliciés, partout le feu, partout le sang. Thème de l'esprit simple et sain, jeté au milieu d'une civilisation corrompue, et qui, tenté et entamé par elle, finit cependant par en être vainqueur. Thème de la foi, qui traverse la terre comme une forêt de symboles, qui a conscience de vivre au milieu d'une multiplicité provisoire d'illusions en aspirant sans cesse aux réalités éternelles; thème du chrétien qui gagne durement le ciel

en passant par mille épreuves, par l'ignorance, par le péché, par le repentir, par l'espoir qui précède l'éternelle joie : ces thèmes se développent, s'entrelacent, se fondent, reprennent leur tonalité propre, se poursuivent avec une abondance et un éclat incomparables, chantant l'épopée d'un peuple que ses voisins croyaient près de mourir, et qui manifestait, au contraire, son invincible volonté de puissance originale.

On n'avait pas encore inventé, alors, la théorie de la supériorité d'une race sur une autre race. On n'avait pas encore analysé le contenu de ce mot : la patrie. On n'avait même pas pris une claire conscience de ce qu'une nation pouvait être. On n'avait pas encore ajouté, aux sentiments que provoquent dans les âmes l'appel du sol et du clocher, le travail de l'intelligence qui les explique et qui les justifie. Mais on les vivait, ces sentiments-là ; et dès qu'un Italien de l'Italie morcelée, qu'un Allemand de l'Allemagne désunie, qu'un Polonais de la Pologne volontiers en guerre contre elle-même, qu'un Espagnol de l'Espagne sommeillante, croyait qu'on portait atteinte à la qualité profonde, ou seulement à la gloire extérieure de son pays, commençaient les protestations et les disputes ; et devant les caractères nationaux, la raison universelle et égalisatrice perdait ses droits.



Quelquefois, un chant s'élevait ; non pas une ode savamment composée, un madrigal ou une épi-

gramme. Mais un chant quasi barbare : on rapportait qu'un roi scandinave du Moyen Âge, Regner Ladbrog, ayant été mortellement blessé par un serpent, peu avant que le venin lui eût saisi le cœur, chanta des vers en langage runique¹; et ces vers par leur étrangeté pouvaient surprendre ou charmer des contemporains de Guillaume d'Orange et de Louis XIV. Ou bien même, on citait des plaintes qui venaient de fort loin, du pays de ces invraisemblables habitants du pôle, des Lapons. Le chant de la lande d'Orra :

O soleil levant, dont le joyeux rayon
 Invite ma beauté aux plaisirs champêtres,
 Dissipe la brume, éclaircis le ciel,
 Et amène devant moi ma chère Orra.

Ah ! si j'étais sûr de la revoir, ma bien-aimée,
 Je grimperais jusqu'à la plus haute branche de ce sapin;
 Là-haut, dans cet air qui doucement frissonne,
 Et tout à l'entour, je regarderais sans trêve...

Ou bien la chanson du renne :

Hâte-toi, mon renne, et accomplissons d'un pas agile
 Notre voyage d'amour à travers cette lande désolée.
 Hâte-toi, mon renne, tu es encore, encore trop lent,
 Un amour impétueux exige la vitesse de l'éclair...²

Ce n'était pas grand chose, au milieu de tant de vers tournés suivant les meilleurs règles; ç'eût été moins encore, si Addison ne se fût avisé de porter intérêt à ces productions informes, et d'avouer qu'il les aimait. La vieille chanson de Chevy Chace, la douce ballade des deux enfants

1. W. TEMPLE, *Essay upon Heroic Virtue*, dans les *Miscellanea*, *The second part*, London, 1690, pp. 234-235.

2. *Spectator*, N^{os} 366 et 406.

dans la forêt, à la bonne heure : elles étaient naïves et belles; il se plaisait pour son compte, quand il traversait l'Angleterre, à écouter ces chants qui se transmettent de père en fils, et qui font les délices des simples¹. Il est vrai que pour justifier son goût, Addison faisait intervenir Homère et Virgile, montrant que ces vers offraient les mêmes mérites que l'Odyssée, que l'Énéide. Mais heureusement, il ne persistait pas dans cette démonstration savante; et il revenait à vanter le naturel, le spontané, l'expression naïve d'un paysan rentrant du labour et fredonnant sa chanson, — l'expression de l'âme populaire. « Ce chant est une simple copie de la nature, privée de tous les aides et de tous les ornements de l'art...; et il ne plaît pas pour d'autre raison que celle-ci : il est une copie de la nature... »

A un autre pôle de la vie, elle régnait aussi, ou du moins elle tendait à croître, l'idée que le pouvoir populaire était le seul légitime, et que le pouvoir royal ne s'exerçait que par sa délégation. Même dans le royaume de France, il y avait des gens pour rappeler que la Gaule avait été conquise par les Francs; que le peuple franc, tenant son assemblée au Champ de Mars, avait coutume de désigner ses chefs; et qu'ainsi la puissance venait non pas de quelque privilège divin, non pas de quelque tradition romaine, mais d'une investiture donnée par la masse des guerriers à un maître qu'elle choisissait librement. Le peuple n'existait pas encore, en tant que démocratie; mais le

1. *Spectator*, N^{os} 70, 74, 85.

concept du pouvoir populaire se dégageait, chargé d'avenir.



L'instinct : ce n'est pas qu'il fût encore très en faveur, puisqu'il dégoûtait et inquiétait les chrétiens, et puisque les philosophes hésitaient encore à tenir la nature pour parfaitement bonne, la tirant plus volontiers du côté de la raison. Du moins il n'était pas non plus tout à fait absent des préoccupations courantes. Tantôt un médecin honnissait la Faculté, ses préceptes, et préconisait la façon de se soigner soi-même, de conserver la santé par l'instinct. Tantôt un original, parlant de l'inspiration poétique, attribuait son essence à une *furor*, à une folie supérieure, à l'instinct. Et à ce propos, se soustrayant aux efforts intellectuels, et aux disciplines volontaires, il y avait un gêneur que les rationaux avaient bien de la peine à réduire à l'obéissance : le sublime. Quand on avait dit qu'il n'était autre chose que le vrai et le nouveau réunis dans une grande idée, et exprimés avec élégance et précision; que sans le vrai, il ne pouvait y avoir de sublime beauté, ni par conséquent de sublime : on sentait que le procès n'était pas terminé. Aussi, avec une passion jamais satisfaite, interrogeait-on Longin, qui n'avait pas craint de donner une définition de ce mot difficile, et qui avait pour lui le prestige de l'antiquité. Le sublime — ne serait-ce pas, malgré tout, une valeur qui échappe en partie au contrôle de la raison ?

La discussion sur l'âme des bêtes, qui durait depuis Descartes et qui n'était pas près de finir, engageant dans un tournoi toujours ouvert des champions de toute espèce, qu'était-elle donc, sinon une protestation, souvent obscure, en faveur de l'instinct? En plaidant qui pour son cheval favori, qui pour son chien familier, on n'accordait pas aux animaux une âme semblable à celle de l'homme; on ne revendiquait pour eux qu'une parcelle de jugement : mais on voyait bien qu'ils aimaient, qu'ils souffraient, et qu'ils n'étaient pas des machines, puisque les machines ne participaient pas à la sensation : j'attribuerais à l'animal, disait déjà La Fontaine, dans son Discours à M^{me} de la Sablière :

Non point une raison suivant notre manière,
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
 Je subtiliserais un morceau de matière
 Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
 Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
 Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
 Que la flamme...

Je rendrais mon ouvrage
 Capable de sentir, juger, rien davantage,
 Et juger imparfaitement...

Magalotti, le naturaliste de Florence, l'animateur de l'Académie du *Cimento*, était plus hardi, invoquant contre Descartes notre amour pour les bêtes, « le très grand, très tendre, et souvent très fol et très stupide amour que nous avons pour un chien, pour un chat, pour un cheval, pour un perroquet, pour un moineau ». Or Dante l'a dit :

Amor, ch'a nullo amato amar perdona...

Or le Tasse l'a dit :

amiamo or quando
Esser si puote riamati amando;

« nous n'aimons que quand nous pouvons être aimés. » Donc, puisque nous aimons les animaux, c'est qu'ils nous aiment; donc ils ne sont pas privés de sentiment... — Par ces voix dispersées, dans ces circonstances diverses, se marquait encore l'action de cette partie de la conscience qui aspirait au sentiment : bulles qui montaient du fond des étangs, et qui, souvent, venaient mourir à la surface des eaux.

Heureuses nymphes, heureux pasteurs, qui meniez une douce vie près des fontaines et dans la solitude des bois, comme on vous envia, en ces temps arides! Heureux habitants de la Bétique, si simples, et qui vous passiez si facilement, en rêve, de tous les raffinements de la civilisation, comme on vanta votre bonheur, inconnu de ceux qui ont cessé de suivre les lois de la nature! « O combien ces mœurs sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples que l'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtés qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux! » — Heureux sauvage, de quel ton révolutionnaire on proclama que tu devais être le modèle d'une existence parfaite, et que l'Européen devait se faire Huron!

Les gens les plus spirituels annonçaient la
faillite de l'esprit :

Source intarissable d'erreurs,
Poison qui corromps la droiture
Des sentiments de la nature,
Et la vérité de nos cœurs;
Feu follet, qui brilles pour nuire,
Charme des mortels insensés,
Esprit, je viens ici détruire
Les autels que l'on t'a dressés...

Esprit! tu séduis, on t'admire,
Mais rarement on t'aimera;
Ce qui sûrement touchera
C'est ce que le cœur nous fait dire;
C'est ce langage de nos cœurs
Qui saisit l'âme et qui l'agite;
Et de faire couler nos pleurs
Tu n'auras jamais le mérite... ¹

Les gens les moins sensibles, mais les plus
prompts à flairer le vent, dénonçaient les méfaits
de la raison :

C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir;
Qui par cent nouveaux stratagèmes
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes
Parmi les vices nous endort :
Du Furieux fait un Achille,
Du Fourbe un Politique habile,
Et de l'athée un Esprit fort.

Mais vous, mortels, qui dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs
Plaiguez l'ignorance profonde
De tant de peuples différents,

1. CHAULIEU, *Ode contre l'esprit*, 1708.

Qui confondez avec la brute
 Ce Huron caché sous sa hutte
 Au seul instinct presque réduit :
 Parlez : quel est le moins barbare
 D'une raison qui vous égare
 Ou d'un instinct qui le conduit ?¹

On rencontre, dès lors, une expression saisissante de ce sentiment, de ce besoin d'écarter tous les artifices accumulés, le poids des siècles qui courbe nos épaules, l'hypocrisie que nous appelons, sans y croire, moralité. Il y avait une fois un Anglais qui s'appelait Thomas Inkle, troisième fils d'un riche citoyen de Londres; il s'embarqua pour aller faire commerce aux Indes Orientales. Au cours d'une escale, une partie de la troupe dont il était fut massacrée par les Indiens; il s'échappa, se cacha. Une Indienne le découvrit, jeune et belle; elle s'appelait Yarico. Elle aima cet étranger, ce malheureux; elle se donna corps et âme; elle le nourrit, elle le garda; il lui promit de l'emmener en Angleterre, si jamais l'occasion s'en présentait. Un jour ils aperçurent une voile, et firent des signaux : le navire approcha, des matelots débarquèrent, puis les conduisirent à bord : c'était le salut. Mais au long de la route, Thomas Inkle devint rêveur. Que ferait-il de cette femme? Il avait perdu son temps, son capital : il décida de la vendre comme esclave, à la prochaine escale. L'Indienne pleura, gémit, essaya de toucher le cœur de son amant; comme elle était enceinte, Thomas Inkle la vendit plus cher. Ainsi se comportent les civilisés...²

1. Jean-Baptiste ROUSSEAU, *Ode IX, à M. le marquis de la Fare.*

2. *Spectator*, N° 11.

Un jour, Fontenelle rencontre l'instinct sur sa route; et il est surpris, presque vexé de cette apparition. « On entend par le mot d'instinct quelque chose de surajouté à ma raison, et qui produit un effet avantageux pour la conservation de mon être; quelque chose que je fais sans savoir pourquoi, et qui m'est cependant très utile : et c'est en quoi est le merveilleux de l'instinct... » Comme il ne saurait admettre de telles dérogations, et puisqu'il est entendu que le merveilleux n'a pas le droit d'exister, il se livre à la gymnastique d'esprit la plus compliquée, à l'argumentation la plus subtile, pour prouver que l'instinct est seulement une raison qui hésite, une raison qui n'a pas encore choisi, d'une façon consciente, entre plusieurs moyens d'agir qui s'offrent à elle : et dès lors, il se tient pour rassuré.

Nous sommes loin, semble-t-il, de « l'instinct divin » que célébrera Rousseau. Moins qu'on ne croirait, si, au lieu de chercher parmi ceux qui ne peuvent vivre sans les raffinements du monde, nous nous adressons aux tempéraments plus frustes, et si nous trouvons chez un Suisse, Béat de Muralt, une préfiguration de l'apostrophe célèbre de Jean-Jacques :

Depuis que l'homme a perdu son occupation et sa dignité, la connaissance de ce qui le regarde s'est perdue de même, et dans le désordre où nous sommes, nous ne savons pas en quoi notre dignité et notre occupation consistent. Comme l'ordre seul peut nous donner cette connaissance, je pense qu'il y a un seul moyen de rester dans l'ordre : c'est de suivre l'ins-

inct qui est en nous, l'instinct divin qui est peut-être tout ce qui nous reste du premier état de l'homme, et qui nous est laissé pour nous y ramener. Tous les êtres vivants que nous connaissons ont le leur qui ne les trompe point. L'homme, qui est de tous ces êtres le plus excellent, n'aurait-il point le sien, tel qu'il s'étendit sur tout son caractère, et qu'il fût aussi sûr qu'étendu? Il l'a sans doute, et cet instinct est la voix de la conscience, où la Divinité se fait connaître à nous et nous parle... »¹

« L'instinct divin qui est peut-être tout ce qui nous reste du premier état de l'homme, et qui nous est laissé pour nous y ramener » : est-il possible de faire retentir, plus clair et plus haut, l'appel du primitif?

1. *Lettre sur les voyages*, écrite entre 1698 et 1700. Voir l'éd. procurée par Ch. Gould, 1933; p. 288.

CHAPITRE V

LA PSYCHOLOGIE DE L'INQUIÉTUDE, L'ESTHÉTIQUE DU SENTIMENT, LA MÉTAPHYSIQUE DE LA SUBSTANCE, ET LA SCIENCE NOUVELLE.

La psychologie de l'inquiétude.

John Locke renonce aux grands jeux, nous l'avons dit; gagne-petit, il abandonne la recherche des vérités suprêmes, content des vérités relatives que nos faibles mains peuvent saisir. Qui lui demanderait les hauts vols de l'imagination, se tromperait d'adresse; le sage Locke ne lui indiquerait qu'une route paisible vers une certitude modeste, une route plate et sans caprices.

Et cependant, quelles conséquences pour l'avenir, dans son affirmation de principe : la sensation est le fait primitif de l'âme! Car elle provoque, à y bien penser, un bouleversement dans les valeurs hiérarchiques qui semblaient jusqu'alors le plus fermement reçues. Les nobles idées, les plus belles et les plus pures; les préceptes moraux; l'activité de l'âme, tout vient de la sensation. Notre esprit, qui opère sur la sensation même, n'est encore qu'un

ouvrier, qu'un manœuvre : pas de vie rationnelle sans une vie affective qui la commande. La servante est désormais maîtresse; elle s'est installée, elle vient d'acquérir droit d'aînesse et droit de noblesse; ses titres sont inscrits dans l'*Essai sur l'entendement humain*.

Elle n'est pas l'essence de l'âme. — Mais l'essence de l'âme est impossible à saisir; et ce qui est certain, c'est que cette prérogative ne peut plus s'attribuer, en toute hypothèse, à la pensée. Si l'âme était essentiellement pensée, on ne la verrait point passer (comme on la voit) par des degrés très divers, qui vont depuis l'application et la contention la plus forte jusqu'à un état où elle est près de s'abolir. La pensée disparaît totalement dans le sommeil; même chez un homme éveillé, elle traverse des moments de faiblesse et d'obscurité qui sont très voisins du néant : or ces disparitions, ces vicissitudes, ces amoindrissements, ne sont pas le propre d'une essence, mais seulement d'une action, qui, elle, comporte les intermittences et les abandons.

Il y a plus : la psychologie du désir et de l'inquiétude sont la conséquence de ce reclassement de valeurs.

Eh quoi! Locke aurait préparé l'âme de l'Homme de désir? Et Saint-Preux? Et Werther? Et René? — Tous ne sont pas de sa descendance immédiate et directe; mais dans les multiples causes qui transforment la mentalité des générations successives, et dans l'évolution d'une psychologie qui finira par demander au cœur les satisfactions que l'esprit lui aura refusées, comptons,

comptons sans hésiter la philosophie de Locke. Voici ce qu'elle disait avant que le dix-septième siècle ne fût clos :

L'inquiétude qu'un homme ressent en lui-même pour l'absence d'une chose qui lui donnerait du plaisir si elle était présente, c'est ce qu'on nomme désir, qui est plus ou moins grand, selon que cette inquiétude est plus ou moins ardente. Et il ne sera peut-être pas inutile de remarquer en passant que l'inquiétude est le principal, pour ne pas dire le seul aiguillon qui excite l'industrie et l'activité des hommes...¹

Uneasiness : tel est le mot du texte anglais et le traducteur, Pierre Coste, tombe en arrêt sur ce mot, parce qu'il ne trouve pas d'équivalent en français; il le traduit par *inquiétude*, faute de mieux, et il le met en italiques, pour indiquer qu'il s'agit d'un sens particulier et nouveau. Il le rencontrera plusieurs fois, car Locke insiste :

Quiconque réfléchit sur soi-même trouvera bientôt que le désir est un état d'inquiétude; car qui est-ce qui n'a point senti dans le désir ce que le sage dit de l'espérance, qui n'est pas fort différente du désir, qu'étant différée elle fait languir le cœur (Proverbes, XIII, 12); et cela d'une manière proportionnée à la grandeur du désir, qui quelquefois porte l'inquiétude à un tel point qu'elle fait crier avec Rachel : donnez-moi des enfants, donnez-moi ce que je désire, ou je vais mourir?²

1. *Essai sur l'entendement humain*, 1690. Livre II, chap. XX.

2. *Ibid.*, Livre II, chap. XXI. Trad. Pierre Coste.

Ce n'est pas la présence d'un bien donné qui nous fait agir; c'est son absence. Nos actes dépendent de notre volonté; et le mobile de notre volonté est l'inquiétude. Sans l'inquiétude, nous demeurerions engourdis, apathiques : d'elle dépendent nos espérances, nos craintes, nos joies, nos tristesses; d'elle dépendent nos passions; d'elle dépend notre vie. Les disciples de Locke reprendront ce thème et lui donneront toute son ampleur. Condillac, en rendant justice à son maître (entre Aristote et Locke, il n'y a pas eu de philosophe digne de ce nom, pense-t-il) déclarera qu'après lui, il restait à démontrer que l'inquiétude est le premier principe qui nous donne les habitudes de toucher, de voir, d'entendre, de sentir, de goûter, de comparer, de juger, de réfléchir, comme de désirer, d'aimer, de haïr, de craindre, d'espérer, de vouloir; que de l'inquiétude naissent toutes les habitudes de notre âme et de notre corps. Il magnifiera le désir, et définira l'ennui, souffrance de l'âme. Sur Condillac, Helvétius renchérra, insistant sur la puissance des passions, sur la peine que cause l'ennui; montrant que les gens passionnés sont supérieurs aux gens sensés, et qu'on devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné. — On a cherché de multiples façons à expliquer l'avènement de la psychologie romantique, sans songer à regarder du côté de Locke : Locke aboutissait à l'Encyclopédie, Locke donnait naissance aux idéologues : c'est beaucoup. Mais il est aussi l'homme qui a observé dans l'âme l'inquiétude qui nous tourmente, et qui en a fait le principe de notre volonté et de notre action.

Et lorsqu'il s'occupe d'éducation; lorsqu'unissant son expérience de précepteur à son idéal philosophique, il façonne une créature humaine, que cherche-t-il à développer en elle, sinon la spontanéité de la nature? Il se pose en révolutionnaire, et proteste contre la façon dont les enfants sont élevés autour de lui. D'abord ce ne sont pas des ombres; ils ont des bras, des jambes, une poitrine, un estomac; un corps, qu'il faut endurcir par toute sorte de pratiques, afin de le rendre sain et vigoureux. Quant à leur esprit, la raison doit le gouverner : mais non pas la routine; encore moins une autorité appliquée de l'extérieur, et qui s'exercerait sans rencontrer d'adhésion profonde, une règle arbitraire qui s'appliquerait indistinctement à tous. Car il y a, dans chaque enfant, un génie naturel dont il faut tenir compte. « On devrait porter le génie naturel de chaque enfant aussi loin qu'il peut aller. Mais entreprendre d'en joindre à celui qu'il a déjà un autre tout différent, c'est perdre sa peine. Tout ce qui sera ainsi plâtré, ne saurait faire tout au plus qu'une fort méchante figure; on y verra toujours cet air choquant que la contrainte et l'affectation ne manquent jamais de produire. » — « La simple et grossière nature, abandonnée à elle-même, vaut mieux qu'une mauvaise grâce artificielle, et que toutes ces manières étudiées de déguiser et de corrompre le naturel au lieu de le corriger. » Il faut préférer la vertu au savoir : car ce qui importe dans la vie, ce n'est pas de connaître beaucoup de choses, mais d'être honnête et bon. Encore devra-t-on, pour inculquer à l'en-

fant le minimum de savoir qui lui est nécessaire, tenir compte de cette spontanéité à laquelle Locke pense toujours. On choisira le lieu et l'heure, la disposition du moment, la curiosité du jour. L'instruction, proposée comme une tâche obligatoire, comme un lourd fardeau à soulever, est ennuyeuse et désagréable : profitez de telle humeur, de telle disposition momentanée, et vous verrez comme la tâche s'allègera. La nature doit être aidée, corrigée, conduite, mais sans qu'elle s'en doute : au besoin on la truque un peu, pour qu'elle ait l'air plus naturel.

L'individu : voilà au fond ce qui intéresse Locke. Pas d'écoles publiques. Un sage précepteur, qui remplace le père, et qui se sacrifie lui-même sans réserve à son élève. Pas de punitions corporelles, qui avilissent et qui humilient. Le moins de contrainte possible, sauf dans les toutes premières années ; à mesure que le temps s'écoule, plus de liberté. Mille précautions subtiles sont à prendre autour de la jeune plante qui pousse ; mille raisonnements ingénieux sont utiles pour justifier les pratiques qu'on veut lui inculquer. Dans cette éducation qui se croit très simple, et qui est au fond très compliquée et très orgueilleuse ; qui veut être stoïque jusqu'à la dureté, par moments, alors que, le plus souvent, elle demande tout et permet tout à la sensibilité ; qui parle sans cesse de réalités, et qui est pleine de rêves ; dans cette éducation qui est tout à la fois le programme réservé à un élève, et le roman où le maître a inscrit ses révoltes, ses regrets, ses nostalgies, ses désirs : nous prévoyons, ici encore,

l'homme qui devait, soixante-dix ans plus tard, affirmer hautement sa prédilection pour Locke : Jean-Jacques Rousseau.

L'esthétique du sentiment.

« L'esprit philosophique, qui rend les hommes si raisonnables et si conséquents, fera bientôt d'une grande partie de l'Europe ce qu'en firent autrefois les Goths et les Vandales... Je vois les arts nécessaires, négligés; les préjugés les plus utiles à la conservation de la société, s'abolir; et les raisonnements spéculatifs préférés à la pratique. Nous nous conduisons sans égard pour l'expérience, le meilleur maître qu'ait le genre humain. Le soin de la postérité est pleinement négligé. Toutes les dépenses que nos ancêtres ont faites en bâtiments et en meubles seraient perdues pour nous, et nous ne trouverions plus dans les forêts du bois pour bâtir, ni même pour nous chauffer, s'ils avaient été raisonnables de la manière dont nous le sommes. » Celui qui fait entendre ces paroles hardies, est l'abbé Dubos. Ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, qui paraissent en 1719, sont le résultat d'une lente maturation.

Il y avait deux camps, et d'abord ceux qui voulaient réduire l'art lui-même à la pure raison. Qu'est-ce que le beau? qu'est-ce que le bon goût, qui permet de discerner le beau? qu'est-ce que le sublime? Difficiles questions! Il y avait les philosophes; et non point eux seulement, mais tous ceux qui, même non philosophes, par habitude,

par entraînement, par mode, ne se fiaient qu'à l'esprit géométrique pour trouver des solutions. Ils disaient, nous les avons entendus déjà, que le beau était le vrai, ou du moins le vraisemblable; qu'étant la vérité, il contribuait pour sa part à la morale, à la vertu; que le bon goût se fondait sur des principes, sur des modèles, et qu'en conséquence il pouvait prononcer des arrêts certains, suivant des règles bien fixées.

Transposez dans la pratique cette philosophie de l'art : vous aurez l'académisme. L'imitation des Anciens. La connaissance parfaite d'une technique à laquelle tout individu doit réduire son talent. L'observation de la nature : mais en même temps, la manière de corriger, de régulariser cette nature, qui se permet dans le détail bien des caprices et bien des fantaisies. Le Le Brun de Louis XIV, qui, comme Boileau dans son domaine, consacré par le succès, par le temps, par l'autorité royale, est une manière d'institution; ce Le Brun dont le nom seul évoque à nos yeux une série de tableaux solennels et glacés dans leurs grands cadres d'or, enseigne à ses disciples les procédés de l'expression : comment ils doivent rendre la colère, la surprise, l'effroi; ou, ce qui est plus compliqué, l'estime, l'admiration, la vénération. De l'estime à l'admiration : « Le visage reçoit fort peu de changement en toutes ses parties, et, s'il y en a, il n'est que dans l'élévation du sourcil; mais il y aura les deux côtés égaux, et l'œil sera un peu plus ouvert qu'à l'ordinaire, et la prunelle également entre les deux paupières et sans mouvement, attachée sur l'objet qui aura causé l'admi-

ration. La bouche sera aussi entr'ouverte, mais elle paraîtra sans altération, non plus que tout le reste des autres parties du visage. » Ainsi de suite; tout est prévu, classé, réglé. La beauté, c'est la raison mise en recettes.....

Le second groupe est moins nombreux; peintres que ne satisfait plus l'exemple de Le Brun, sculpteurs qui cherchent à s'éloigner des modèles du Bernin pour substituer la grâce à la noblesse et à l'emphase, architectes qui rêvent de construire, au lieu des églises à la manière du *Gesù*, ou des châteaux à la manière de Versailles, de jolies demeures où les libertins de mœurs abriteront leurs amours : une jeunesse impatiente de rompre avec les aînés, avec les maîtres. Et encore, des amateurs qui s'opposent aux professeurs, et qui, se révoltant contre l'académisme, osent revendiquer le droit de chérir ce qui leur plaît : comme Roger de Piles, qui préfère aux Bolonais, Rembrandt, et surtout Rubens, et qui ose le dire effrontément. Il n'est pas exactement un révolutionnaire, en ce sens qu'il ne s'attaque pas de parti pris aux doctrines régnantes; mais un homme qui veut être lui-même : c'est, suivant les cas, un peu moins qu'un révolutionnaire, ou beaucoup plus. Même son manque de parti pris contribue à donner à ses propos un air savoureux de liberté. Par exemple : « Le génie est la première chose que l'on doit supposer dans un peintre. C'est une partie qui ne peut s'acquérir ni par l'étude ni par le travail... » — « Les licences sont si nécessaires qu'il y en a dans tous les arts. Elles sont contre les règles, à prendre les choses à la lettre; mais à les prendre

selon l'esprit, les licences servent de règles quand elles sont prises bien à propos. »¹

Parmi ces indisciplinés, l'abbé Dubos émerge. Parce qu'il réunit de rares qualités, étant à la fois homme du monde et très savant : il n'a pas moins fréquenté les cabinets des médailles que les coulisses de l'Opéra. Parce qu'il a l'esprit fin et vigoureux tout ensemble. Parce qu'il est très français, et cosmopolite. Parce qu'il est homme d'action et philosophe. Parce que la fréquentation de Locke (il l'a connu à Londres, et il s'est assuré, sur le manuscrit, de la fidélité de la traduction de Pierre Coste) l'a amené vers cette source de sensibilité que le grand Anglais avait découverte : et Dubos a compris qu'elle pouvait étancher la soif inexpliquée de ses contemporains. La sensibilité est la source du beau ; et du sublime ; et de l'art. Il se charge de le prouver aux hommes.

Les *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* fourmillent d'idées ; l'abbé Dubos a fait tant d'expériences, il a vu tant de tableaux, entendu tant de comédies, de tragédies, et d'opéras ; il aime tant la causerie, celle qui ne se contente pas de mots et sert d'excitant à la pensée ; il est si ingénieux, même quand il ne tient pas tout à fait la vérité, que son livre donne l'impression d'une richesse infinie. Il veut y mettre de l'équilibre, il le divise en sections : mais les unes sont courtes et les autres longues, les développements s'arrêtent ou se prolongent à leur gré, les thèmes disparaissent après avoir été amorcés, ou se répè-

1. *Abrégé de la Vie des peintres*, 1699.

tent à plaisir : ce n'est plus du tout la grande composition classique, c'est déjà le genre de l'*Esprit des lois*, en moins brillant. La sensibilité qui se dégage non sans peine de l'esprit analytique, s'exprime par les soins d'une intelligence agile, faisant appel à l'exemple et au fait.

Que le pathétique est puissant sur nos âmes! N'est-il pas bien curieux de voir que la poésie et la peinture ne font jamais plus de plaisir que lorsqu'elles réussissent à nous affliger? Dans un appartement destiné à nous plaire, un tableau représentant l'affreux sacrifice de la fille de Jephthé nous retient plus longtemps et nous séduit davantage que les tableaux riants. Un poème dont le sujet principal est la mort d'une jeune princesse entre dans l'ordonnance d'une fête : et cette tragédie charme une compagnie qui ne s'est assemblée que pour se divertir. « J'ose entreprendre d'éclaircir ce paradoxe, et d'expliquer l'origine du plaisir que nous font les vers et les tableaux... »

En effet : le grand ennemi des hommes est l'ennui. Ils le fuient soit par la sensation, soit par la réflexion. Mais le premier moyen a plus de force; les passions nous prennent tout entiers. L'agitation où elles nous tiennent est si vive, qu'à leur prix tout autre état de l'âme nous paraît langueur. Seulement, les passions véritables ont des suites dangereuses; et nous le savons par de pénibles expériences. Que faisons-nous, dès lors? Nous imitons les objets qui auraient excité en nous les passions réelles. Telle est la fonction de l'art. « Les peintures et les poésies excitent en nous ces passions artificielles, en nous présentant les imita-

tions des objets qui sont capables d'exciter en nous des passions véritables. »

Dès lors la formule généralement adoptée : art égale raison, ne vaut plus. Art égale passion; passion épurée, mais intensément rendue. Ce degré d'intensité passionnelle explique la hiérarchie des genres : la tragédie nous touche plus que la comédie; « chaque genre nous touche à proportion que l'objet, lequel il est de son essence de peindre et d'imiter, est capable de nous émouvoir. Voilà pourquoi le genre élégiaque et le genre bucolique ont plus d'attrait pour nous que le genre dramatique. » Et de proche en proche tout est renouvelé, pour la création comme pour la critique, puisqu'il ne s'agit plus que de rendre efficacement les passions, et de savoir si elles sont efficacement rendues. Le secret de l'art, l'abbé Dubos va le chercher jusqu'au plus profond de notre être, jusqu'à la sensation, valeur première : les valeurs intellectuelles ne paraissent jamais que pâles, fades, artificielles, par comparaison. « Je crois », avance-t-il, « que le pouvoir de la peinture est plus grand sur les hommes que celui de la poésie, et j'appuie mon sentiment sur deux raisons. La première est que la peinture agit sur nous par le sens de la vue. La seconde est que la peinture n'emploie pas des signes artificiels ainsi que le fait la poésie, mais bien des signes naturels. C'est avec des signes naturels que la peinture fait ses imitations. » Sensuel, le plaisir que donne le style. Sensuel, le plaisir que donne la musique de la poésie. Le génie, loin d'être un maigre talent qu'on s'efforce en vain de fortifier par l'imitation, par la pratique,

est un don naturel, une force primitive que rien ne peut arrêter, et qui est au-dessus des règles et des codes. Sans doute s'agit-il même d'une force physique : « Ce génie est une fureur divine, un enthousiasme, qui a sans doute des causes physiques, une qualité du sang, jointe à une heureuse disposition des organes. » On le saura plus tard, quand ces explications physiques, aujourd'hui imparfaites, auront acquis plus de sécurité. Mais on peut se demander, dès aujourd'hui, si les causes physiques n'ont pas une part dans les progrès surprenants des lettres et des arts ? si le soleil, si l'air, si le climat, n'agissent pas sur la production des peintres et des poètes ? si ces mêmes forces n'influent pas sur toute la machine humaine ? Les caractères de notre esprit et de nos inclinations dépendent beaucoup des qualités de notre sang ; celles-ci dépendent de l'air que nous respirons, surtout à l'époque de notre formation, de notre enfance : voilà pourquoi, sans doute, les nations qui habitent sous des climats différents, sont différentes par l'esprit comme par les inclinations...

Dubos s'arrête à ce point-là. Que de chemin parcouru ! Et quel signe éclatant d'une double révolte, d'une part contre l'académisme dogmatique, et d'autre part contre l'abstraction rationaliste ! Au moment où l'abbé met ses idées par écrit, le mot *esthétique* n'est pas encore inventé. Il n'apparaîtra qu'en 1735, dans la thèse de docteurat d'un jeune Allemand, Alexandre-Amédée Baumgarten. Nous n'en aurons pas moins, dans les *Réflexions critiques*, l'essai d'une esthétique basée

sur le sentiment. Protestation des couleurs et des sons, de la terre et des eaux et du ciel, de tout ce que nous voyons, entendons, touchons, de tout ce qui fait partie de notre vie sensible, de ce qu'il y a en nous d'affectif, d'animal, et presque de matériel, contre les oublis et les dédains de la pure raison.

La métaphysique de la substance.

Dans la philosophie de Leibniz, il est possible de voir une autre revendication : celle d'une métaphysique qui se base sur la valeur de l'infiniment petit, de l'imperceptible, de l'inconscient, de l'obscur; sur la puissance du dynamisme psychique; sur l'existence de substances simples qui sont comme l'essence de l'instinct vital, l'essence du Moi.

Leibniz ne pouvait admettre que la géométrie donnât l'explication dernière des choses. A l'égard de Descartes, il éprouvait une admiration sincère et aussi une répugnance qui se faisait jour d'opuscule en opuscule, suivant sa manière; jusqu'à ce qu'il écrivît enfin son testament philosophique, la *Monadologie*, en 1714, deux ans avant sa mort. Elle ne fut pas aussitôt publiée; le prince Eugène de Savoie la fit enfermer dans une cassette; il ne la montrait qu'à quelques initiés : trésor caché... Le moment viendra où lettres et traités sortiront de l'ombre, où la cassette sera ouverte, et où la substance spirituelle qu'elle contenait agira comme un ferment.

Descartes lui paraissait trop simpliste, avec la

confusion qu'il commettait entre l'étendue et la substance, entre le mouvement et la force vive. Et trop clair, avec sa façon de tout trancher en deux, de négliger les gradations qui nous font descendre jusqu'aux infiniment petits, d'ignorer les perceptions obscures de l'âme. Ne compter pour rien les perceptions dont on ne s'aperçoit pas, c'est en quoi les Cartésiens ont fort manqué, disait-il expressément dans la *Monadologie* : comme il avait déjà noté dix ans plus tôt, dans ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, qu'à tout moment il existe en nous une infinité de changements dont nous ne nous rendons pas compte, parce que nos impressions sont ou trop petites et en trop grand nombre, ou trop unies. La coutume fait que nous ne prenons plus garde au mouvement d'un moulin ou d'une chute d'eau, quand nous avons habité tout auprès depuis quelque temps; et pourtant, ce mouvement frappe toujours nos organes. Quand nous sommes au rivage, nous entendons le bruit de la mer : il faut donc que nous percevions le bruit de chaque gouttelette de chaque vague : et pourtant, nous n'en avons pas conscience. Ces perceptions insensibles, qui sont l'essentiel de la vie psychologique, Descartes ne les a pas observées. « On est obligé de confesser que la *Perception* et ce qui en dépend, est inexplicable par des raisons mécaniques, c'est-à-dire par les figures et par les mouvements. Et feignant qu'il y ait une machine, dont la structure fasse penser, sentir, avoir perception, on pourra la concevoir agrandie en conservant les mêmes proportions, en sorte qu'on y puisse entrer comme

dans un moulin. Et cela posé, on ne trouvera, en la visitant au-dedans, que des pièces qui poussent les unes les autres, et jamais de quoi expliquer une perception. Ainsi c'est dans la substance simple, et non dans le composé ou dans la machine qu'il la faut chercher... »

Cette substance simple est la Monade, véritable atome de la nature, élément des choses. Ce qui nous frappe en voyant la façon dont Leibniz nous expose les propriétés de cette Monade, qui va soustraire l'explication première de la vie à la physique pour l'attribuer à la métaphysique, c'est la défense, c'est la sauvegarde d'une force psychique individuelle; tandis que Spinoza procède par la réduction du particulier à l'universel, Leibniz cherche un accord où l'universel soit représenté sans que le particulier perde ses droits. La Monade ne peut être altérée ni changée dans son intérieur par quelque autre créature; elle n'a pas de fenêtres, par lesquelles quelque chose pourrait entrer ou sortir. La Monade a, par rapport aux autres Monades ses voisines, ses qualités spécifiques, puisqu'il n'existe jamais, dans la nature, deux êtres identiques. La Monade est sujette au changement, comme tout être créé : mais ce changement même dépend d'un principe interne, et ne vient pas de l'extérieur.

Ce caractère de la Monade est si marqué, qu'une difficulté se présente : puisqu'elle est substance simple, et puisqu'elle ne comporte rien qui ne lui vienne de l'intérieur, ne sera-t-elle pas condamnée à l'isolement? — Non point; par la vertu de l'harmonie préétablie.

Comment Leibniz établit ce merveilleux accord, c'est ce que nous n'avons pas à redire ici, c'est ce que toute histoire de la philosophie explique bien mieux que nous ne saurions le faire. Nous tenons désormais ce dont nous avons besoin pour notre démonstration — L'inconscient. — La valeur substantielle de l'esprit : « Tout esprit étant comme un monde à part, suffisant à lui-même, indépendant de toute autre créature, enveloppant l'infini, exprimant l'univers, est aussi durable, aussi subsistant, et aussi absolu, que l'univers même des créatures. » — La vision poétique d'un pullulement de vie :

Chaque portion de la matière peut être comme un jardin plein de plantes, et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel jardin, un tel étang.

Et quoique la terre et l'air interceptés entre les plantes du jardin, ou l'eau interceptée entre les poissons de l'étang, ne soit point plante, ni poisson : ils en contiennent pourtant encore, mais le plus souvent d'une subtilité à nous imperceptible.

Ainsi il n'y a rien d'inculte, de stérile, de mort dans l'univers ; point de chaos, point de confusion qu'en apparence...¹

Enfin l'affirmation d'une harmonie souveraine, et telle que nous entrons, en nous enivrant d'elle, dans les domaines du pur amour.

1. *Monadologie*, §§ 67, 68, 69.

La Science Nouvelle.

Naples. Du soleil; la joie de vivre. Des cris, du tumulte. Dans les ruelles tortueuses, la foule la plus mobile qui soit au monde. Une vivacité, une curiosité d'esprit sans égales; un intense mouvement de culture. Des conversations passionnées, des assemblées, des salons, où des hommes qui portent allègrement le poids d'un savoir immense, remettent en jeu toutes les questions scientifiques et philosophiques, examinent toutes les doctrines, recueillent tous les faits. A Naples, qui reçoit, parce qu'elle les appelle, les messages de la pensée européenne, et qui sait les adapter à son génie; à Naples, l'originale et la tumultueuse, qui apparaît ici comme un symbole de puissance et de vitalité, naquit, le 23 juin 1668, Giambattista Vico.

Son esprit connut toutes les contraintes, et sut échapper à toutes. Il sut échapper au danger d'être un enfant prodige; au danger d'être un écolier trop docile à ses maîtres, et qui ne jure plus que sur leurs paroles; au danger de devenir captif d'une profession; et même au danger d'être heureux, un des plus menaçants pour ceux qui veulent penser. Il lut Aristote, et tous les Grecs, saint Augustin et saint Thomas, Gassendi et Locke, Descartes et Spinoza, Malebranche et Leibniz, sans être l'esclave de personne, et content de choisir quatre modèles : Platon; Tacite; Bacon, qui a vu « que les sciences humaines et divines ont besoin de pousser plus loin leurs investigations, et que le peu de découvertes qu'elles

ont faites doit être encore corrigé »; Grotius, qui « a réuni dans un système universel du droit toute la philosophie, et qui a appuyé sa théologie sur l'histoire des faits ou fabuleux ou certains et sur celle de trois langues : hébraïque, grecque ou latine, les seules langues savantes de l'antiquité qui nous aient été transmises par la religion chrétienne... » Mais ces génies n'agissent jamais sur lui au point qu'il renonce à reprendre par la base les éléments de leur savoir. Il est douloureusement et magnifiquement lui-même.

Il a les deux sortes d'intelligence, celle qui comprend et celle qui crée. Son impétuosité le fait sortir des chemins qu'il s'est à lui-même tracés; il abonde en métaphores, en visions; il veut être analytique, et tout d'un coup il procède par intuitions sublimes. Il démontre suivant les meilleures règles logiques; et puis, pressé, il déborde sa propre démonstration, moins encore à cause de l'abondance touffue de la matière qu'il traite que par la nature de son esprit. Obstiné, il se répète; impatient, il va trop vite, exposant les résultats alors qu'il n'en est encore qu'aux premiers principes; il a l'ivresse du nouveau, de l'audacieux, du paradoxal, du vrai, découvert sous l'amas des erreurs, et enfin révélé au monde, par lui, Giambattista Vico. Il ne possède pas l'équilibre classique; fougueux, nerveux, maniaque même, il est l'insatisfait : jamais il n'a suffisamment prouvé, corrigé son texte, précisé sa pensée, imposé aux lecteurs ses découvertes merveilleuses. Il est tenace; il n'est pas facile, ni même aimable; il est altier, il est colère; il a

conscience d'une supériorité de génie que ses contemporains n'avouent pas, ne comprennent pas, et il en souffre. Alors il redouble d'efforts pour les persuader; et il engage une lutte contre eux, et contre lui-même. Il faudra bien qu'il finisse par leur communiquer son grand secret, celui de la Science Nouvelle.

Car elle sera nouvelle, d'abord, par la faculté qu'elle emploie de préférence, et qui est l'imagination créatrice. Certes la critique a son rôle et son utilité, mais elle n'est pas d'accord avec le sens profond de la vie : laquelle n'est pas une abstraction, mais une création continue. — Elle sera nouvelle, ensuite, par sa méthode, qui est justement celle que l'on répudie tout à l'entour, la méthode historique. Seulement, l'histoire ne consiste pas dans les récits des historiens : elle se lit dans toutes les traces que l'humanité a laissées d'elle-même sur son passage : la poésie primitive, le langage, le droit, les institutions; tout ce qui fut sa manière d'être — Elle sera nouvelle, encore, par son mouvement : car elle remonte le cours des âges, et va chercher la réalité non pas dans les lointains de l'avenir, mais dans les origines de notre espèce. — Elle sera nouvelle dans son essence. Elle est la connaissance du devenir collectif, de l'être qui se crée et qui se connaît tout à la fois, et qui trouve la garantie de sa certitude dans l'identification du sujet et de l'objet : la science, c'est la création de l'humanité par l'humanité, enregistrée par l'humanité encore. « Du milieu de cette nuit profonde et ténébreuse qui enveloppe l'antiquité, dont nous sommes si éloi-

gnés, nous apercevons une lumière éternelle, et qui n'a pas de couchant, une vérité que l'on ne peut aucunement révoquer en doute : ce monde civil a certainement été fait par des hommes. Il est donc possible, car cela est utile et nécessaire, d'en retrouver les principes dans les modifications mêmes de notre esprit. »



Pauvre et grand Vico! On ne le comprenait pas; on l'écoutait à peine; ses idées étaient trop nouvelles, trop différentes de celles qu'on approuvait autour de lui. Les autres prênaient l'abstrait, le rationnel, rougissaient d'un passé qui leur semblait faire honte à leur civilisation progressive, tenaient l'histoire pour un mensonge et la poésie pour un artifice, bannissaient la sensibilité, cette malade, et l'imagination, cette folle. Mais lui, avec l'entêtement du génie, refusait de considérer le corps immense de l'humanité comme une pièce anatomique, et s'obstinait à retrouver la palpitation de la vie. S'aidant de la jurisprudence, de la philologie, des images, des symboles, et des fables, et devenant peu à peu le familier du passé, il allait jusqu'au fond des abîmes millénaires, pour découvrir à la fois l'histoire de notre évolution et la forme idéale de notre esprit.

On n'acceptait pas le rameau d'or qu'il rapportait. Aussi pouvons-nous entendre encore, dans la *Scienza Nuova*¹, le cri d'une âme indi-

1. *Principii di una Scienza Nuova intorno alla comune natura delle nazioni* (Première édition, 1725 : *Prima Scienza Nuova*. Deuxième édition, 1730 : *Seconda Scienza Nuova*).

gnée. La passion essaie de soulever des phrases trop chargées de pensée pour qu'elles prennent aisément leur vol; et Vico, avide de tout prouver à la fois, craignant de n'en avoir jamais assez dit, pressé, haletant, et lourd, offre à ses contemporains l'œuvre grandiose qui les laisse indifférents. Il faudra trois quarts de siècle pour que ce livre admirable projette enfin son éclat sur l'horizon de l'Europe.

CHAPITRE VI

FERVEURS

Tous ces clochers qui dominent les campagnes, toutes ces cathédrales autour desquelles se serrent les maisons des villes, qui les supplient de monter vers le ciel. L'éclat doré des cierges qui palpitent devant les tabernacles, la voix des prêtres et le chœur des fidèles, le Credo et le Magnificat, le son des cloches, l'odeur de l'encens. Les églises innombrables, et aussi bien les temples, et les synagogues, et les mosquées, et tous les lieux où les hommes s'assemblent pour confesser le mystère qui entoure leur naissance, leur vie, et leur mort, et pour confier à Dieu l'explication suprême que leur seule raison ne peut donner...

L'exigence religieuse défend son éternité.



Vers ce temps-là, les croyants se sentaient menacés par l'effort des libres-penseurs, des athées; quantité d'apologistes signalaient le danger croissant. Et si quelques-uns d'entre eux, sans hésiter, acceptaient la lutte sur le terrain ration-

nel, d'autres cherchaient des armes différentes. Les loups ravisseurs se multipliaient autour du troupeau, il fallait décourager leurs attaques par des défenses nouvelles : à l'impiété déclarée, que réponde une piété plus vive ! Contre ceux qui veillent et qui prient, l'ennemi ne prévaut pas.

« Ce siècle sublime, qu'on peut appeler le siècle de l'esprit, ou encore du pur amour... » Ainsi s'exprimait Henri Bremond, étudiant la vie chrétienne sous l'Ancien Régime; et il montrait que le progrès du cartésianisme n'atténuait chez les âmes pieuses, ni la vivacité de l'adhésion aux vérités fondamentales de la foi, ni la pratique de la dévotion. Parmi les livres de prières qu'il citait à l'appui de ses dires, j'en veux retenir un, naïf et beau, *L'Horloge pour l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement*, qui date de 1674. Cette horloge sainte marque les heures des dangers pressants; l'imagination des fidèles peut se représenter, en l'écoutant sonner, l'assaut des ennemis qui voudraient ruiner la foi, conduits par Satan; chaque heure évoque une vision qui fait frémir. Minuit : Les princes des ténèbres, dans la profonde nuit qui est la partie principale de leur empire, sortent de leurs cavernes, sans se séparer de leurs tourments et des feux qu'ils portent partout, et volent par toute la terre pour assembler leurs suppôts... Cinq heures du matin : Les Saintes Hosties données aux chiens... Mais à chaque offense répond une litanie réparatrice; et les battements de cette horloge redoutable éveillent « un instinct nouveau », « une ardeur secrète », qui n'avaient pas motif de paraître dans la quiétude des jours sans combats.

Une vie sentimentale accrue; c'est peut-être ici le point capital; ici se marquent, encore incertains et confus, les commencements d'une apologétique qui mettra tout un siècle à se développer. Les lumières, d'accord : aucune Église n'est ennemie des lumières. La raison, d'accord : aucune Église ne prétend se passer du concours de la raison. Et cependant, sans tenir compte des formes extrêmes de l'athéisme déclaré, et en ne considérant que les modifications qui s'opèrent dans la moyenne des consciences, à la religion est enlevée l'adhésion d'une certaine force intellectuelle qui veut se séparer de la foi, se passer d'elle et constituer sans elle un idéal humain. « Il est certain que notre siècle est savant et éclairé. On a fait de grands progrès dans les sciences et dans les arts, soit pour leur donner de meilleurs principes, soit pour en établir plus solidement les preuves et les démonstrations. Combien de nouvelles découvertes, combien de nouvelles expériences n'a-t-on pas mises au jour, pour aider l'esprit à pénétrer au-delà de ces limites dans lesquelles la barbarie des siècles précédents retenait les lumières enfermées? — Cependant on peut douter avec raison si la religion a reçu de grands avantages de toutes ces belles recherches; et si elle n'y a point perdu plutôt que gagné... »¹ Elle peut regagner le terrain perdu si elle fait appel à d'autres puissances de l'âme, que ses adversaires méprisent ou nient.

Les preuves métaphysiques de l'existence de

1. Isaac JAQUELOT, *Dissertations sur l'existence de Dieu*, La Haye, 1697. Préface.

Dieu sont assurément les meilleures; mais elles sont inaccessibles « au commun des hommes, qui dépendent de leur imagination ». En faisant appel à leur imagination, à leur sensibilité, l'apologiste de la religion chrétienne peut encore prouver Dieu. Les merveilles de la nature ne montrent-elles pas son existence, sa puissance, sa bonté? Argument qui n'est pas nouveau, mais qui prend une valeur nouvelle si on met sur lui l'accent, si la démonstration devient effusion. On entre alors dans un état admiratif qui explique tout, dans un état lyrique qui emporte tout. Voyez les bois : « En été, ces rameaux nous protègent de leur ombre contre les rayons du soleil; en hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme... » — Voyez les eaux : « Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air; toute la face de la terre serait sèche et stérile; il n'y aurait que des animaux volatiles; nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce pour la navigation. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux; les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans

l'eau... » Voyez les airs et voyez le feu; voyez les astres, et cette aurore qui « depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour; elle le commence à point nommé, au moment et au lieu réglé. » Voyez les animaux : « l'éléphant, dont le cou serait trop pesant pour sa grosseur, s'il était aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe... »¹.

Encore un peu de temps, et viendra Nieuwen-tijt, et viendra l'abbé Pluche, qui, devant une clientèle innombrable, démontreront l'existence de Dieu par les merveilles de la nature : puis viendra Bernardin de Saint-Pierre; et puis Chateaubriand.



A ce point de notre route, et sur le seuil des dernières retraites où s'exalte l'homme de sentiment, évoquons Gottfried Arnold, tenant en main son *Histoire impartiale des églises et des hérésies*. Il nous dit qu'elle est impartiale, parce qu'elle est écrite par un homme qui n'appartient à aucune secte, et qui emploie la méthode non pas théologique, mais historique. Générale, parce qu'elle n'admet pas qu'il y ait une seule église, et qu'elle parlera de toutes celles qui professent la croyance en Dieu, et en Jésus-Christ. Et surtout, elle veut être une histoire glorieuse des hérésies.

A l'en croire, en effet, on se trompe au sujet des hérétiques, qui sont des incompris et des

1. FÉNELON, *Démonstration de l'existence de Dieu, tirée de la connaissance de la nature*. 1713.

calomniés. Hérétiques, c'est le nom que les gens en place donnent à ceux qui nuisent à leur intérêt, à leur pouvoir. Les gens en place se vantent de posséder l'orthodoxie : or l'orthodoxie n'est pas la foi. Adopter aveuglément des dogmes et des formules; se soumettre à des autorités; estimer que la croyance est un *opus operatum* : voilà l'orthodoxie, qui n'est en réalité qu'un rationalisme vide, ignorant les expériences religieuses, les réveils et les résurrections.

Les hérétiques véritables ne sont pas ceux qui risquent de se tromper, tout en étant de bonne foi; mais bien plutôt ceux qui, refusant de subir l'influence de Dieu, vivent comme des païens; les égoïstes, les dogmatiques, les intolérants... Ainsi parle, en 1699, Gottfried Arnold, érudit, rebelle et mystique : ceux qu'on donne communément pour hérétiques sont les vrais chrétiens, les disciples du Christ, que purifie la souffrance et qu'exalte l'amour; et ceux qu'on nomme communément les orthodoxes, desséchés, arides, sont les hérétiques.



Sous sa conduite, pénétrons maintenant dans le cercle des âmes ardentes.

En 1709, on a expulsé les dernières religieuses qui demeuraient encore à Port-Royal; en 1710, on a démoli le monastère. Le jansénisme sera définitivement écrasé; la secte qui, depuis tant d'années, tourmentait l'Église de France, enfin sera réduite à la soumission : *ubi solitudinem faciunt,*

pacem appellant. — Mais non; cette secte se répand au dehors; elle gagne de proche en proche; il reste des foyers de jansénisme à Louvain; à Utrecht, où une église obstinée recueille les exilés, les bannis; dans diverses villes d'Allemagne; à Vienne, jusque dans la cour impériale; en Piémont, en Lombardie, en Ligurie, en Toscane, même à Rome; les jansénistes font de la propagande en Espagne. En France, la querelle a recommencé, aussi vive qu'au premier jour, avec la proclamation de la Bulle Unigenitus, l'année 1713. Quesnel, prêtre de l'Oratoire, publie un livre sur la Morale de l'Évangile; le Pape condamne cent une propositions tirées de ce livre; on dirait un signal, tout recommence; appelants, acceptants, accommodants, se disputent, se disputeront pendant de longues années. Bientôt apparaîtront les convulsionnaires; au cours des processions, sur la tombe des élus, des miracles se produiront; et cette fois, les troubles iront jusqu'au scandale. S'il y a deux éléments dans le jansénisme, l'un théologique et l'autre moral, avec le temps la force du premier s'atténue, tandis qu'augmente la force du second. L'amertume et l'anxiété des âmes, l'incertitude du salut, le souvenir pathétique de la persécution, la foi dans les miracles vengeurs, ne s'abolissent ni par la volonté du Roi, ni par les décrets de Rome. A la longue le jansénisme n'est plus une doctrine; c'est un esprit, âpre et austère, qui progresse contre l'édulcoration progressive de la croyance et des mœurs.

A bien plus forte raison les camisards des Cévennes, traqués par les dragons, suppliciés

quand ils sont pris, martyrs de leur foi, entretiennent-ils une exaspération sentimentale qui, d'excès en excès, va jusqu'à l'hallucination. Considérons l'un de leurs chefs, Abraham Mazel, qui nous a laissé ses Mémoires et pour ainsi dire sa confession. « Quelques mois avant de prendre les armes, et que la moindre pensée m'en fût venue au cœur, je songeai que je voyais dans un jardin de grands bœufs noirs et fort gras qui mangeaient les choux du jardin. Une personne que je ne connaissais pas m'ayant commandé de chasser les bœufs noirs hors du jardin, je refusai de le faire, mais ayant redoublé ses instances et ses ordres, j'y obéis et je chassai les bœufs hors du jardin. Ensuite de cela l'Esprit du Seigneur étant venu sur moi me saisit à l'ordinaire comme un puissant et fort homme et m'ayant ouvert ma bouche me fit déclarer entre autres choses que le jardin que j'avais vu représentait l'Église, que les gros bœufs noirs étaient les prêtres qui la dévoraient, et que j'étais appelé pour accomplir cette figure. J'eus plusieurs inspirations par lesquelles il me fut dit de me préparer à prendre les armes pour combattre avec mes frères contre mes persécuteurs, que je porterais le fer et le feu contre les prêtres de l'Église romaine et que je brûlerais leurs autels. » Par inspiration ils tiennent des assemblées dans les bois; et l'Esprit vient sur eux d'une manière si terrible, que les agitations qui font trembler leur corps portent la crainte et la frayeur chez ceux qui les regardent. Par inspiration ils prennent leurs armes, marchent, attaquent, se dispersent. Par inspiration, ils brûlent les presbytères, et tuent les curés. Fait pri-

sonnier, Mazel est enfermé dans la tour de Constance à Aigues-Mortes. Il scie une des pierres de la tour, pour s'évader; et « il se sentait saisi de l'esprit chaque fois qu'il travaillait à cet ouvrage ».

Le cas d'Élie Marion est plus troublant encore. « Le premier jour de cette année 1703, Dieu m'honora de la visite de son esprit, et par la première inspiration que ma bouche prononça, il me fut dit entre autres choses que Dieu m'avait choisi dès le ventre de ma mère pour sa gloire. » Élie Marion est l'Élu, le précurseur du glorieux règne de Jésus-Christ. Sans le suivre dans ses combats, dans sa défaite, rappelons-nous la manière dont il se comporte à Londres, où il se réfugie en 1706. Il a des visions; il prophétise; l'Esprit de Dieu descend sur lui, le met en transe; il fulmine moins encore contre les impies que contre les tièdes, contre les pasteurs. Déjà il avait flétri ceux de Genève, qui ne voulaient pas croire au proche avènement du Christ. « Ce second avènement leur est comme un soleil, dont ils ne peuvent soutenir le regard et qui les aveugle. Qu'ils prennent garde de n'être rejetés comme les Juifs le furent! » A Londres, il tonne contre les ministres français, contre les anglicans, contre tous; ainsi commence une étonnante et lamentable histoire. Exclus des Églises, bafoués par la populace, arrêtés, déferés aux tribunaux, condamnés, les prophètes camisards se sentent embrasés d'un feu toujours plus vif. Ils font des prosélytes parmi les Anglais, car leur maladie est contagieuse; leur troupe s'enrichit d'une Anglaise hystérique. Un jour ils annoncent que les temps sont révolus, que le feu

et le soufre vont consumer la Cité et tous les impies qu'elle contient : seuls les croyants seront épargnés ; et pour que l'ange destructeur les reconnaisse, il convient qu'ils portent un ruban vert en forme de brassard ou de diadème. Une autre fois, ils prédisent qu'avant six mois, la persécution contre les prophètes aura cessé, et que la vérité de leur mission sera démontrée : les six mois s'écoulent, et rien ne vient. Une autre fois encore, ils se vantent d'être capables de ressusciter un mort. La masse anglaise regarde avec stupéfaction ces Enthousiastes, ces fous ; contre eux, elle manifeste d'abord son impatience, ensuite sa rigueur calme. Élie Marion est mis au pilori ; et sur un papier fixé au-dessus de sa tête, on lit : « Élie Marion, convaincu de s'être donné pour vrai prophète, ce qui est faux et impie, et d'avoir imprimé et prononcé bien des paroles qu'il donnait comme dictées et révélées à lui par l'Esprit de Dieu, afin de terrifier les sujets de la Reine. » Élie Marion finira par s'en aller, suivi de quelques fidèles qui lui demeurent obstinément attachés ; la petite troupe passera de pays en pays, jusqu'à Constantinople, jusqu'en Asie Mineure, toujours prêchant, toujours prophétisant, toujours menaçant ; persécutée, emprisonnée quelquefois, mais portant avec elle une folle flamme, qu'elle prétend faire briller à travers toutes les nations : c'est l'*Éclair de la lumière descendant des cieux pour découvrir sur la nuit des Peuples de la terre la corruption qui se trouve dans leurs Ténèbres...*



Dans un certain sens, le fatalisme de Spinoza représente l'inflexibilité même de la raison. Et cependant il y a une douceur à s'absorber, à se fondre dans l'Être universel : c'est un sentiment, c'est presque une sensation. Pour avoir sa vertu efficace, l'intégration dans l'ordre qui régit le monde, qui est le monde et qui est Dieu, qui est tout, doit être consciente et volontaire : mais on peut, par une pente facile, glisser de ce caractère réfléchi à une adhésion passive, qui devient abandon. Ne nous étonnons pas, en conséquence, de voir un mysticisme naître de l'*Éthique*, pour se répandre en Hollande, en Allemagne. — Mais avec ces spinozistes, nous sommes encore loin des derniers cercles, les plus ardents.

Puisqu'on reproche aux ministres luthériens les mêmes vices qu'ils reprochaient aux catholiques; puisqu'ils sont devenus les serviteurs de la lettre et non plus de l'esprit; puisqu'ils n'ont ni la charité ni la foi; puisqu'ils tirent argent de l'exercice du culte et permettent même qu'on rachète les pénitences, contre argent; puisque leurs sermons, au lieu d'être des sources de vérité et de vie, ne sont plus que des tirades apprises par cœur, entremêlées de plaisanteries populaires, et n'ont rien de commun avec la prédication de la parole de Dieu : contre eux naît et se répand, en Allemagne, le piétisme, la religion du cœur. La piété; le cœur; ces mots-là reviennent souvent, sous la plume et dans la bouche de

l'homme qui permit à la sensibilité allemande, longtemps refoulée, de se manifester au grand jour, Philippe Jacob Spener. Il était pasteur à Francfort, quand il eut l'idée de fonder les *Collèges de Piété*, en 1670 : le devoir des ministres n'était pas de polémiquer, de crier, mais bien plutôt de réveiller la vie intérieure; et donc le soir, deux fois par semaine, il réunissait les hommes de bonne volonté pour lire la Bible, pour prier, pour laisser Dieu agir dans leur âme. C'était le premier pas; il accomplit le second, lorsqu'en 1675, il publia les *Pia desideria, oder herzliches Verlangen nach gottgefälliger Besserung der wahren evangelischen Kirche*. Alors son action s'étendit, s'exerça sur les pasteurs, sur les fidèles, les invitant à revenir à une foi vivante et agissante, à une foi qui fût fondée sur l'amour. En 1686, il passe à Dresde, prédicateur à la cour, confesseur de l'électeur de Saxe, membre du Consistoire supérieur : ces honneurs ne seraient rien, s'ils ne permettaient de mesurer son influence et son succès : les étudiants, les femmes, écoutent sa parole ardente et grave à la fois; à son inspiration, des cercles se forment pour étudier la Bible; le mot piétiste, de dérisoire qu'il était, devient glorieux. Piétiste, Auguste Hermann Francke, qui, devant prêcher sur la foi et s'apercevant qu'il ne la possède pas, tombe dans le désespoir, s'agenouille et supplie Dieu de le sauver de son misérable état : Dieu l'illumine, et sa mission sera de travailler à illuminer les autres, à son tour. Piétistes, des princes, des nobles, qui veulent chercher eux-mêmes leur

salut; piétistes, des bourgeois, des gens du peuple; l'Allemagne se réveille à la foi.

La contagion toujours s'étendra, la pieuse contagion. Spener quittera Dresde pour gagner Berlin, conquerra l'électeur de Brandebourg; et lorsqu'en 1694, celui-ci transformera l'Académie de Halle en Université, Spener en deviendra l'animateur. Ainsi s'élèvera la citadelle piétiste, toute ceinte d'œuvres chrétiennes. Que représentent-ils donc, ces cœurs acharnés, et ici triomphants? D'abord une survivance, celle de Boehme le mystique, toujours présent en eux. — Ensuite un refus; une révolte contre la tendance à cristalliser, à glacer le flot de la vie religieuse jaillissant en eux. — Plus profondément, l'idée que la méthode analytique et l'investigation rationnelle ne représentent pas tout le savoir; que la clarté n'est pas nécessairement toute la Vérité : ils préservent l'intuition; ils réservent la possibilité du savoir immédiat, de la communication totale avec la source éternelle de la vie. — Le Moi; et, dans le Moi, la puissance des facultés affectives, plus personnelles, plus individuelles que les autres. — L'attachement à un *substratum* primitif, que les formes habituelles de la civilisation religieuse menacent dans son intégrité.

Les nuances infinies du sentiment enrichissent leur vie. Ils se sentent desséchés, stérilisés, perdus; ils éprouvent les angoisses de celui qui crie en vain dans le désert : quoi de plus douloureux que la longue attente de la grâce? Vient l'heure des confessions, des épanchements; et ce grand coup qui les frappe : le miracle, l'illumination, la révé-

lation directe. Alors c'est la douceur infinie d'un amour supra-terrestre, l'annulation de l'être humain dans l'Être qui sait, qui veut, et qui donne à la vie un avant-goût de l'éternité. Désormais, à quoi bon chercher? A quoi servent les philosophes? ou même les théologiens, ou même les exégètes de la Bible, qui doit se comprendre d'elle-même, puisque le Verbe s'y est inscrit sans énigme? *Unum est necessarium* : agir en Dieu... — Ici l'action subsiste encore; les quiétistes vont l'abolir.



Comment expliquer la querelle qui mit aux prises les deux prélats les plus illustres de l'Église de France, Bossuet et Fénelon; qui les conduisit à échanger les reproches et les accusations; à faire appel à Rome, jusqu'à ce que l'un d'eux fût condamné — si on ne reconnaît dans ce grand débat le cas particulier d'une tendance générale? Le quiétisme fut l'une des formes de la poussée mystique qui, partout, ébranlait les murs des Églises établies, au nom du sentiment déchaîné.

De quels rêves Fénelon ne s'est-il pas bercé? Il était prêt à partir; la Grèce s'ouvrait à lui, le Sultan, effrayé, reculait; il voyait, ce sont ses propres termes, le schisme qui tombait, l'Orient et l'Occident qui se réunissaient, l'Asie qui soupirait jusqu'au fond de l'Euphrate et qui voyait renaître le jour après une si longue nuit. Ou bien il imaginait, pour la peindre en termes ravis, une terre de songe, une Bétique idéalement belle :

les hivers y sont tièdes, les étés n'y sont jamais brûlants; toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main; la terre y est si féconde qu'elle porte une double moisson; des grenadiers, des lauriers, des jasmins, bordent les routes parfumées. Ou bien encore il construisait de ses mains la cité sans défauts, Salente : là, plus de vices, plus d'infortunes; à peine les terres australes seront-elles capables d'offrir aux enfants des hommes un égal bonheur. A Salente règneront la paix, la justice, l'ordre social, l'abondance, les richesses y entreront comme le flux de la mer, au reflux elles laisseront d'autres richesses en leur place. A chaque difficulté « le remède est facile ». D'un coup de baguette tout se transforme : les citadins sont heureux, les paysans sont heureux, les femmes sont heureuses, et les enfants, et les vieillards. « Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'avaient osé espérer de voir dans la suite d'un si long âge, pleuraient par excès de joie mêlé de tendresse; ils levaient leurs mains tremblantes vers le ciel... » A l'extérieur, la paix règnera. Pour arrêter les ennemis qui s'avancent, il suffit de se mettre au milieu d'eux, et de leur tenir des discours. Les soldats jetteront leurs armes; et tout le monde s'embrassera, en pleurant.

Car Fénelon aime les larmes; les héros de son *Télémaque* versent des ruisseaux, des torrents de larmes, et le livre en est baigné. Calypso, Eucharis et Vénus; Télémaque, Mentor, Philoclès, Idoménée, laissent couler tant et plus ces larmes chéries. Il aime à être aimable, doux, tendre. Je pré-



*Non me demeruit impetibus aquar. neq. a.
beat me profundum! Psal. 68.*



*Qui dabit mihi pennas sicut colūm dñi.
et volabo et requiescam! Psal. 57.*

L'AME AMANTE DE SON DIEU

fère l'aimable au surprenant et au merveilleux, dit-il dans sa *Lettre sur les occupations de l'Académie*; et il y dit encore qu'il voudrait autoriser dans la langue tout terme qui nous manque, et dont la consonance fût douce : « Par une douceur qui vous est propre... », lui répondait, en échange, le directeur de l'Académie. Il était charitable, généreux; il connaissait, et pratiquait spontanément tous les moyens de séduire les cœurs, ceux qui se refusent et ceux qui s'offrent.

Mais il savait bien, aussi, que son imagination était ambitieuse, exigeante, et ne se contentait pas de planer dans l'irréel. Il se savait capable d'être hautain; cassant; et même il portait en lui de vives puissances de haine. Comme il était loin de la perfection! Comme il était malheureux de ces contrastes! Ame peinée, cœur en proie à la mélancolie, à l'ennui, il regardait avec douleur « un certain fond inexplicable » de son être moral; il éprouvait alors une impression de dégoût, car il y distinguait, comme il dit, des reptiles.

Il est avide des eaux pures qui pourraient le désaltérer; il aspire à la grâce qui effacerait les défauts du mondain, de l'intrigant, de l'ambitieux, du comédien; il souhaite une perfection qu'il n'est pas capable d'atteindre sans secours; il souffre de sa propre inquiétude. C'est là sans doute le secret du pouvoir de Madame Guyon : elle n'a pris sur lui ce grand empire que parce qu'il éprouvait le besoin de fondre et de détruire au feu mystique les chaînes qui lui pesaient. Madame Guyon avait conquis les demoiselles de Saint-Cyr, les grandes dames, Madame de

Maintenon elle-même : conquête vite perdue, parce que ces âmes-là se reprenaient au moindre signe. Elle avait essayé de conquérir Bossuet : tâche trop difficile; il n'avait même pas été tenté, sa foi n'ayant pas besoin de ce louche secours. Cette femme, en tant que femme, cette personne qui avait « de grands sentiments d'elle-même », qui se vantait de prophétiser, d'avoir des visions, de faire des miracles, lui répugnait. Quand elle prétend que l'oraison doit être une manière d'anéantissement total, et qu'elle ne peut rien demander à Dieu, pas même le pardon de ses péchés : c'en est fait, Madame Guyon est une hérétique, jamais plus Bossuet ne l'écouterà. Mais à Fénelon, ce cœur troublé, ce cœur fiévreux, cette âme assez haute pour sentir ses défauts, et trop engagée dans la vie pour avoir le courage de s'en débarrasser — à Fénelon, Madame Guyon apportait la doctrine du pur amour.

Les intermédiaires entre Dieu et l'homme, ces milieux dont les uns sont compacts et grossiers les autres subtils et presque immatériels, mais qui constituent encore des séparations, de moins en moins tolérables à mesure qu'on en arrive à ce degré de désir où le dernier obstacle, la nécessité d'un geste, l'obligation d'une prière, paraît le plus fort; ces milieux entre Dieu et sa créature, Madame Guyon veut les supprimer. Prosélyte, possédée de la passion de diriger les consciences, elle nous dit comment nous devons faire pour arriver à ce haut degré de spiritualité. Apprenez à prier, s'écrie-t-elle; apprenez à faire oraison : vous devez vivre d'oraison, comme vous devez

vivre d'amour. Venez, cœurs affamés; venez, pauvres affligés; venez, malades; venez, pécheurs, auprès de votre Dieu. Venez, vous qui avez un cœur.

Vous vous mettez en présence de Dieu, par un acte de foi vive; vous commencez à lire quelques textes pieux, non pour en raisonner mais seulement afin de vous fixer l'esprit. Ensuite vous vous enfoncez fortement en vous-même, vous recueillez tous les sens au dedans. Lorsque l'affection est émue, vous la laissez reposer doucement et en paix. La mouvoir encore, ce serait ôter à l'âme sa nourriture; il faut qu'elle avale par un petit repos amoureux et plein de confiance ce qu'elle a goûté.

L'habitude naît; commence le second degré d'initiation, l'oraison de simplicité. Moins d'effort est nécessaire; la possibilité augmente; la présence de Dieu est plus aisée à sentir, et comme plus intense. Surtout, que l'âme apporte à l'oraison un amour pur, dégagé de tout ce qui n'est pas l'amour lui-même; et par conséquent, désintéressé. Qu'elle ne demande rien; qu'elle ne fasse pas oraison pour obtenir quelque chose de Dieu, car un serviteur qui ne sert son maître qu'à mesure qu'il le récompense, est indigne d'être récompensé. Ne pas implorer; tout attendre. Juste ce qu'il faut de prière pour entrer en recueillement : la prière n'est autre chose qu'une chaleur d'amour qui fond et dissout l'âme.

Le chrétien qui gravit la montagne sainte arrive alors à l'abandon : dépouillement de tout soin de lui-même, pour se laisser entièrement à la conduite de Dieu. Plus de raisonnement;

plus de réflexion. Renonciation à toutes volontés, même bonnes. Indifférence à toutes choses, soit pour le corps, soit pour l'âme, pour les biens temporels et éternels; laisser le passé dans l'oubli, l'avenir à la Providence, et donner le présent à Dieu. Qui sait bien s'abandonner à lui sera bientôt parfait.

Disparaît le caractère propre et spécifique de l'individu, d'où vient toute malice. Le Tout-Puisant envoie devant lui sa propre Sagesse, comme le feu sera envoyé sur la terre pour consumer ce qu'il y a d'impur dans l'homme. Le feu consume toutes choses, et rien ne lui résiste qu'il ne le consume. Il en est de même de la Sagesse, elle consume toute impureté dans la créature pour la disposer à l'union divine. Celle-ci est ineffable. Que si, malgré tout, on cherche à l'exprimer par des mots, on peut dire qu'on éprouve un amour infus qui nous inonde de bonheur. Il y a, dans le renoncement à être soi, dans la possession de l'infini, une douceur dont aucun plaisir humain ne peut donner l'idée. Non pas vide, mais abondance. Renoncer, c'est acquérir; abandonner, c'est s'enrichir du tout. Il ne faut qu'aimer.

Ainsi Madame Guyon, resserrant pour une fois ses développements trop verbeux, fournit à qui veut l'écouter un *Moyen court et facile pour l'oraison, que tous peuvent pratiquer très aisément, et arriver par là en peu à une haute perfection* (1685). Entrepreneante, intrigante, elle caresse tout un projet de rénovation religieuse. Jamais en Dauphiné; jamais, tandis qu'elle parcourait les routes de Piémont avec son acolyte le Père Lacombe, prêchant et

répandant la doctrine de Molinos; jamais à Paris, elle n'avait trouvé homme capable de donner à son quiétisme diffusion et ampleur. Fénelon serait la lampe ardente et luisante qui éclairerait l'Église rénoverée; il montrerait comment il faut adorer le Petit Maître dans l'Eucharistie; comment il faut lutter contre le diable; bref, il instaurerait sous sa direction le règne de l'amour divin.

Pour les autres, elle pouvait être une aventurière : pour lui, elle était le guide qui le menait vers la perfection. Qu'il lui était difficile d'abandonner sa raison, si subtile et si prudente! de renoncer à sa sagesse humaine! à tous ces éléments impurs, dont la présence contrariait et affligeait sa bonne volonté! Mais l'ardeur mystique qui venait d'elle peu à peu consumait ces impuretés. « De plus en plus à vous sans réserve en Notre-Seigneur, et avec une reconnaissance que lui seul connaît. » Il avait des rechutes, des distractions, des sursauts de volonté, des répugnances, des impatiences, des hauteurs, des accès de sécheresse, l'intérieure par rapport aux oraisons, l'extérieure par rapport au commerce avec le prochain : elle le corrigeait, elle le faisait progresser, elle lui ôtait ses entraves. Il percevait en lui un renouvellement de candeur, d'innocence : « O bonheur infini de l'humiliation de n'être rien! »; et il se sentait devenir ce qu'il voulait être, anéanti, dépourvu, pareil à un petit enfant. Alors il écrivait des vers, sur des airs de chansons :

O pur amour, achève de détruire
 Ce qu'à tes yeux il reste encor de moi.
 Divin vouloir, daigne seul me conduire,
 Je m'abandonne à ton obscure foi...

ou bien :

C'est peu pour toi que n'avoir plus de vie,
Et qu'abîmer ce moi jadis si cher...

Ce n'était pas encore assez; il restait dans ces vers-là quelque chose de formel, et d'intelligible encore; il lui fallait des bégaiements, des balbutiements, comme aux enfants. Toujours il en revenait là : ô délices, d'avoir été une créature qui avait la prétention d'exister par elle-même, pleine de malice, inquiète, misérable et sans cesse torturée — et qui n'est plus, maintenant, qu'un petit enfant qui s'endort dans les bras du Père! Elle lui écrivait : « Il faut que vous deveniez un jour aussi simple que moi. Plus vous êtes sage, plus vous serez simple et petit, supposé la fidélité à cesser d'être grand homme pour devenir petit enfant. » Et lui, à elle : « J'ouvre à Dieu toute l'étendue de mon cœur pour recevoir cet esprit de petitesse et d'enfance dont vous parlez. » — « Il me semble que Dieu veut me porter comme un petit enfant, et que je ne pourrais pas faire un pas moi-même, sans tomber : pourvu qu'il fasse sa volonté en moi et par moi, quoi qu'il arrive, tout sera bon. »

Tout sera bon. Même les persécutions; même les fausses interprétations qu'on donnait de la doctrine de Madame Guyon : car il les tenait pour fausses, et ne voyait rien de plus en elle que ce qu'on trouve dans les plus grands mystiques reconnus par l'Église : Sainte Thérèse de Jésus, Saint Jean de la Croix. Seulement, des gens qui n'étaient pas faits pour goûter la douceur

du pur amour, pressant dans leurs grosses mains cette fleur délicate de la piété sublime, prétendaient qu'elle était indigne des autels. Même la condamnation, venue de Rome après tant de débats, n'était pour lui qu'une épreuve; s'humilier, l'accepter, la communiquer dans une lettre pastorale adressée aux fidèles de son diocèse, n'était qu'une façon d'anéantir l'homme de chair, d'accepter l'ultime sacrifice, de faire céder la dernière résistance de l'orgueil, et de triompher en Dieu. *Invenit portum* : il avait trouvé la quiétude qu'avant sa rencontre avec Madame Guyon il n'avait jamais connue, et qu'il ne voulait plus perdre, jusqu'à sa mort. Il reconnaissait ses erreurs, si elles en étaient; il se soumettait à la pénitence, s'il avait péché : mais son esprit n'avait plus de place pour l'erreur, son cœur était incapable de pécher; il était un vrai rien, une cendre — reste d'un amour si violent qu'il ne se satisfaisait que dans la mort de l'être qu'il avait choisi pour y brûler. Le drame de son acheminement intérieur au pur amour est autrement important pour Fénelon que celui vers lequel nous tournons d'ordinaire notre attention — la querelle avec Bossuet, les lettres, les traités, les répliques, les répliques aux répliques, les examens, les plaidoeries, les décisions. Drame secret, dont le vulgaire ne peut avoir même une idée : peut-il soupçonner le caractère pathétique, le caractère redoutable de cette transmutation de l'essence humaine à l'essence divine, de cette purification par le feu ? — « Quand je parle du pur amour, je ne parle pas de l'amour fervent qui ne travaille qu'à embellir celui qui le possède, et qui semble

n'être appliqué qu'à lui : cet amour-là, je l'appelle imparfait, quoique ce soit celui que les hommes ignorants regardent comme le comble de la sainteté. Je ne regarde comme pur amour que l'amour impitoyable, destructeur, qui loin d'embellir et d'orner son sujet, lui arrache tout sans miséricorde, afin que rien ne restant dans ce même sujet, rien ne l'empêche de passer dans la fin. Hors de là il ne peut point subsister. Tout son soin est d'enlaidir, d'arracher, de détruire, de perdre; il ne vit que de destruction; il est comme cette bête que vit Daniel qui mange, broie, et dévore tout. »



Madame Guyon eut des disciples dans toute l'Europe; Poiret publia ses œuvres; Poiret, qui ne fut pas le moindre parmi ceux qui professèrent la théologie du cœur. Les Enthousiastes, on avait beau les proscrire : aucune force ne prévalait contre eux; et comment les raisonner, puisqu'ils rejetaient le raisonnement? Ils se multipliaient, ils fourmillaient, ces avides, ces passionnés, voire même ces malades qui, poussant à l'excès les conseils de maîtres excessifs, finissaient par chercher Dieu dans l'exaspération de leurs nerfs, dans le dérèglement de leur esprit, dans la folie. Ils rejetaient toutes les contraintes, celle des Églises nationales, qui leur paraissaient comme des prisons; celle des ministres du culte, qu'ils appelaient des tyrans; celle même de la société, qui les persécutait. Ils considéraient le

progrès comme une corruption, la science comme une perversion. Ils admettaient généralement la chute originelle, la Rédemption : mais le bienfait de cette rédemption première étant épuisé, il en fallait une seconde, qui allait venir. Les temps étaient accomplis, l'Antéchrist régnait sur un monde où il n'y avait plus de vrais chrétiens

Cet Antéchrist est né
 Ja plus d'un an passé.
 Le temps est arrivé
 Qu'il soit manifesté.
 Je l'ai vu en esprit
 Par une claire nuit,
 Sur un théâtre grand
 Riche et resplendissant,
 Couvert d'un pavillon
 Bordé à l'environ,
 Tout tendu de velours
 Incarnat à l'entour.
 Dessus un lit mollet
 Demi couché il est,
 Il n'est plus en bas âge
 Ains un grand personnage.
 Sa gloire est sans pareille,
 On l'estime à merveille ;
 Fait paraître son train
 De nuit, en grand festin :
 Il a valets en nombre,
 Comme une armée innombrable
 Du peuple aux environs
 De toute nation...¹

Le premier fléau a commencé : les guerres ; les autres suivront, la peste, le feu, la famine. Mais Dieu ne laissera pas périr ses fidèles. Bientôt le Christ viendra, en corps, en âme, en divinité,

1. Antoinette BOURIGNON, *L'Antéchrist découvert*, Amsterdam, 1681, ch. XXIII.

et tout en gloire; alors commencera l'ère du vrai bonheur.

Souvent ils formaient des communautés; comme Johann Georg Gichtel, qui fonda la confrérie des Frères angéliques : se soustrayant à toutes occupations, à tous travaux, par la contemplation et l'anéantissement, ses disciples devaient transformer les hommes en anges. Ou comme Jane Lead, qui établit le culte de la Sophie mystique, organisa la secte des Philadelphes, et que Gichtel trouvait un peu bornée, un peu trop modérée pour son goût. Elle se contentait de visions fréquentes et de prédictions comme celle-ci : les sceaux occultes du livre de l'Agneau seront ouverts, le grand Attila chassera le Dragon, les Philadelphes élèveront la bannière de l'Amour brodée au nom royal, l'Évangile sera partout répandu, et les pays les plus reculés de la terre appartiendront au Christ Sauveur...

Ils ne se contentaient pas des célestes abandons; ils avaient des visions miraculeuses, des ravissements, des extases; il ne s'agissait plus seulement de jouissances spirituelles, mais sensuelles. Ils luttèrent contre le Malin, qui leur apparaissait sous des formes effroyables; et ils sortaient vainqueurs de ces combats épuisants. Ils étaient prophètes, guérisseurs, thaumaturges : pauvres thaumaturges, qu'on emprisonnait, qu'on lapidait, qui erraient de ville en ville et de pays en pays, poursuivis à la fois par les gens au pouvoir et par leur propre frénésie. Ils avaient la satisfaction de penser que c'était Satan qui les faisait ainsi souffrir, parce qu'il voyait en eux les destructeurs

de son règne et les instruments de Dieu. Ils mouraient misérables, sur quelque lit d'hôpital; et quelquefois dans les supplices, comme Quirinus Kuhlmann, qui, après avoir parcouru l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Italie, la Turquie, semant le grain sur des terrains pierreux, essayant de créer des communautés sur son passage, annonçant que Babel allait s'écrouler, et qu'allait commencer la cinquième Monarchie des Justes, fut brûlé à Moscou en 1689.

Songez à leur nombre, qui est grand; aux relations qui existent entre eux, à leurs filiations, à leur correspondance; aux ouvrages qu'ils répandent à profusion, et qui d'un pays à l'autre, trouvent toujours des traducteurs, vaste réseau théosophique qui s'étend sur l'Europe. Songez à une autre catégorie d'individus qui entretiennent d'autres songes : aux Rose-Croix mystérieux; aux cabalistes; aux adeptes, qui recherchent la pierre philosophale, vaguement persuadés qu'ils pourront transmuter l'une en l'autre les apparences de l'âme moniste de l'univers : et nous aurons l'idée, enfin, d'une fermentation immense et continue.

Le sentiment est vaincu par la raison; mais il n'accepte pas cette défaite. Contre les lumières, comprises à la façon des philosophes, les illuminés se vantent de posséder un feu qui les éclaire et les embrase à la fois. Contre la science dont le progrès est confié à l'avenir, les théosophes déclarent qu'ils possèdent une science immédiate et infuse, la seule qui compte. La majorité des penseurs contemporains dit : *connaître*; mais une minorité répond : *aimer*. Dans sa vie aventureuse,

agressive et persécutée, Antoinette Bourignon, étrange femme qui finit par n'avoir plus de vie qu'affective; qui communique directement avec Dieu; qui méprise le savoir, parce qu'il offusque l'obscur sapience qui lui suffit pleinement; qui déclare que quand l'Évangile même périrait, la créature trouverait encore en elle-même une loi suffisante pour la mener vers la vérité et vers le bonheur¹, Antoinette Bourignon affronta un jour des Hollandais disciples de Descartes. « Elle eut des conférences avec des cartésiens, et se forma une idée bien terrible de leurs principes... Ils ne furent guère contents d'elle, ni elle d'eux. La méthode des cartésiens n'était point son fait; elle ne voulait pas qu'on consultât les lumières de la raison, et leur principe est qu'il faut examiner toute chose à cette pierre de touche. Elle assurait « que Dieu lui avait fait voir, et même déclaré expressément que cette erreur du Cartésianisme était la pire, et la plus maudite de toutes les hérésies qui aient jamais été dans le monde, et un athéisme formel, ou une réjection de Dieu, dans la place duquel la raison corrompue se substitue. » A cela se rapporte ce qu'elle disait aux philosophes, « que leur maladie venait de ce qu'ils voulaient tout comprendre par l'activité de la raison humaine, sans donner place à l'illumination de la foi divine, qui exigeait une cessation de notre raison, de notre esprit, et de notre faible entendement, afin que Dieu y répandît ou y fit revivre cette divine lumière. Sans quoi non seulement Dieu n'est pas bien connu,

1. *La lumière née en ténèbres*. Anvers, 1669. — 2^e éd., Amsterdam, 1684.

mais même lui et sa connaissance véritable sont chassés hors de l'âme par cette activité de notre raison et de notre esprit corrompu. Ce qui est une espèce d'athéisme et de réjection de Dieu... »¹



« Lorsqu'après un long et austère travail le XVIII^e siècle eut aboli — ou cru abolir, ce qui revient au même — la figure du Dieu à barbe blanche qui couve chaque humain de son regard et le protège de sa dextre, il n'a pas aboli du même coup le problème religieux. Car l'aspiration mystique est une chose, et l'emblème qu'on offre à cette aspiration pour se satisfaire en est une autre. L'emblème disparu, l'aspiration demeure. L'homme a soif de trouver au-dessus de lui un réceptacle où pousser les vœux informulés qui persistent à sourdre du profond de lui-même... »²

1. Pierre BAYLE, *Dictionnaire*, art. Bourignon, note K.

2. Pierre ABRAHAM, *Créatures chez Balzac*, 1931, p. 15.



CONCLUSION

Qu'est-ce que l'Europe? Un acharnement de voisins qui se battent. Rivalité de la France et de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche; guerre de la ligue d'Augsbourg, guerre de la succession d'Espagne. Guerre générale, notent les traités d'histoire qui ont peine à suivre le détail de ces confuses mêlées. Les accords n'aboutissent jamais qu'à de courtes trêves, la paix n'est plus qu'une nostalgie, les peuples sont épuisés et la guerre continue : les armées se remettent en campagne à chaque printemps.

Leibniz, voyant qu'on ne peut empêcher les Européens de se battre, propose de tourner leur fureur guerrière vers le dehors. La Suède et la Pologne conquerront la Sibérie et la Tauride, l'Angleterre et le Danemark prendront pour leur part l'Amérique du Nord; à l'Espagne l'Amérique du Sud, à la Hollande les Indes Orientales; la France voit l'Afrique en face d'elle, qu'elle s'en empare, qu'elle aille jusqu'en Égypte, qu'elle étende jusqu'au désert le règne des fleurs de lys. Ainsi tous ces soldats, tous ces mousquets, tous ces canons, s'emploieront du moins contre les

sauvages et contre les infidèles; ambitions et intérêts divergeront au loin sur la planète, et ne se rencontreront jamais plus.

L'abbé de Saint-Pierre ne se contente pas d'exiler les disputes. « Faisant réflexion sur les cruautés, les meurtres, les violences, les incendies, et les autres divers ravages que cause la guerre, plus affligé qu'à l'ordinaire de ceux dont la France et les autres nations de l'Europe sont accablées, je me mis à chercher si la guerre était un mal absolument sans remède, et s'il était entièrement impossible de rendre la paix durable... »¹ Oui, rendons la paix durable, et même perpétuelle! Les souverains, signant un pacte, se désisteront pour eux et pour leurs successeurs de toutes les prétentions qu'ils peuvent avoir les uns contre les autres; les possessions actuelles seront considérées comme acquises pour toujours, inaltérables; afin qu'aucun État n'entretienne plus de troupes que ses voisins, les forces militaires seront limitées, on en fixera le nombre, douze mille dragons tout au plus. Si malgré tout quelque conflit vient à naître, l'Union l'arbitrera; au besoin elle fera la guerre au prince qui refusera d'obéir à un règlement par elle établi, d'accepter un jugement par elle formulé. Un congrès permanent de plénipotentiaires se tiendra dans une ville libre et neutre, comme par exemple Utrecht, Cologne, Genève, Aix-la-Chapelle... Organisant, avec la précision des utopistes, le détail méticuleux de son rêve, il s'enivre d'un mot qui lui semble

1. Ch. CASTEL de SAINT-PIERRE, *Mémoires pour rendre la paix perpétuelle en Europe*, Cologne, 1712. Préface.

contenir tous les espoirs, le mot *européen* : tribunal européen, force européenne, république européenne. Qu'on l'écoute; et l'Europe, au lieu de rester champ de bataille, formera Société.

Mais lorsque Leibniz, en 1672, voulut engager la France dans son grand dessein, la guerre venait d'être déclarée à la Hollande; et on n'est pas sûr que Louis XIV ait jamais reçu ce philosophe qui arrivait d'Allemagne pour lui donner des conseils. Lorsque, quarante ans plus tard, l'abbé de Saint-Pierre se mit à échafauder mirage sur mirage, les contemporains le laissèrent projeter dans le vide ses songes prématurés. L'abbé de Saint-Pierre, tout plein d'une ardeur nouvelle et cherchant des appuis, a communiqué ses plans à Leibniz, champion vieillissant de la grande cause pacifique, et Leibniz lui a répondu avec mélancolie. Il lui a répondu que ce qui manquait le plus aux hommes pour se délivrer d'une infinité de maux, c'était la volonté; qu'à la rigueur, un prince énergique pouvait arrêter la peste ou la famine à l'entrée de ses États; mais qu'il était beaucoup plus difficile d'empêcher la guerre, parce que l'affaire ne dépendait pas de la décision d'un seul homme, mais exigeait le concours des Empereurs et des Rois. Il n'y a point de ministres, disait-il, qui voudrait proposer à l'Empereur de renoncer à la succession de l'Espagne et des Indes; l'espérance de faire passer la monarchie d'Espagne dans la maison de France a été la source de cinquante ans de guerre; et il est à craindre que l'espérance de l'en faire ressortir ne trouble l'Europe encore pendant cinquante autres années. « Il y a le plus souvent

des fatalités qui empêchent les hommes d'être heureux... »¹



Qu'est-ce que l'Europe? Une forme contradictoire, à la fois stricte et incertaine. Un enchevêtrement de barrières, et devant chacune d'elles, des gens dont le métier est de demander les passeports, et de faire payer des impôts; toutes entraves possibles apportées aux communications fraternelles. Des champs dont on hérissé si bien les défenses qu'on n'a plus le temps de les cultiver; pas un arpent du sol qu'on ne se soit disputé depuis des siècles, et que chaque possesseur enclôt à son tour. Il n'y a plus de grands espaces libres, tout est réglé, fixé, délimité; on est serré, étouffé, tout est pris : « Je suis entré dans le monde si tard qu'à peine j'y trouve un pouce de terre pour m'y faire un domicile et un tombeau. »²

Or ces strictes frontières, on les rend incertaines, puisqu'on les change suivant les conquêtes, les traités, ou même les simples prises de possession. Ces barrières, on les avance, on les recule, on les

1. Leibniz à l'abbé de Saint-Pierre. De Hanovre, le 7 février 1715. — Voir, du même auteur, les *Observations sur le projet d'une paix perpétuelle, de M. l'abbé de Saint-Pierre* (Œuvres, éd. Foucher de Careil, t. IV).

2. MARANA, *Entretiens d'un philosophe avec un solitaire sur plusieurs matières de morale et d'érudition*, 1696, p. 29. Voir aussi p. 28 : « On cherche à décider les querelles par la violence et par l'emportement; le plus fort l'emportera toujours sur celui qui était moins en état de se défendre; et tant qu'il y aura des Provinces, des Royaumes, et des Peuples, il y aura des hostilités et des guerres, de même qu'il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes sur la terre... »

supprime, on les rétablit; les géographes n'ont pas fini de dresser des cartes nouvelles, que déjà ces cartes ne valent plus.¹ De royaumes entiers, on voudrait faire la continuation d'autres royaumes, et qu'il n'y eût plus de Pyrénées. D'où cette contradiction interne : l'Europe est un composé de formes qu'elle déclare intangibles, et auxquelles elle ne cesse pas de toucher.

Du côté de l'ouest on est tranquille : la mer n'apportera plus de grandes flottes barbares; des envahisseurs étrangers ne viendront plus ravager les villages millénaires, et s'il y a bataille, ce ne sera plus, Dieu merci, qu'entre frères, Anglais, Français, Portugais, Espagnols. — Dans la Méditerranée, les Turcs se livrent à des jeux insultants pour les voyageurs ou pour les riverains : du moins ne présentent-ils plus de danger vital. — Mais à l'est, quelle surprise! Jadis, il s'agissait de se défendre contre les armées du croissant, qui s'étaient emparées des marches de la civilisation. A présent, le problème n'est plus si simple. Voici qu'aux portes de l'est se présentent des millions d'hommes qui, par la volonté de leur tzar, demandent à s'intégrer à l'Europe. Ils demandent qu'on leur envoie des produits d'Amsterdam, de Londres, ou de Paris; et des modèles aussi, et des maîtres; ils coupent leur barbe et leurs cheveux, changent leurs habits, apprennent à parler l'allemand... Mais leur âme, la transformeront-ils si vite? Se contenteront-ils du rôle d'éco-

1. *Journal des Savants*, 13 avril 1693. A propos de l'État présent des affaires de l'Europe, 1693 : « il n'y a presque pas de jour où elle ne souffre quelque nouveau changement ».

liers tardifs, qui écoutent humblement les leçons d'une humanité supérieure? Si on exauce leur prière (et comment ne pas l'exaucer?) n'en viendront-ils pas à proposer en échange leur propre sagesse; sagesse ou folie? c'est la question qui se posera plus tard. Mais déjà l'Europe est gênée, elle est déséquilibrée par cette Europe concurrente, cette extension, cette imitation, cette falsification de l'Europe qui apparaît aux confins de l'Orient.

Europe, terre de discordes et de jalousies! De jalousies, d'amertumes, et d'aigreurs. Les Latins méprisent les Germains, corps massifs, tempéraments grossiers, lourds esprits; les Germains méprisent les Latins, fatigués et corrompus. Les Latins se disputent entre eux; on dirait qu'ils souffrent lorsqu'ils sont obligés de reconnaître les qualités d'une nation voisine, ce sont toujours les défauts qui leur viennent à l'esprit. Comme sur le manteau d'Asmodée le diable boiteux, où l'on voit une infinité de figures peintes à l'encre de chine : aucune n'est belle et toutes sont grimacantes : une dame espagnole couverte de sa mante agace un étranger à la promenade; une dame française étudie dans un miroir de nouveaux airs de visage pour les essayer sur un jeune abbé qui paraît à la portière de sa chambre avec des mouches et du rouge; des Allemands déboutonnés, tout en désordre, pris de vin et barbouillés de tabac, entourent une table inondée des débris de leur débauche; un Anglais présente galamment à sa dame une pipe et de la bière...¹ De même,

1. LE SAGE, *Le diable boiteux*, chap. 1^{er}.

entrez dans le jardin de Mr. Spectator : les fleurs, dès qu'elles deviendront le symbole des nations, cesseront d'être belles et parfumées : l'odeur des fleurs d'Italie est trop forte et offense le cerveau; l'odeur des fleurs de France, quoique chamarrées, éblouissantes et vives, est faible et passagère; les fleurs d'Allemagne et du nord ont peu ou point d'odeur, et quand elles en ont, elles sentent mauvais. ¹



Pourtant lorsqu'on a, comme nous, longtemps écouté les cris et les plaintes qui montent de ces terres tourmentées, on perçoit aussi, au milieu des provocations et des reproches, des cris d'orgueil. On entend peu à peu un hymne qui s'élève pour célébrer les mérites d'une Europe dont aucune puissance au monde ne saurait égaler la force, l'intelligence, l'agrément, la splendeur.

Il est vrai que l'Europe est la plus petite des quatre parties du monde : mais elle est la plus belle, la plus fertile, sans solitudes et sans déserts, la plus cultivée; les disciplines libérales et les arts mécaniques y ont pris un incomparable éclat. Que d'autres vantent, s'il leur plaît, les merveilles que l'on découvre à la Chine : « Il y a un certain génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de terre à

1. *Spectator*, n° 455.

la fois, et que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouissons-en tandis que nous le possédons; ce qu'il a de meilleur, c'est qu'il ne se renferme pas dans les sciences et dans des spéculations sèches, il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément, sur lesquelles je doute qu'aucun peuple nous égale. »¹ Divisée contre elle-même tant qu'on voudra, l'Europe se reforme dès qu'on l'oppose aux continents qu'elle a su asservir, et qu'elle vaincrait encore si besoin en était. Dans l'esprit de ses peuples demeure le souvenir des navigations héroïques, des découvertes, des galions chargés d'or, des drapeaux glorieux qu'on a plantés sur les ruines des empires sauvages. Et ils se sentent encore, comme ils disent, « redoutables » et « belliqueux ». « Que si l'Europe veut épouvanter l'Orient et l'Occident, elle le fera d'abord qu'elle l'aura décidé ». — « Au moindre signal que les princes feront d'en découdre, ils trouvent plus de gens qui prennent volontairement les armes, par le seul désir d'acquiescer de la gloire, que les Asiatiques et les Africains n'en peuvent assembler à force d'or, d'argent, et de promesses. »² Déchirée, blessée par la vive conscience non seulement de ses malheurs, mais de ses fautes, entre toutes les pertes qui lui sont sensibles déplorant celle de l'unité de croyance, désespérant de s'appeler jamais, comme autrefois, la Chrétienté — l'Europe n'en conserve pas moins le sentiment d'un privilège qui lui appartient en

1. FONTENELLE, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Sixième soir.

2. Louis DU MAY, *Le prudent voyageur*, Genève, 1681. Discours IV : *De l'Europe en général*.

propre, d'une originalité que toute comparaison renforce, d'une valeur inaliénable et unique.



Qu'est-ce que l'Europe? Une pensée qui ne se contente jamais. Sans pitié pour elle-même, elle ne cesse jamais de poursuivre deux quêtes : l'une vers le bonheur; l'autre, qui lui est plus indispensable encore, et plus chère, vers la vérité. A peine a-t-elle trouvé un état qui semble répondre à cette double exigence, elle s'aperçoit, elle sait qu'elle ne tient encore, d'une prise incertaine, que le provisoire, que le relatif; et elle recommence la recherche désespérée qui fait sa gloire et son tourment.

Hors d'elle, non touchées par la civilisation, des masses d'humanité vivent sans penser, satisfaites de vivre. D'autres races se sentent si vieilles, si lasses, qu'elles ont renoncé à une inquiétude encore fatigante, et qu'elles se sont plongées dans une immobilité qu'elles appellent sagesse, dans un nirvana qu'elles appellent perfection. D'autres encore ont renoncé à inventer, et imitent éternellement. Mais en Europe, on défait la nuit la toile que le jour a tissée; on éprouve d'autres fils, on ourdit d'autres trames, et chaque matin résonne le bruit des métiers qui fabriquent du nouveau, en trépidant.

Si jamais l'ouvrière incontentable a eu l'impression qu'elle pouvait s'arrêter et se reposer, parce

qu'elle avait enfin produit son chef-d'œuvre, ce fut à l'époque classique. Pouvait-elle créer formes plus belles et plus durables ? Si belles et si durables, que nous les admirons encore aujourd'hui, et qu'elles seront dignes d'être proposées comme modèles à nos enfants, et aux enfants de nos petits-enfants. Mais cette beauté elle-même suppose une sécurité dans les esprits qui l'ont produite. Le classicisme a trouvé le moyen de ne pas abandonner la sagesse antique et de pratiquer la sagesse chrétienne; d'équilibrer les facultés de l'âme; de fonder l'ordre sur le contentement et sur l'admiration; d'accomplir cent autres miracles, et pour tout dire en un seul mot, de proposer aux hommes un état voisin de la sérénité.

De sorte que l'Europe, heureuse de contempler ce résultat mémorable, pour un moment s'est arrêtée. Pour un moment, elle a eu l'illusion qu'elle pouvait faire halte au milieu de perspectives si mesurées et si grandioses qu'elle n'en trouverait jamais de plus justes ou de plus merveilleusement achevées.

Espoir trop bref, et bientôt nié; tentation de s'arrêter, plutôt qu'arrêt véritable; car l'Europe n'a guère cessé de subir sa propre loi, sa dure loi. Avant que les théoriciens d'un monde qui fondait sa logique sur la libre acceptation de l'autorité eussent fini de nuancer leurs doctrines, d'autres théoriciens dénonçaient les dangers, les abus, les défauts de cette même autorité, et combattant ce qu'elle avait d'excessif, en arrivaient à refuser toute valeur à son concept. Ainsi le travail de recherche recommençait en sous-main; l'anxiété

renaissait sous les tranquilles apparences; on repartait vers un autre bonheur, vers une autre vérité; et les inquiets, les curieux, d'abord honnis, persécutés, ou cachés, se produisaient au jour, s'avançaient, s'illustraient, et réclamaient la place de guides et de chefs. Telle est la crise de conscience à laquelle nous avons assisté, entre le dix-septième et le dix-huitième siècle.



Mais cette pensée critique, qui l'a nourrie? où a-t-elle pris sa force et ses audaces? et d'où vient-elle enfin?

Du fond des âges; de l'antiquité grecque; de tel ou tel docteur d'un Moyen Age hérétique; de telle ou telle autre source lointaine; mais à n'en pas douter, de la Renaissance. Entre la Renaissance et l'époque que nous venons d'étudier, la parenté est indéniable. Même refus, de la part des plus hardis, de subordonner l'humain au divin. Même confiance faite à l'humain, à l'humain seulement, qui limite toutes les réalités, résoud tous les problèmes ou tient pour non venus ceux qu'il est incapable de résoudre, et renferme tous les espoirs. Même intervention d'une nature, mal définie et toute puissante, qui n'est plus l'œuvre du créateur mais l'élan vital de tous les êtres en général et de l'homme en particulier. Mêmes ruptures; l'échec de l'union des Églises, à la fin du

dix-septième siècle, n'est que la consécration du schisme du seizième, auquel on essaie vainement d'enlever son caractère définitif. Mêmes disputes interminables, sur la chronologie, sur les sorciers. Ces rudes années, ces laborieuses et honnêtes années, où chacun regarde jusqu'au plus profond de son âme, où tenants et défendants ont conscience de lutter pour le tout de leur conviction, où les sceptiques font encore figure de prosélytes, où personne n'ignore qu'il s'agit d'une interprétation décisive de la vie, nous apparaissent comme une Renaissance seconde. Elles sont seulement plus sévères, plus âpres, et comme désabusées : une Renaissance sans Rabelais; une Renaissance sans joie.

Il ne s'agit pas ici d'une vague similitude, mais d'un rapport historique facile à saisir. Ces travailleurs acharnés, fabricants d'in-folios, ces grands liseurs dont l'appétit n'est jamais comblé, s'ils font peu de cas des poètes qui donnent à la Renaissance son charme et son sourire, ont pratiqué les philosophes qui ont façonné son âme hardie, et qui l'ont initiée aux délices et aux angoisses d'une pensée sans frein. Il les ont écoutés, admirés, et suivis. Pierre Bayle est l'héritier des épigones libertins qui prolongent le seizième siècle jusque dans le dix-septième : il aime La Mothe Le Vayer, dont les *Dialogues* « contiennent des choses extrêmement hardies sur le fait de la religion et de l'existence de Dieu »; il cite Lucilio Vanini comme le martyr glorieux de l'incrédulité. Plus loin dans le temps, il connaît Jean Bodin, Charron, Michel de L'Hospital, et, cela va sans dire, Mon-

taigne : lequel lui a fait observer, en son vieux gaulois, qu'il y a bien des gens qui laissent les choses pour courir aux causes : et c'est ce que l'on a fort bien vu par l'exemple des comètes. Il connaît, comme la plupart de ses grands contemporains, Giordano Bruno, qui « était un homme de beaucoup d'esprit, mais il employa mal ses lumières, car non seulement il attaqua la philosophie d'Aristote dans un temps où on ne le pouvait faire sans exciter mille troubles, mais il attaqua aussi les vérités les plus importantes de la foi. » Il connaît Cardan, « un des grands esprits de son siècle », « homme d'une trempe singulière », « qui dit que ceux qui soutiennent que l'âme meurt avec le corps sont par leurs principes plus gens de bien que les autres » ; il connaît Pomponazzi. Qui ne connaît-il pas ? Il connaît Palingenius l'hérétique, auteur favori du sieur Naudé ; il connaît, d'une façon générale, tous ceux qui n'ont voulu avouer d'autre loi que celle de la raison humaine. ¹

De même, Richard Simon n'ignore aucun de ceux qui, avant lui, se sont penchés sur les Écritures, et qui, comme il dit de Guillaume Postel, avaient pour unique but « de réduire tout l'univers au vrai usage de la raison ». Le respect des textes, la connaissance des langues savantes, les progrès de la philologie, toutes les lumières qui ont éclairé sa route, viennent de la Renaissance. Il suit l'exemple de ses maîtres lointains du Collège Royal : « J'ai entre les mains », écrit-il, « les actes d'un procès que la Faculté de théologie de Paris fit aux

1. *Pensées sur la Comète*, passim ; et *Dictionnaire*.

professeurs royaux en hébreu et en grec quatre ans après leur établissement. »¹

Cette alliance certaine, on l'a notée de leur vivant. Bossuet enveloppe dans une même réprobation « un Érasme et un Simon, qui, sous prétexte de quelque avantage qu'ils auront dans les belles lettres et dans les langues, se mêlent de prononcer entre saint Jérôme et saint Augustin »;² tandis que les admirateurs de Bayle estiment qu'on devrait lui élever une statue à côté de celle d'Érasme, à Rotterdam.³ Les ennemis de la philosophie condamnent d'un seul jugement Spinoza, Bruno, Cardan, et la Renaissance italienne qui a revivifié les erreurs du paganisme et répandu l'athéisme dans le monde;⁴ ses amis magnifient la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième, d'où sont partis les rayons d'une nouvelle lumière.⁵



Ainsi le mouvement de la pensée moderne se dessinerait à peu près comme il suit. A partir de

1. *Lettres choisies*, Lettres 5, 9, 23.

2. *Défense de la tradition et des Saints Pères*, chapitre xx, livre III, partie I : *Audacieuse critique d'Érasme sur saint Augustin, soutenue par M. Simon*.

3. Voir BAYLE, *Correspondance*, éd. Gigas, Préface, p. IX. — PIERRE JURIEU, *Le philosophe de Rotterdam accusé, atteint, et convaincu*, 1706, p. 2.

4. Voir JOHN EVELYN, *The history of religion*, éd. de Londres, 1850, Préface, p. XXVII. — CH. KORHOLT, *De tribus impostoribus magnis liber*, Kilonii, 1680, début.

5. L. P., *Two Essays sent in a letter from Oxford to a nobleman in London*, London, 1695.

la Renaissance, un besoin d'invention, une passion de découverte, une exigence critique si manifestes, qu'on peut y voir les traits dominants de la conscience de l'Europe. A partir du milieu du dix-septième siècle, environ, un arrêt provisoire; un paradoxal équilibre qui se réalise entre des éléments opposés; une conciliation qui s'opère entre des forces ennemies; et cette réussite, littéralement prodigieuse : le classicisme. Vertu d'apaisement; force calme; exemple d'une sérénité consciemment atteinte par des hommes qui connaissent les passions et les doutes, comme tous les hommes, mais qui, après les troubles de l'âge précédent, aspirent à un ordre sauveur. Ce n'est pas que l'esprit d'examen soit annihilé : il persiste chez les classiques eux-mêmes, discipliné, endigué, s'appliquant à porter jusqu'à leur dernier point de perfection les chefs-d'œuvre qui exigent une longue patience pour devenir éternels. Il persiste chez les rebelles qui attendent leur tour, dans l'ombre. Il persiste chez ceux qui pactisent, en les minant, avec les institutions politiques et sociales dont ils profitent et qui font l'agrément de leur vie, comme Saint-Évremond et comme Fontenelle, aristocrates des révolutions.

Aussi, dès que le classicisme cesse d'être un effort, une volonté, une adhésion réfléchie, pour se transformer en habitude et en contrainte, les tendances novatrices, toutes prêtes, reprennent-elles leur force et leur élan; et la conscience européenne se remet à sa recherche éternelle. Commence une crise si rapide et si brusque, qu'elle surprend : alors que, longuement préparée par

une tradition séculaire, elle n'est en réalité qu'une reprise, une continuation.

Totale, impérieuse, et profonde, elle prépare à son tour, dès avant que le dix-septième siècle soit achevé, à peu près tout le dix-huitième siècle. La grande bataille d'idées a lieu avant 1715, et même avant 1700. Les audaces de l'*Aufklärung*, de l'époque des lumières, apparaissent pâles et menues, à côté des audaces agressives du *Tractatus theologico-politicus*, à côté des audaces vertigineuses de l'*Éthique*. Ni Voltaire, ni Frédéric II, n'ont atteint la frénésie anti-cléricale, anti-religieuse d'un Toland; sans Locke, d'Alembert n'aurait pas écrit le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*; la mêlée philosophique n'a pas été plus âpre que les querelles dont la Hollande et l'Angleterre ont retenti; même le primitivisme de Rousseau n'a pas été plus radical que celui d'Adario le sauvage, mis en scène par Lahontan le révolté. De cette période si dense et si chargée qu'elle paraît confuse partent clairement les deux grands fleuves qui traverseront tout le siècle; l'un, le courant rationaliste; l'autre, menu dans ses commencements, mais qui plus tard débordera ses rives, le courant sentimental. Et puisqu'il s'est agi, pendant cette même crise, de sortir des domaines réservés aux penseurs pour aller vers la foule, pour l'atteindre et la convaincre; puisqu'on a touché aux principes des gouvernements et à la notion même du droit; puisqu'on a proclamé l'égalité et la liberté rationnelles de l'individu; puisqu'on a parlé hautement des droits de l'homme et du citoyen : reconnaissons encore qu'à peu

près toutes les attitudes mentales dont l'ensemble aboutira à la Révolution française ont été prises avant la fin du règne de Louis XIV. Le pacte social, la délégation du pouvoir, le droit de révolte des sujets contre le prince : vieilles histoires, vers 1760! Il y avait trois quarts de siècle, et plus, qu'on les discutait au grand jour.

Tout est dans tout, nous le savons; rien n'est nouveau, nous le savons encore, puisque nous venons nous-mêmes de marquer les parentés et les filiations. Mais si on appelle nouveauté (et il semble bien qu'il n'y en ait pas d'autres, dans le domaine de l'esprit) une lente préparation qui aboutit enfin, le regain de tendances éternelles qui, après avoir dormi dans la terre, surgissent un jour, douées d'une force et parées d'un éclat qui paraissent inconnus aux hommes; ignorants et oublieux; si on appelle nouveauté une certaine façon de poser les problèmes, un certain accent, une certaine vibration; une certaine volonté de regarder l'avenir plutôt que le passé, de se dégager du passé tout en profitant de lui; si l'on appelle nouveauté, enfin, l'intervention d'idées-forces qui deviennent assez vigoureuses et assez sûres d'elles-mêmes pour agir évidemment sur la pratique quotidienne : un changement dont les conséquences sont venues jusqu'à notre présente époque s'est opéré dans les années où des génies qui se nomment Spinoza, Bayle, Locke, Newton, Bossuet, Fénelon, à ne rappeler que les plus grands, ont procédé à un examen de conscience total, afin de dégager nouvellement les vérités qui dominent la vie. Pour le dire avec l'un d'eux, avec Leibniz, en

étendant au monde moral ce qu'il disait du monde politique : *Finis saeculi novam rerum faciem aperuit*¹ : dans les années finissantes du dix-septième siècle, un nouvel ordre de choses a commencé.

1. *Œuvres*, éd. Foucher de Careil, t. III : *Status Europae incipiente novo saeculo*.



INDEX DES NOMS CITÉS

DANS LES TOMES I ET II.

- Acte de Tolérance.* — II. 96, 97.
ADDISON (Joseph). — I. 75, 82, 85, 86, 92, 103. — II. 128, 168, 169, 204, 219, 220.
ALEMBERT (d'). — II. 294.
ALEXANDRE BRAS DE FER. — II. 178, 181.
ALEXANDRE LE GRAND. — I. 56. — II. 178.
AMBROSIUS, pseudonyme de Richard Simon. — I. 261.
AMELOT DE LA HOUSSAYE (N.). — II. 123.
AMENTA (Nicold). — II. 160.
Anabaptistes. — II. 98.
ANACRÉON. — II. 144, 151, 154.
ANNE (la reine d'Angleterre). — I. 86, 199. — II. 165, 259.
Antipapomistes. — I. 126.
Antitrinitaires. — I. 124.
ANTONIO (Nicolas). — I. 64.
Apologistes. — I. 319.
ARBUTHNOT (John). — I. 85, 86.
ARÉTIN (I'). — I. 186.
ARISTOPHANE. — I. 51.
ARISTOTE. — I. 41, 132, 157, 171, 175, 230. — II. 11, 16, 41, 101, 136, 144, 145, 156, 164, 166, 168, 206, 212, 231, 245, 291.
Arminiens. — I. 124, 130, 245. — II. 98.
ARNAULD (Antoine). — I. 60, 113, 117, 152, 180, 194, 259, 270, 297.
ARNOLD (Gottfried). — II. 254-255.
ARTAGNAN (M. d'). — II. 186.
ASHLEY (lord), comte de Shaftesbury. — Voyez **SHAFTESBURY**.
ASTORINI (le Père). — I. 57.
AUGUSTIN (saint). — I. 60, 215, 257, 267-269. — II. 245, 292.
AULNOY (Catherine de Berneville, comtesse d'). — II. 204.
AYMAR (Jacques). — I. 235, 236, 237.
BACON (François). — I. 84. — II. 10, 41, 104, 245.
BALUZE (Étienne). — I. 64.
BARROW (Isaac). — I. 114.
BARTHOLIN (Thomas). — II. 107.
BASNAGE (Jacques). — I. 111, 129, 254.
BASNAGE DE BEAUVAL (Henri). — I. 100. — II. 97.
BAUMGARTEN (Alexandre-Amédée). — II. 240.
BAYLE (Jacob). — II. 195.
BAYLE (Pierre). — I. 13, 79, 92, 100, 114, 116, 124, 130, 131-154, 180, 181, 192, 196, 198, 209-214, 222, 237. — II. 7, 31, 35, 71-74, 87, 97, 107, 126, 142, 195, 196, 290, 292, 295, 297.
BEKKER (Balthasar). — I. 192, 196, 226-229, 234.

N. B. — Les chiffres en italique indiquent les passages particulièrement importants.

- BELLINZANI (Anne de), plus tard la présidente Ferrand. — II. 197.
- BENOIST (Élie). — I. 111, 213.
- BENTLEY (Richard). — I. 63, 85. — II. 26.
- BERGERON (P.). — I. 10.
- BERKELEY (George). — I. 85. — II. 22, 26.
- BERNARD (Jacques). — I. 152.
- BERNIER (François). — I. 13, 15, 134, 159, 174.
- BERNIN (le). — II. 236.
- BERTAD (le Père). — I. 247.
- BIANCHINI (Francesco). — I. 63.
- BIGNON (l'abbé J. P.). — II. 107.
- BLACKMORE (Richard). — II. 165, 166.
- BOCHART (Samuel). — I. 241.
- BODIN (Jean). — II. 290.
- BOEHME (Jacob). — II. 262.
- BOERHAAVE (Hermann). — II. 106, 114.
- BOILEAU. — I. 6, 183, 237. — II. 157-159, 161, 165, 169, 188, 199, 204, 210, 235.
- BOINEBOURG (le baron de). — I. 298.
- BOIGUILBERT (Pierre Le Pesant de). — II. 68.
- BOLLEVILLE (le prieur de), pseudonyme de Richard Simon. — I. 319.
- BONALD (le vicomte de). — II. 31.
- BOSSUET. — I. 6, 19, 52, 58, 77, 105, 106, 114, 118, 128, 129, 183, 259, 265-289, 300-303, 304-312. — II. 45, 57-59, 62, 93, 95, 194, 263, 266, 271, 292, 295.
- BOUHOURS (le Père). — I. 78. — II. 156.
- BOULAINVILLERS (le comte de). — I. 22.
- BOURIGNON (Antoinette). — II. 276.
- BOUTROUX (Émile). — I. 294.
- BOUVET (le Père). — II. 180.
- BOYER (Abel). — I. 40, 92.
- BOYLE (Robert). — II. 34, 106, 108, 182.
- BREMOND (l'abbé Henri). — II. 251.
- BRETEUIL (L.-Auguste Le Tonnelier, baron de). — II. 196.
- BRINON (M^{me} de). — I. 303, 314.
- BRINVILLIERS (la). — I. 235.
- BRIOS (le Père). — I. 75.
- BROMLEY (William). — I. 75.
- BROSSETTE (Claude). — I. 237.
- BROWN (Thomas). — I. 81, 114.
- BRUNO (Giordano). — II. 291, 292.
- BRUTUS. — II. 75.
- BUCHANAN. — I. 84.
- BUFFIER (le Père). — I. 40.
- BUNYAN (John). — I. 85.
- BURNET (Gilbert). — I. 40, 42, 75, 114, 129.
- BUTLER (Joseph). — II. 26.
- BYSSHE (Edward). — II. 156.
- BYZANCE (Louis de). — Voyez LÉVI (Raphaël).
- CAFFARO (le Père). — I. 288.
- Calixtins*. — I. 306, 308.
- CAMPANELLA (Tommaso). — I. 10.
- CANITZ (Frédéric-Rodolphe-Louis). — II. 151.
- CAPPELLE (Louis). — I. 241, 243.
- CARDAN (Jérôme). — I. 159. — II. 291, 292.
- CARDUCCI (Giosuè). — II. 156.
- CARPZOW (Benoît). — I. 229.
- Cartésianisme*. — I. 143, 234. — II. 251, 276.
- Cartésiens*. — I. 157, 191. — II. 242, 276.
- CATON LE CENSEUR. — II. 41, 75.
- CATON D'UTIQUE. — II. 41.
- CERVANTÈS (Michel de). — I. 4, 5.
- CHARDIN (Jean). — I. 15, 24, 25.
- CHARLES II, roi d'Angleterre. — I. 98.
- CHARLES XI, roi de Suède. — II. 54.
- CHARLES XII, roi de Suède. — I. 101.
- CHARLES-QUINT. — I. 41.
- CHARRON (Pierre). — II. 290.
- CHATEAUBRIAND (François-René, vicomte de). — II. 254.
- CHAULIEU (abbé de). — I. 169.
- CHERBURY (Herbert de). — Voyez HERBERT (Edward, baron de Cherbury).

- CHILLINGWORTH (William). — I. 93.
 CHRISTINE DE SUÈDE (la reine). — I. 9.
 CIBBER (Colley). — II. 200, 201.
 CICÉRON. — I. 90. — II. 41, 75.
 Cimento (Académie du). — II. 105.
 CLARICI (Paolo Bartolomeo). — II. 105.
 CLARKE (Samuel). — I. 85, 93. — II. 26, 39, 40, 182.
 CLAUDE (Jean). — I. 105, 106, 110.
Cocciens. — I. 124.
 COLBERT (Jean-Baptiste). — I. 11. — II. 67.
 COLLIER (Jeremy). — II. 159, 160, 200.
 COLLINS (Anthony). — I. 92, 99, 195. — II. 39-42, 194.
 CONDILLAC (Étienne Bonnot de). — II. 24, 231.
 CONFUCIUS. — I. 27-31, 319. — II. 137.
 CONGREVE (William). — I. 84. — II. 159, 161.
Consciencieri. — I. 195.
 CONTI (Antonio). — I. 9.
Contre-remoutrants. — II. 98.
 COPERNIC (Nicolas). — II. 100.
 CORDEMOY, lecteur de Mgr. le Dauphin. — I. 40.
 CORNEILLE (Pierre). — I. 77, 217. — II. 143, 169, 206, 213.
 CORNELIUS NEPOS. — I. 68.
 COSTE (Pierre). — I. 93-94. — II. 20, 21, 108, 135, 230.
 COURTILZ (Gatien de). — II. 185.
 CRÉBILLON (Prosper Jolyot de). — II. 167.
 CRELLIUS (Jean). — I. 280.
 CRESCIMBENI (Giovanni-Maria). — II. 156, 204.
 CROMWELL (Oliver). — I. 98.
 CUDWORTH (Rodolphe). — I. 85. — II. 42.
 CUMBERLAND (Richard). — II. 56-57.
 CUN-FU-ZU. — Voyez CONFUCIUS.
 CUPER (Gilbert). — II. 97.
 CYPRIEN (saint). — I. 276.
 DACIER (André). — II. 166.
 DACIER (M^{me}). — II. 145.
 DAMPIER (William). — I. 11.
 DANIEL (le Père). — I. 40, 43.
 DANTE. — II. 222.
 DEHÉNAULT (Jean). — I. 161.
Déisme. — II. 25-44.
 DELLA VALLE (Pietro). — I. 13.
 DENNIS (John). — II. 156.
 DENYS D'HALICARNASSE. — II. 164.
 DESBORDES (Jacques). — I. 319.
 DESCARTES. — I. 77, 126, 132, 159, 171-175, 226, 286-288. — II. 10, 41, 101, 104, 112, 172, 222, 241-244, 245, 276.
 DESHOULIÈRES (Antoinette du Ligier de la Garde, M^{me}). — I. 162.
 DIAGORAS. — II. 73.
 DIDEROT. — I. 182.
 DODWELL (Henry). — I. 50, 114.
 DORIA (Paolo Mattia). — II. 199.
 DRYDEN (John). — I. 85. — II. 29.
 DUBOS (l'abbé). — I. 194, 237. — II. 234-241.
 DU CANGE (Charles). — I. 64.
 DU PIN (Ellies). — I. 275-276.
 DURAS (Claire Lechat de Ker-saint, duchesse de). — I. 105.
 DUVERNEY (Joseph Guichard). — II. 107.
 EVCHARD (Laurence). — I. 40, 43.
Édit de Nantes (Révocation de l'). — I. 24, 91-93, 98, 108-110, 119, 298, 302. — II. 57-59, 96.
Enthouasiastes. — II. 259, 272.
 ÉPICTÈTE. — II. 75.
 ÉPICTÈTE. — I. 163. — II. 41, 73, 75.
 ÉRASME. — I. 115. — II. 41, 75, 164, 292.
 ERNEST-AUGUSTE, duc de Hanovre. — I. 298.
 ERYCEIRA (le comte d'). — II. 157.
 EVHÉMÈRE. — II. 73.
 FARQUHAR (George). — I. 81, 84.
 FÉNELON. — I. 6, 194, 276, 279, 288. — II. 65-69, 127, 194, 263, 264, 266, 269, 270, 271, 295.

- FER (Nicolas de). — I. 71.
 FÉRIOL (M. de). — II. 180.
 FERRAND (la présidente). — II. 197.
 FILICAJA (Vincenzo da). II. 152.
 FILMER (Robert). — II. 60-61, 62.
 FLEURY (l'abbé). — I. 78, 242, 271, 278.
 FLEURY (le cardinal de). — II. 146.
 FOE (Daniel de). — I. 72.
 FONTENELLE. — I. 67, 173, 176, 216-223, 313. — II. 7, 99-102, 111, 112, 113, 115, 126, 142, 194, 198, 226, 293.
 FORESTI (le Père Antonio). — I. 61.
 FORTIS (l'abbé Alberto). — II. 105.
 FOUQUET (Nicolas). — I. 303.
 FRANCKE (Auguste Hermann). — II. 261.
 FRANÇOIS I^{er}. — I. 41, 42, 43.
 FRANKLIN (Benjamin). — I. 109.
 FRÉDÉRIC I^{er}, roi de Prusse. — I. 101.
 FRÉDÉRIC II, roi de Prusse. — II. 294.
 FRÉDÉRIC III, électeur de Brandebourg. — I. 101, 112, 233. — II. 262. — Voyez aussi FRÉDÉRIC I^{er}, roi de Prusse.
Frères angéliques (Confrérie des). — II. 274.
 GALE (Thomas). — I. 64.
 GALLAND (Antoine). — I. 21. — II. 179.
 GARCILASO DE LA VEGA. — II. 77.
 GAROFALO (Biagio). — I. 263.
 GARTH (Samuel). — II. 188.
 GASSENDI (Pietro). — I. 141, 159, 160. — II. 10, 41, 245.
Gassendistes. — I. 157.
 GAY (John). — I. 85.
 GEMELLI CARRERI (Giovanni-Francesco). — I. 11.
 GEORGE I^{er}, roi d'Angleterre. — Voyez GEORGE-LOUIS, électeur de Hanovre.
 GEORGE-LOUIS, électeur de Hanovre, devenu George I^{er}, roi d'Angleterre. — I. 313.
 GICHTEL (Johann Georg.). — II. 274.
 GLANVIL (Joseph). — I. 225.
 GOETHE (Johann Wolfgang). — II. 167.
Gomariens. — I. 124.
 GOSSE (Edmund). — I. 86.
 GOTTSCHED (J. Christian). — II. 168, 169.
 GRACIAN (Baltasar). — I. 232, 233. — II. 123-125.
 GRAMMONT (le comte de). — II. 186, 187.
 GRAVESANDE (Guillaume-Jacob). — II. 106.
 GRAVINA (Gian Vincenzo). — II. 69-70, 157, 166, 204.
 GRÉGOIRE LE GRAND (saint). — I. 108.
 GRIMMELSHAUSEN (Hans Jacob-Christoph von). — II. 217.
 GRONOVIVS (Jacob). — I. 50.
 GROOT (Hugues de). — Voyez GROTIUS.
 GROTIUS (Hugues de Groot). — I. 115, 245, 280. — II. 41, 51-53, 58, 60, 70.
 GUALTIERI (le Père Giovanni-Antonio). — II. 105.
 GUERICKE (Otto von). — II. 107, 297.
 GUILLAUME D'ORANGE, plus tard Guillaume III, roi d'Angleterre. — I. 42, 83, 109, 112, 120, 124, 164, 227, 319. — II. 9, 60, 61, 95-97, 219.
 GUYON (Jeanne Bouvier de la Mothe, M^{me}). — II. 265-272, 297.
 HAENDEL (George-Frédéric). — II. 204.
 HALIFAX (George Saville, marquis d'). — II. 76, 121.
 HAMILTON (Anthony). — II. 186, 187.
 HANOVRE (le duc de). — Voyez ERNEST-AUGUSTE, JEAN-FRÉDÉRIC.
 HANOVRE (la duchesse de). — I. 303.
 HANOVRE (l'électeur de). — Voyez GEORGE-LOUIS.
 HEINSIVS (Daniel). — I. 168.

- HELVÉTIUS (Clude-Adrien). — II. 231.
 HENRIETTE D'ANGLETERRE. — I. 183.
 HERBELOT (Barthélemy d'). — I. 21, 22.
 HERBERT (Edward) baron de Cherbury. — I. 186. — II. 25, 41.
 HÉRODOTE. — I. 18.
 HILL (Aaron). — II. 175.
 HIPPON. — II. 73.
 HOBBS (Thomas). — I. 188, 196. — II. 41, 48, 62.
 HOCHSTETTER (André-Adam). — I. 89.
 HOCQUINCOURT (Ch. de Monchy, maréchal d'). — II. 126.
 HOMÈRE. — II. 144, 145, 146, 164, 220, 297.
 HORACE. — I. 160. — II. 154, 156, 164, 166, 199, 212.
 HUET (Gédéon). — II. 97.
 HUET (Pierre-Daniel) évêque d'Avranches. — I. 59, 274.
 HUISSIEU (le pasteur d'). — I. 126-127. — II. 96.
 HUYGENS (Christian). — II. 106.
 HYDE (Edward), comte de Clarendon. — I. 40.

 IRÉNÉE (saint). — I. 253.

Jacobites. — II. 61.
 JACQUES II (le roi d'Angleterre). — I. 83, 89, 164, 277. — II. 60.
 JAQUELOT (Isac). — I. 111, 152.
 JEAN DE LA CROIX (saint). — II. 270.
 JEAN-FRÉDÉRIC, duc de Hanovre. — I. 298.
 JÉRÔME (saint). — I. 215, 257, 271. — II. 292.
 JÉRÔME ACOSTA, pseudonyme de Richard Simon. — I. 261.
 JÉRÔME LE CAMUS, pseudonyme de Richard Simon. — I. 261.
 JÉRÔME DE SAINTE-FOI, pseudonyme de Richard Simon. — I. 261.
 JOSÉPHE. — II. 41.
 JULES CÉSAR. — I. 43.

 JURIEU (Pierre). — I. 111, 112, 117, 124, 127, 138, 152, 194, 278, 279. — II. 57, 58, 96, 194.
 JUSTIN (saint), martyr. — I. 215.
 JUVÉNAL. — II. 199.

 KING (William). — I. 149, 152.
 KNUTSEN (Matthias). — I. 195.
 KUHLMANN (Quirinus). — II. 275.

 LA BRUYÈRE. — I. 15, 94, 217. — II. 47, 67, 128, 193, 204.
 LA CHAISE (le Père). — I. 271. — II. 175.
 LACOMBE (le Père). — II. 268.
 LA FARE (Charles-Auguste, marquis de). — I. 169.
 LA FONTAINE (Jean de). — I. 77, 94. — II. 143, 222.
 LAHONTAN (le baron de). — I. 17. — II. 33, 294.
 LAMA (Bernardo). — 177.
 LA MOTHE LE VAYEL (François de). — I. 30, 141, 161, — II. 290.
 LA MOTTE (Antoine Houdar de). — I. 71. — II. 147, 148, 297.
 LAMBERT (Thérèse de Marguenat de Courcelles marquise de). — II. 136.
 LAMY (le Père François). — I. 114, 194.
 LANCISI (Giovanni-Maria). — II. 105.
 LANGBAINE (Gerard). — II. 156.
 LA ROQUE (l'abbé de). — I. 246.
 LAUNOY (Louis de). — I. 242.
 LEAD (Jane). — II. 274.
 LE BLANC (le Père). — II. 108.
 LE BOSSU (le Père). — II. 156, 166.
 LE BRUN (Charles). — II. 235, 236.
 LE CLERC (Jean). — I. 100, 101, 114, 115, 129, 130, 152, 166, 192, 263, 281. — II. 21, 87, 148, 194.
 LE COMTE (le Père). — I. 15, 29.
 LE DIEU, secrétaire de Bossuet. — I. 267.
 LEE (Nathaniel). — II. 168.
 LE GOBIEN (le Père). — I. 29, 31.
 LEIBNIZ. — I. 9, 54, 63, 93, 172, 194, 199, 290-317. — II. 95, 109, 110, 116, 142, 181, 214.

- 241, 243, 244, 245, 280, 281, 295.
LEJAY (le Père Gabriel-François). — II. 137.
LE NOSTRE (André). — II. 146.
LÉMERY (Nicolas). — II. 107.
LE MOYNE (le Père). — I. 41.
LENCLOS (Ninon de). — I. 162.
LENGLET DUFRESNOY (l'abbé). — I. 45.
LEQUIEN (le Père). — I. 283.
LE SAGE (Alain René). — I. 77. — II. 297.
LESSING (Gotthold). — II. 167.
LE TELLIER (Michel). — I. 271, 275.
LETI (Gregorio). — I. 8, 78, 94.
LEUWENHOEK (Antoine). — I. 9. — II. 106.
LE VASSOR (Michel). — II. 27, 29.
LÉVI (Raphaël, dit Louis de Byzance). — I. 263.
L'HONORÉ (François). — I. 319.
L'HOSPITAL (Michel de). — II. 73, 290.
LIONNE (Hugues de), évêque de Rosalie. — I. 280.
LOCKE (John). — I. 9, 85, 90, 93, 94, 99, 120, 159, 171, 197. — II. 7-24, 39, 42, 61-65, 67, 70, 87, 92, 97, 113, 115, 134, 182, 228-234, 245, 294, 295.
Loges maçonniques. — A Londres, II. 44. — A Paris, II. 44.
LOHENSTEIN (D. Casperavon). — II. 215.
LONGIN. — II, 156, 164, 221.
LOUIS, duc de Bourgogne. — II. 68.
LOUIS XIII. — II. 51.
LOUIS XIV. — I. 8, 11, 17, 19, 20, 25, 42, 83, 84, 92, 99, 107-111, 118, 119, 121, 130, 135, 136, 182, 238, 271, 278, 283, 287, 288, 314, 315. — II. 41, 45-49, 57, 59, 65, 95, 172, 175, 194, 219, 256, 295.
LOUIS DE BYZANCE. — Voyez **LÉVI** (Raphaël).
LOUISE-HOLLANDINE, sœur de la duchesse de Hanovre. — I. 303.
LUCRÈCE. — I. 161.
LULLI (Jean-Baptiste). — II. 204.
LUTHER. — I. 234.
MABILLON (dom Jean). — I. 64, 242.
MACHIAVEL (Niccolo). — I. 186. — II. 48, 52.
MAFFEI (Scipione). — II. 167, 204.
MAGALOTTI (Lorenzo). — II. 222.
MAHOMET. — I. 21, 22, 198, 277.
MAHOMET EFFENDI. — II. 73.
MAIMBOURG (le Père). — I. 40, 42, 107, 108, 114, 135.
MAINTENON (M^{me} de). — I. 312. — II. 172.
MAIZEAUX (Pierre des). — I. 92, 164, 167, — II. 87.
MALBOROUGH (John Churchill, duc de). — II. 165.
MALEBRANCHE (le Père Nicolas). — I. 46, 176-182, 192, 202, 284-286. — II. 12, 13, 181, 245.
Malebranchistes. — I. 157.
MALÉZIEUX (Nicolas de). — I. 170.
MANCINI (Hortense), duchesse de Mazarin. — I. 163.
MANDEVILLE (Bernard de). — II. 80-82.
MARANA (Giovanni Paolo). — I. 20, 23.
MARCELLO (Benedetto). — II. 206.
MARCKIUS (Johannes). — I. 216.
MARIE DE JÉSUS, abbesse d'Agreda. — I. 288.
MARIE-THÉRÈSE d'Autriche. — I. 285.
MARION (Élie). — II. 258, 259.
MARIOTTE (Edme). — II. 107.
MARIVAUX (P. de). — I. 39.
MARSHAM (John). — I. 56, 58, 60, 281. — II. 42.
MARSIGLI (Ferdinando, comte de). — II. 105.
MARTIANAY (le Père). — I. 283.
MASSILLON (J.-B.). — I. 77.
MAZEL (Abraham). — II. 257, 258.
MAZEL (David). — II. 21.
MECTANÈBES, roi d'Égypte. — I. 56.
MEIBOM (Henri). — I. 64.

- MENCKEN (J.-Burckhard). — I. 47.
- MÉZERAY (François-Eudes de). — I. 40.
- MICHEL-ANGE. — I. 215.
- MICHEL (Pier Antonio). — II. 105.
- MIÈGE (Guy). — I. 78.
- MILTON (John). — I. 84. — II. 41, 189.
- MILTONIUS. — Voyez MILTON (John).
- MIMTI (empereur de Chine). — I. 28.
- Mingréliens*. — II. 77.
- MINUTIUS FELIX. — II. 41.
- MISSON (Maximilien). — I. 75.
- MOLANUS (G.-Walter van der Muelen, dit), abbé de Lockum. — I. 298, 306, 307.
- MOLIERE. — I. 6, 77. — II. 102, 143, 193.
- MOLINOS (Michel). — II. 269.
- MOLYNEUX (Guillaume). — I. 197.
- MONI (le sicur de), pseudonyme de Richard Simon. — I. 261.
- MONTAIGNE (Michel de). — I. 94. — II. 41, 128, 290.
- MONTAUBAN (le capitaine). — II. 178.
- MONTBRUN (le marquis de). — II. 186.
- MONTESQUIEU (Ch. de Secondat, baron de). — I. 6, 25.
- MONTFAUCON (Bernard de). — I. 64, 75.
- MORERI (L.). — I. 115, 141.
- MORGAN - LE GALLOIS. — II. 178.
- MORHOFIUS (George). — II. 215.
- MURALT (Béat de). — II. 226.
- MURATORI (Antonio). — I. 65, 79. — II. 156, 204.
- NAUDÉ (Gabriel). — II. 291.
- NEWTON (Isaac). — I. 54, 85, 93, 94. — II. 109-113, 182, 295.
- NICANOR. — II. 73.
- NICOLE (Pierre). — I. 112, 152. — II. 298.
- NEUWENTIJT (Bernard). — II. 254.
- NOYELLES (le Père). — I. 314.
- NOODT (Gérard). — II. 97.
- OCHUS, roi des Perses. — I. 56.
- OCKLEY (Simon). — I. 21.
- ORIGÈNE. — II. 41.
- ORIGÈNES ADAMANTIUS, pseudonyme de Richard Simon. — I. 261.
- ORTEGA Y GASSET. — I. 74.
- PAETS (Adrien). — II. 97.
- PALINGENIUS (Marcellus), pseudonyme de Pietro-Angelo Manzolli. — II. 291.
- Panthéistes*. — I. 200.
- PAPON, gendre du pasteur d'Huisseau. — I. 126.
- Paponistes*. — I. 126.
- PASCAL (Blaise). — I. 3, 45, 191. — II. 90.
- PASSERANO (le comte Alberto di). — I. 195.
- PATIN (Guy). — I. 161.
- PAUL (saint). — I. 280.
- PELLISSON (Paul). — I. 303, 304. — II. 95.
- Péripatéticiens*. — I. 175.
- PERIZONIUS (Jacob). — I. 45, 61, 62.
- PERRAULT (Charles). — II. 173, 199.
- PÉTRONE. — II. 164.
- PEYRÈRE (Isaac de la). — I. 240.
- PEZRON (le Père Paul). — I. 57, 283.
- Philadelphes*. — II. 274.
- PHILIPPS (John). — II. 190.
- PIERRE LE GRAND (de Dieppe). — II. 178.
- PIERRE LE GRAND (le czar). — I. 9, 102.
- PIERRE AMBRUN, pseudonyme de Richard Simon. — I. 261.
- PIERRE DE NOLASQUE (saint). — I. 277.
- Piétisme*. — II. 260.
- Piétistes*. — II. 261.
- PILES (Roger de). — II. 236.
- PINDARE. — II. 144, 151.
- PLATON. — I. 11, 41, 93, 101. — II. 136, 245.
- PLINE. — II. 73.
- PLUCHE (l'abbé Antoine). — II. 254.
- PLUTARQUE. — I. 41. — II. 41.
- POCOCKE (Ed.). — I. 21, 22.

- POIRET (P.). — I. 127. — II. 272.
 POMPONAZZI (Pietro). — I. 159.
 — II. 291.
 POPE (Alexander). — I. 85, 86. —
 II. 144, 145, 161, 162, 164,
 165, 190.
 POSTEL (Guillaume). — II. 291.
Préadamites. — I. 240.
 PRÉMARE (le Père de). — II. 175,
 176.
 PRIOR (Matthew). — I. 86. — II.
 154, 161.
 PTOLÉMÉE PHILADELPHÉ, roi d'É-
 gypte. — I. 56.
 PUFENDORF (Samuel, baron de).
 — I. 63, 230. — II. 54-56, 61,
 62, 70, 113, 214.
 PYRRHON. — I. 316.
 PYTHAGORE. — II. 101.
- Quakers*. — I. 258.
 QUESNEL (le Père Pasquier). —
 II. 256.
Quiétisme. — II. 263.
 QUINAULT (Philippe). — II. 204.
 QUINTE CURCE. — I. 68.
 QUINTILIEN. — II. 164.
- RACINE (Jean). — I. 6, 59, 77,
 182, 276. — II. 143, 144, 148,
 167, 168, 169, 213.
 RACINE (Louis). — I. 59.
 RAMAZZINI (Bernardino). — II.
 105.
 RANCÉ (Armand Le Bouthilier,
 abbé de). — I. 64, 269.
 RAPIN (René, dit le Père). — I.
 78. — II. 156, 166.
 REDI (Francesco). — I. 94. — II.
 108, 151.
 REGNARD (Jean-François). — I.
 77. — II. 192-193.
 RELAND (Adrien). — I. 21, 22.
 REMBRANDT (Paul). — II. 236.
Remontrants. — II. 98.
 RENAUDOT (l'abbé Eusèbe). —
 I. 60, 271.
 RICHARDSON (Samuel). — II. 141.
 RIGAUD (Hyacinthe). — I. 265.
 ROBESPIERRE (Maximilien). — I.
 36.
 ROC LE BRÉSILIEN. — II. 178.
 ROEMER (Olaus). — II. 107.
- ROHAN (le chevalier de). — II.
 186.
 ROI DE SIAM (le roi de). — I. 25-
 26.
Rose-Croix. — II. 275.
 ROUSSEAU (Jean-Baptiste). — II.
 126, 149.
 ROUSSEAU (Jean-Jacques). — I.
 6, 36. — II. 12, 141, 226, 234,
 294.
 RUBENS (Paul). — II. 236.
 RÜDBECK (Olaus). — II. 215.
 RYCAUT (Paul). — I. 14, 23.
 RYMER (Thomas). — I. 64. — II.
 156, 166.
- SABLIÈRE (M^{me} de la). — II. 222.
 SACHS (Hans). — II. 215.
 SAINT-DENIS (Charles de). — I.
 162.
 SAINT-ÉVREMOND (Ch. de). — I.
 6, 50, 92, 162-168. — II. 76,
 126, 128, 142, 203, 293.
 SAINT-PIERRE (Ch. Castel de, dit
 l'abbé de). — II. 280-281.
 SAINT-PIERRE (Bernardin de). —
 II. 254.
 SAINT-RÉAL (César Vichard, abbé
 de). — I. 40, 42.
 SALOMON. — II. 41.
 SALVADOR (Jona). — I. 247.
 SARROTTI (Paolo). — II. 108.
 SAURIN (Élie). — II. 97.
 SAURIN (Jacques). — I. 111.
 SAUVEUR (Joseph). — II. 103.
 SAVILLE (George). — Voyez
 HALIFAX (le marquis d').
 SAVOIE (le prince Eugène de). —
 II. 241.
 SCALIGER (Joseph). — II. 41.
 SCARLATTI (Alessandro). — II.
 208.
 SCHÉHÉRAZADE. — II. 179, 181.
 SCHEUCHZER (Jean-Jacob). — I.
 173.
 SÈNÈQUE. — I. 3, 211. — II. 41.
 SHAFTESBURY (Anthony Ashley-
 Cooper, comte de). — I. 85, 92,
 94, 99, 103, 195. — II. 9, 10,
 33, 87-93, 113.
 SHAKESPEARE (William). — I. 73.
 — II. 156, 170.
 SHERLOCK (Thomas). — I. 152.
 — II. 36.

- SIMON (Richard). — I. 113, 118, 119, 127, 128, 240-264, 271, 272-275, 289, 319. — II. 27, 113, 291, 292. — Voyez aussi AMBROSIUS, BOLLEVILLE, (le prieur de) JÉRÔME ACOSTA, JÉRÔME LE CAMUS, JÉRÔME DE SAINTE-FOI, MONI (le sieur de), ORIGENES ADAMANTIUS, PIERRE AMBRUN, SIMONVILLE (le sieur de).
- SIMONVILLE (le sieur de), pseudonyme de Richard Simon. — I. 261.
- SOBIESKI (Jean), devenu Jean III, roi de Pologne. — I. 101.
- SOCIN. — Voyez SOZZINI (Fausto).
- Socinianisme. — I. 124, 127.
- Sociniens. — I. 126, 127, 130, 138, 245, 254. — II. 94, 95, 98.
- SOCRATE. — II. 41.
- SOLIS (Antonio de). — I. 40.
- SOPHIE - CHARLOTTE, reine de Prusse. — I. 199.
- SOPHOCLE. — II. 214.
- SOZZINI (Fausto). — I. 125, 126.
- SPENCER (John). — I. 58. — II. 42.
- SPENER (Philippe-Jacob). — II. 261, 262.
- SPINOLA (Christophe Rojas de). — I. 298, 311.
- SPINOZA (Benedictus de). — I. 31, 167, 168, 171, 183-195, 196, 198, 200, 241, 242, 245, 270, 272, 284, 319. — II. 33, 53-54, 73, 77, 92-93, 181, 243, 245, 260, 292, 295.
- Spinozistes. — I. 195. — II. 260.
- STEELE (Richard). — I. 82, 85, 86. — II. 128, 160, 202, 204.
- STENDHAL. — II. 123.
- STENSEN (Nils). — II. 107.
- Stolciens. — I. 190.
- STOSCH (F. W.). — I. 195.
- STRABON. — I. 14, 18.
- STRATON. — I. 31.
- SUÉTONE. — I. 215.
- SWAMMERDAM (Jean). — II. 106.
- SWIFT (Jonathan). — I. 36, 86, 316. — II. 42, 142, 161, 210.
- SYNESIOS, évêque d'Afrique. — II. 41.
- TACHARD (le Père). — II. 108.
- TACITE. — I. 215. — II. 245.
- TAINÉ (Hippolyte). — II. 24.
- TASSE (Le). — II. 223.
- TAVERNIER (Jean-Baptiste). — I. 13.
- TEMPLE (William). — I. 12, 158. — II. 42, 76.
- TERRASSON (l'abbé). — I. 20.
- TERTULLIEN. — I. 253.
- THÉOCRITE. — II. 144.
- THÉODORE. — II. 73.
- Théosophes. — II. 275.
- THÉRÈSE d'Avila (sainte). — II. 270.
- THÉVENOT (Jean). — II. 108.
- THOMAS (saint), apôtre. — I. 28.
- THOMAS d'Aquin (saint). — II. 245.
- THOMASIIUS (Christian). — I. 80, 226, 230-235. — II. 22, 68.
- TIENSKI, empereur de la Chine. — I. 56.
- TILLOTSON (J.). — I. 85, 152. — II. 41.
- TINDAL (Matthew). — I. 195.
- TITE-LIVE. — I. 41, 47, 68.
- TOLAND (John). — I. 85, 92, 93, 195-202, 213, 227. — II. 24, 42-44, 194, 294.
- TOURNEMINE (le Père). — I. 57.
- Trinitaires. — I. 124.
- TYSSOT DE PATOT. — I. 35.
- VALINCOURT (Jean-Baptiste du Troussel de). — II. 146.
- VALLEMONT (Pierre Le Lorrain, abbé de). — I. 235.
- VALLISNIERI (Antonio). — II. 105.
- VANBRUGH (John). — I. 84. — II. 159.
- VAN BRUYN (Cornelis). — I. 102. — II. 180.
- VAN DALE (Antoine). — I. 196, 216, 218, 237.
- VAN DER GOES (Antonides). — I. 82.
- VANINI (Lucilio). — I. 188. — II. 290.
- VARILLAS (Antoine). — I. 40, 42, 43, 47.
- VARRON. — II. 41.
- VERTOT (René Aubert, dit l'abbé de). — I. 40, 43.

- VICO (Gian-Battista). — I. 101.
— II. 109, 245-249.
- VIDA (Marco-Girolamo). — II. 165.
- VINCENT DE PAUL (saint). — I. 269.
- VIRGILE. — I. 215. — II. 164, 220.
- Voldiens*. — I. 124.
- VOISIN (la). — I. 235.
- VOLTAIRE. — I. 6, 36, 169. — II. 23, 138, 167, 169, 294.
- VOSSIUS (Isaac). — I. 168, 216, 254.
- WALPOLE (Horace). — I. 75.
- WARBURTON (William). — II. 26.
- WEISE (Christian). — II. 216, 217.
- WELSTED (Leonard). — II. 156.
- WERNICKE (Christian). — II. 157.
- WISZOWATY, petit-fils de Socin. — I. 126.
- WOOD ROGERS. — I. 11.
- WYCHERLEY (William). — I. 84.
- XÉNOPHON. — I. 94.
- ZENO (Apostolo). — II. 206.

TABLE DES GRAVURES

DU TOME II.

- Pl. I. — La Raison qui reconstruit (*Frontispice du Dictionnaire historique et critique de Pierre Bayle, T. I, Rotterdam, 1697*).
- Pl. II. — Télémaque passant le Tartare remarque le sort qu'éprouvent les mauvais Rois (*Les Aventures de Télémaque, Paris, 1783, planches gravées par J.-B. Tilliard d'après les dessins de Charles Monnet*).
- Pl. III. — « Expérience prouvant qu'à cause de la pesanteur de l'air, deux récipients adhèrent de telle sorte, que seize chevaux ne peuvent les séparer » (*Ottonis de Guericke Experimenta nova Magdeburgica de vacuo spatio, Amsterdam, 1672. Livre III, chap. 23*).
- Pl. IV. — L'Ombre d'Homère à Houdar de la Motte :
« Choisis, tout n'est pas précieux. »
(*L'Iliade, poème, avec un discours sur Homère, par M. de La Motte, Paris, Dupuis, Ed., 1714*).
- Pl. V. — Le Diable Boiteux par M. Le Sage (*Frontispice du T. I, et Illustration du T. II, ch. V. (Nouvelle édition, Paris, 1756)*).
- Pl. VI. — L'âme amante de son Dieu (*L'âme amante de son Dieu, représentée dans les emblèmes de Hermannus Hugo sur ses « Pieux désirs » et dans ceux d'Othon Vaenius sur l'amour divin, avec des figures nouvelles accompagnées de vers (par Madame Guyon), Cologne, 1717*).

Les bandeaux sont extraits du *Journal des Savants*.

Le cul-de-lampe placé à la fin de la troisième partie (*A la science*) est extrait des *Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres de la République des Lettres, Paris, 1730*.

Le cul-de-lampe placé a la fin de la quatrième partie est extrait des *Essais de Morale*, par Pierre Nicole, Tome I, Paris, 1717; celui qui vient après la Conclusion est extrait de l'ouvrage intitulé *Les véritables maximes des Saints sur l'amour de Dieu*, par A. Leget, Paris, 1699.

Les lettres ornées sont extraites des *Délices des Pays-Bas*, Bruxelles, 1697.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II

TROISIÈME PARTIE

ESSAI DE RECONSTRUCTION

CHAPITRE I. — L'empirisme de Locke..... 7

Pour reconstruire, Locke fournit à la pensée, que menace le pyrrhonisme, un type de certitude : le fait psychologique, p. 7. — Sa philosophie répond à la demande de ses contemporains, p. 11. — *An Essay concerning human understanding*, p. 13. — Renonçant à la métaphysique, il propose à la recherche le monde borné que nos sens peuvent atteindre, p. 13. — L'empirisme de Locke, p. 16. — Son influence, p. 20. — Comment elle ne s'est pas toujours exercée dans le sens souhaité par Locke; son action profonde, p. 24.

CHAPITRE II. — Le déisme et la religion naturelle... 25

Les origines italiennes du déisme; il passe en France; il prospère particulièrement en Angleterre, p. 25. — Ses caractères négatifs, p. 26. — Ses caractères positifs. Des diverses définitions qu'on en donne, résulte la volonté de conserver l'idée d'un Dieu imprécis, mais réel, p. 27. — Les déistes

préservent, en second lieu, l'idée d'adhésion à une loi : la loi naturelle, p. 32. — Robert Boyle dénonce l'embarras où l'on se trouve quand on veut définir le concept de *nature*, p. 33-34. — Pierre Bayle se refuse à admettre la bonté naturelle de l'homme, p. 34-35. — Les déistes n'en croient pas moins qu'ils agissent librement dans le sens de l'ordre qui assure la conservation de l'univers, p. 36. — La libre-pensée, p. 38. — Anthony Collins définit sa valeur positive dans son *Discourse of free thinking*, en 1713, p. 39. — John Toland institue une communauté laïque de pensée; sa société socratique, p. 43.

CHAPITRE III. — Le droit naturel.....

45

Le droit divin, tel qu'il s'exprime dans la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, p. 44. — Louis XIV, représentant glorieux du droit divin, p. 47. — Par une théorie toute différente, Hobbes soutient, de même, la nécessité du pouvoir absolu; le *Léviathan*, p. 48. — Le droit naturel, et les divers éléments qui en constituent l'idée, p. 50. — Entre les partisans du droit divin et les partisans du droit naturel s'engage une lutte qui deviendra de plus en plus consciente, p. 51. — La série des grands livres qui, durant trois quarts de siècle, vont préciser la doctrine du droit naturel : Hughes de Groot, *De jure belli et pacis*, p. 51. — *Le Tractatus theologico-politicus* et l'*Éthique* de Spinoza, p. 53. — Samuel Pufendorf, *De jure naturae et gentium libri octo*, 1672; *De officio hominis et civis juxta legem naturalem libri duo*, 1673, p. 54. — Richard Cumberland, *De legibus naturae disquisitio philosophica*, p. 56. — Deux événements capitaux viennent mettre à l'épreuve ces théories : la révocation de l'Édit de Nantes et ses effets, p. 57. — La Révolution d'Angleterre et ses effets, p. 60. — John Locke, dans ses *Deux traités de gouvernement*, exprime la philosophie politique de la Révolution d'Angleterre, p. 61. — Les *Aventures de Télémaque* (1699), et l'action de Fénelon. Ce n'est pas que celui-ci conteste la légitimité du

droit divin; mais il représente une hostilité profonde contre l'absolutisme et en particulier contre Louis XIV. Il exprime aussi l'idée de la valeur du peuple, p. 65. — Les propositions de Boisguilbert et de Vauban, p. 63. — Mais Fénelon est plus hardi; il défend les droits de l'humanité, p. 69. — 1705, Thomasius, *Fundamenta juris naturae*; 1708, Gravina, *Origines juris civilis*, p. 69. — Ce mouvement d'idées aboutit à la sécularisation du droit, p. 70.

CHAPITRE IV. — La morale sociale..... 71

Pierre Bayle, plus que tout autre, affirme que *morale et religion* sont des valeurs indépendantes, p. 71. — Ses idées : que les principes religieux sont sans influence sur la pratique; qu'on peut concevoir une république d'athées qui serait vertueuse; qu'une morale sans récompenses et sans peines, est moins intéressée que la morale religieuse, pp. 71-75. — Après cela, reste la difficulté de construire une morale purement humaine, p. 75. — Recours à l'antiquité; Cicéron, p. 75. — La morale des honnêtes gens, p. 76. — La constatation de la relativité des mœurs et des coutumes embarrasse les consciences, p. 77. — La morale sociale, p. 78. — Mandeville et la *Fable des abeilles*, p. 79.

CHAPITRE V. — Le bonheur sur la terre..... 83

On souhaite désormais un bonheur immédiatement réalisable, et qui n'attend plus rien de l'au-delà, p. 83. — Fontenelle et la théorie des petits bonheurs, pp. 83-86. — Shaftesbury et la théorie du *good humour*, p. 86. — Comment, selon lui, il faut abolir le sentiment du tragique de la vie, par une heureuse disposition d'esprit, par l'emploi de la raillerie, pp. 87-90. — Shaftesbury contre Pascal, p. 90. — Le beau et le bien, p. 92. — L'apparition d'une vertu nouvelle, p. 94. — L'avènement de la tolérance est le résultat d'une double crise, l'une politique et l'autre religieuse, p. 95. — L'*Epistola de Tolerantia*, de John Locke, p. 97.

CHAPITRE VI. — La science et le progrès..... 99

Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* marquent un effort pour rendre la science accessible à tous les esprits, p. 99. — La science par excellence semble être la mathématique, p. 102. — Mais le souci de la méthode expérimentale se manifeste dans toute l'Europe, p. 104. — Les différentes équipes de chercheurs, p. 105. — L'effort scientifique contre le goût du prodige, p. 108. — L'invention du calcul infinitésimal facilite l'étude du continu dans les phénomènes de la nature, p. 109. — Newton; les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, p. 110. — La méthode newtonienne; le parallèle institué par Fontenelle entre Descartes et Newton : « l'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il voit; l'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cause », p. 112. — Ainsi le *pyrrhonismus physicus* est vaincu, p. 113. — Le rôle éminent attribué au savant, p. 115. — La croyance au progrès qui amènera le bonheur, p. 116. — Déjà s'élève une protestation contre le mythe de la science, p. 118.

CHAPITRE VII. — Vers un nouveau modèle d'humanité..... 120

Raisons pour lesquelles le type de l'honnête homme se désagrège à la fin du xvii^e siècle, p. 120. — Il faut un autre modèle pour diriger la vie; l'Espagne en propose un : le Héros de Baltasar Gracián, p. 123. — Sa faveur ne saurait être durable, pp. 123-125. — A la recherche d'un nouveau type humain : on le voudrait bourgeois plutôt qu'aristocratique, p. 126. — Le Bourgeois, p. 128. — Le rôle des moralistes anglais, Addison et Steele, dans sa formation, pp. 128-134. — Diffusion du modèle anglais qui s'élabore ainsi, p. 134. — La France cherche de son côté, p. 135. — Le Philosophe, p. 135. — Les éléments constitutifs de ce nouveau modèle d'humanité, p. 136. — Quels sont, en résumé, les éléments positifs que l'on propose aux hommes, au lieu des croyances traditionnelles, p. 137.

QUATRIÈME PARTIE

LES VALEURS IMAGINATIVES ET SENSIBLES

CHAPITRE I. — Une époque sans poésie. 141

On va passer maintenant à la recherche des valeurs imaginatives et sensibles qui, persistantes, préparent Richardson, Rousseau, le Sturm und Drang, p. 141. — Si nous allons d'abord du côté de la poésie, nous sommes déçus; cet âge est celui de la prose, p. 142. — Comment il perd jusqu'au sens de la poésie, p. 146. — Houdar de la Motte pris comme exemple, p. 147. — Jean le Clerc professant que les poètes ne sont que des menteurs, p. 148. — Jean-Baptiste Rousseau, p. 149. — Certes, une certaine poésie, relative au temps, arrive encore à s'exprimer; on en cite des exemples, p. 150. — Mais ce ne sont que des exceptions : pour la poésie s'ouvre une ère de stérilité, p. 155. — Le triomphe de la critique, p. 156. — Le pseudo-classicisme, p. 159. — Les règles; la moralité; l'académisme, pp. 159-162. — Al. Pope et l'*Essay on criticism*, p. 162. — Les grands genres; la poésie épique; un concours général de tragédie s'organise à travers l'Europe, p. 165. — Le poids mort que la littérature va traîner après elle. La poésie entre en léthargie, p. 169.

CHAPITRE II. — Le pittoresque de la vie. 171

En dehors de la poésie, l'imagination se fait jour de plusieurs manières; en Angleterre; en Italie; en France. Les contes de fées, p. 171. — Les voyages qui n'intéressent pas encore la sensibilité, nourrissent du moins l'imagination des lecteurs, p. 173. — Divers exemples, p. 174. — Les boucaniers et les sribustiers, p. 176. — *Les Mille et une Nuits*, p. 179. — D'autre part, de joyeux gaillards, ne se souciant que du concret, opposent aux rationalistes le pittoresque savoureux de leur vie, p. 181.

— *Le picaro; l'English rogue; le Diable boiteux*, p. 182. — Les gentilshommes aventureux : les héros de Gaiien de Courtilz; Hamilton et les *Mémoires de la vie du comte de Grammont*, p. 185. — Recherche non pas de la moralité, mais du caractère; l'énergie vitale, p. 187.

CHAPITRE III. — Le rire et les larmes. Le triomphe de l'Opéra..... 188

On peut suivre, à travers la littérature européenne, un courant burlesque; ses divers aspects, p. 188. — *Le rire au théâtre*: la comédie de Regnard, p. 192. — Ainsi les rieurs persistent, dans cette époque qui fut grave et sévère, p. 194. — De son côté, la sensibilité commence à se manifester ouvertement. On a moins honte de pleurer au théâtre, *ibid.* — Pierre Bayle, le sceptique, devant la douleur, p. 195. — Une héroïne pré-romantique : la présidente Ferrand, p. 196. — Il est vrai qu'au dire des témoins la société va se transformant; que les femmes sortent de leur caractère traditionnel : mais telle ou telle passion individuelle, se manifestant avec éclat, n'en fait pas moins pressentir une époque prochaine, où dominera la passion, p. 199. — La comédie sentimentale en Angleterre, p. 200. — Le triomphe de l'Opéra. Les rationaux protestent contre les absurdités que le genre implique; il ne s'en répand pas moins dans toute l'Europe, p. 203. — Raisons de ce succès, p. 205. — L'opéra italien jouit d'une faveur particulière, p. 206. — Cela tient au caractère même de la musique italienne, plus sensuelle qu'aucune autre, p. 207. — *Perché fa buon sentire*, p. 208.

CHAPITRE IV. — Les éléments nationaux, populaires, instinctifs..... 209

Les éléments nationaux : le sentiment des différences nationales persiste, même sous le règne d'un classicisme à tendances universelles, p. 109. — L'originalité substantielle de l'Angleterre, p. 210; de l'Italie, p. 213. — Les revendications de l'Alle-

magne, p. 214. — Les éléments populaires : la poésie, p. 218. — Addison prône les vieilles ballades anglaises, p. 219. — Le concept du pouvoir populaire, p. 220. — L'instinct : valeur irréductible à la raison, p. 221. — La discussion sur l'âme des bêtes, p. 222. — L'aspiration à la nature primitive, p. 223. — L'histoire de Inkle et de Yarico, tendant à montrer la supériorité de l'instinct primitif sur la civilisation corrompue, p. 225. — Fontenelle et l'instinct, p. 226. — « L'instinct divin qui est peut-être tout ce qui nous reste du premier état de l'homme », p. 227.

CHAPITRE V. — La psychologie de l'inquiétude, l'esthétique du sentiment, la métaphysique de la substance, et la Science nouvelle.....

228

La psychologie de l'inquiétude : John Locke, proclamant que la sensation est le fait primitif de l'âme, bouleverse la hiérarchie traditionnelle. En outre, il fait de l'*uneasiness* le principe de notre vie mentale; conséquences de sa doctrine, p. 228. — Le traité de John Locke sur l'éducation; il y défend la spontanéité de l'enfant, p. 231. — John Locke précurseur de Jean-Jacques Rousseau, p. 233. — L'esthétique du sentiment : les *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, de l'abbé Dubos, p. 234. — Ses idées novatrices, qui s'opposent à l'académisme régnant dans les beaux-arts, sont préparées par l'attitude des « amateurs », p. 236. — La personne et l'œuvre de l'abbé Dubos, p. 237. — La valeur du pathétique, p. 238. — Art égale passion, p. 239. — L'influence des causes physiques sur la production des œuvres d'art, p. 240. — La métaphysique de la substance; Leibniz, p. 241. — Sa protestation contre le cartésianisme, *ibid.* — Les perceptions obscures, p. 242. — La Monade, p. 243. — La *Science nouvelle* : Vico, p. 244. — Son originalité, p. 245. — Rôle de l'imagination créatrice dans son œuvre, p. 247. — Sa conception de l'histoire, *ibid.* — Comment ses idées, allant à l'encontre

de celles qui régnaient de son temps, sont trop nouvelles pour être immédiatement assimilées, p. 248.

CHAPITRE VI. — Ferveurs..... 250

L'exigence religieuse défend son éternité, p. 250.
 — Aux attaques des incrédules répond une apolo-
 gétique nouvelle qui fait appel au sentiment, p. 251.
 — L'existence de Dieu démontrée par les merveilles
 de la nature, p. 253. — Dans le cercle des âmes
 ardentes : Gottfried Arnold et son *Histoire impar-*
tiale des Églises et des hérésies, p. 254. — Le Jan-
 sénisme et sa diffusion en Europe, p. 255. — Les
 Camisards des Cévennes, p. 256. — Abraham
 Mazel, p. 257. — Élie Marion, p. 258. — Les
 Mystiques : un mysticisme naît de l'*Éthique*, p. 260.
 — Le piétisme; Philippe Jacob Spener, p. 261. —
 Le quiétisme, p. 263. — Psychologie de Fénelon;
 comment il aspire à un état de perfection qu'il sent
 loin de lui, p. 265. — C'est le secret de l'influence
 de M^{me} Guyon, qui fond au feu mystique les
 chaînes qui lui pèsent, p. 266. — La doctrine du pur
 amour, p. 266-269. — La quiétude de Fénelon,
 p. 270. — Les Enthousiastes de toute espèce, p. 272.
 — On constate, à travers l'Europe, une fermentation
 immense et continue, p. 275. — Antoinette Bou-
 rignon disant aux philosophes « que leur maladie
 venait de ce qu'ils voulaient tout comprendre par
 l'activité de la raison humaine, sans donner place
 à l'illumination de la foi divine », p. 276.

Conclusion.....	279
INDEX.....	297
Table des gravures.....	307

VERIFICAT
2007



VERIFICAT
1937

VERIFICAT
2017

